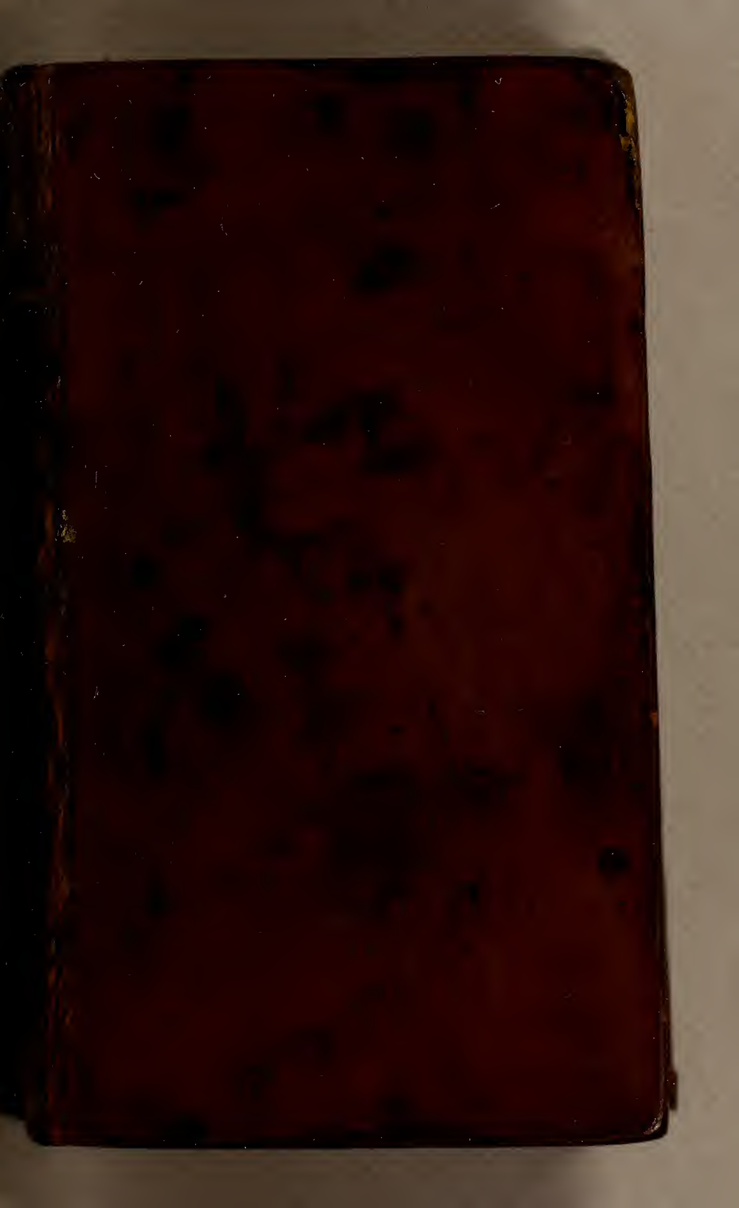



GAUDEO
John Carter Brown



No 46.

2 vols. (complete?)
lacks 3d & 4th ff.

D

1958



X 22188

New Label

Acuna's

Amazon

Paris

1682

RELATION
DE LA RIVIERE DES AMAZONES

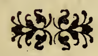
TRADVITE

Par feu Mr de Gomberville de l'Academie Françoiſe.

Sur l'Original Eſpagnol du P. Chriſtophle d'Acuña Jeſuite.

Avec une Diſſertation ſur la Riviere des Amazones pour ſervir de Preface.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le Perron de la Ste Chapelle.

M. DC. LXXXII.
Avec Privilege du Roy.

DISSERTATION
POUR SERVIR DE PREFACE.

APRES la découverte de l'Amerique en general, il estoit difficile d'en faire

de plus considerable en particulier que celle de la Riviere des Amazones, qui par un cours de prés de quatorze cens lieuës, couppe presque en deux cette vaste partie de la Terre. Le hazard en donna la premiere *a* connoissance à

a *On ne traite icy qu'en passant de la découverte que fit Gonzales Pizarre de la Riviere des Amazones, & de la desertion d'Oreillane; parce qu'il en est fait mention plus au long dans le commencement de cette Relation, encore que l'Original Espagnol du Pere d'Acuña n'en dise rien; feu Monsieur de Gom-*

berville qui l'a traduit a jugé à propos d'en tirer l'Histoire d'autres Auteurs, pour rendre celle-cy plus complette en donnant au Lecteur la connoissance du commancement de cette fameuse découverte;

Gonzales Pizarre, lors qu'il alloit conquerir le Païs imaginaire de la Canele; & François Oreillane, apres avoir abandonné son General, acheva par une longue & heureuse navigation, ce que le cas-fortuit avoit commencé. Il apporta en Espagne deux cens mil marcs d'or, &

quantité d'émeraudes que Gonzales Pizarre luy avoit confiées avec le commandement d'un Brigantin : Et ce fut en prodigant ces richesses, comme si elles eussent esté le prix de ses travaux, qu'il obtint de Charles-Quint la commission d'aller assujettir les Peuples qui sont sur les bords de ce grand fleuve. Il luy donna le nom des Amazones, tant à cause des femmes armées qu'il avoit esté obligé de combattre sur sa

route, que pour donner plus d'éclat à sa conqueste par le rapport qu'elle auroit avec celles d'Alexandre.

Mais apres avoir cherché avec des peines incroyables l'embouchure par où il estoit sorty de cette Riviere quelques années auparavant ; pour tout fruit de ses labeurs, il ne put jamais trouver que la punition de sa perfidie, en mourant enfin de misere & de desespoir dans la poursuite de son dessein.

Depuis ce temps là, ſoit que l'exemple d'Oreillane rebutaſt les Eſpagnols d'une recherche ſi difficile, ſoit qu'ils n'en connuſſent pas aſſez l'importance, ils s'y appliquerent avec moins d'ardeur Auſſi n'en tirerent ils pas plus d'avantage; & on peut dire qu'on n'a jamais bien ſceu le veritable cours de la Riviere des Amazones que depuis le voyage du Pere Chriſtophle de Acuña Jeſuite; il n'y auroit même rien à deſirer à l'Hi-

ſtoire qu'il en a donnée, s'il y avoit expliqué le motif qui obligea Philippe troiſiéme & ſon ſucceſſeur à chercher les moyens de rendre pratiquable la navigation de cette Riviere. Mais puis que par politique ou par d'autres raiſons ce guide détourne le Lecteur de ce qu'il y a de plus curieux dans le Païs où il le mene ; il faut eſſayer d'y penetrer ſans luy, & de découvrir ce qu'il cache, en ſuppleant par ce diſcours à ce qui manque

dans sa Relation.

Pendant le regne de Ferdinand & d'Isabelle, l'Europe se contentoit d'admirer le bon-heur qu'ils avoient eu à découvrir un nouveau monde ; mais sous celuy de Charles-Quint, les richesses immenses qu'on en apportoit incessamment, attirerent l'envie de toutes les Nations. Les Guerres presque continuelles qu'il eut avec François premier engagerent en France une infinité d'avanturiers à s'at-

tacher à la marine, pour aller combattre les Eſpagnols juſques dans l'Amerique. Ils prefererent ces courſes à tous les autres moyens de faire fortune, & ils s'y appliquerent avec tant de ſuccez qu'il paſſoit ſouvent leurs eſperances. Suivant le témoignage de la pluſpart des Auteurs Eſpagnols qui ont traitté de l'Amerique; & ſans eux nous ignorerions un nombre infiny d'actions de valeur que nos François ont

faites tant dans les Indes Occidentales que ſur la route des flottes Eſpagnoles, dés le commencement de cette fameuſe découverte.

Herrera nous apprend qu'en mil quatre cens ſoixante-dix-huit, l'Admiral Chriſtophle Colomb retournant à l'Amerique pour la troiſiéme fois arriva à la *b* Gommere, où il trouva un vaiſſeau François qui s'eſtoit emparé de deux navires Eſpagnols.

b *Vne des Iſles Canaries.*

c *Martes à dies y nueve, llego à la Gomera*, dit-il en parlant de Christophle Colomb, *a donde hallo una nave Francesa, y dos navios que avia tomado de Castellanos.*

Hieronymo Benzony rapporte aussi qu'en mil cinq cens trente-six une petite patache Françoise ayant esté separée de son Amiral par la tempeste, fut contrainte de se mettre à l'abry dans le Port

c Historia de las Indias Occid. decad. 1. lib. 3. cap. 19.

de la *d* Havane. L'équipage y fit deſcente, & pilla la Ville qui ne ſe racheta du feu que par une groſſe rançon. A peine ce petit batiment eſtoit-il ſorty du Port, qu'il y entra trois gallions venans de la nouvelle Eſpagne. Le Gouverneur nommé Joan de Rojas, commanda auſſitoſt qu'on en déchargea

d *Port de l'Iſle de Cuba dans le Golfe de Mexique. Il n'eſtoit pas en ce temps-là deffendu de tant de Fortereſſes, ny muny de tant de canon qu'il eſt à preſent.*

l'or & l'argent pour les envoyer à la pourſuite des François dont la priſe luy paroiſſoit infaillible. Ils eſtoient encore à veuë, & il y avoit beaucoup d'apparence qu'en une partie ſi inégale ils auroient crû en eſtre quittes à bon marché en rendant ce qu'ils avoient pris : mais ils n'eſtoient pas venus ſi loin pour ne faire que des choſes ordinaires. Ils combattirent les trois gallions l'un apres l'autre & à meſure qu'ils ſortoient du port,

avec tant de courage & de bonheur, qu'ils s'en emparerent, & revinrent piller la Ville qui sembloit n'estre que depositaire de leurs tresors. Et pour rendre l'action complette, ils obligerent les habitans à leur payer une seconde rançon, afin de sauver encore une fois leurs maisons de l'incendie.

Comme ce fait paroist peu vray-semblable, on ne l'auroit point allegué (tout veritable qu'il est) si l'Auteur d'où on l'a

tiré

tiré n'estoit irreprochable à nostre égard, pour estre né sujet e d'Espagne. Il avoit veu de plus (pendant un sejour de quatorze ans dans le nouveau monde) une partie des choses qui sont contenuës dans f l'Histoire qu'il en a donnée au public : d'où l'on peut conclurre qu'on ne sçauroit raisonnablement douter de ce qu'il a écrit

e *Il estoit Milanois, & né sujet de l'Empereur Charles-Quint.*

f *L'Original est en Italien d'Impression de Milan.*

à l'avantage de la Nation Françoiſe. Il rapporte auſſi que deux ans apres un autre Armateur François s'enrichit au pillage de la même Ville de la Havane, & propoſa aux habitans de ſe racheter du feu. Ils demanderent du temps pour le payement de la rançon ; les François ſe repoſant là-deſſus, furent attaquez au dépourveu par les Eſpagnols qui en tuerent quatre, l'un deſquels eſtoit neveu du Capitaine; mais celuy-cy

les ayant repouſſez vigoureuſement, mit le feu à la Ville pour ſe vanger de leur perfidie, & de la mort de ſon neveu. Un Eſpagnol qui voyoit l'Egliſe preſte à brûler, hazarda de ſe preſenter devant luy, & le pria de la ſauver de l'embraſement; mais il luy dit en colere qu'un manquement de parole meritoit bien cette punition, & qu'en tout cas une Egliſe eſtoit fort inutile à des gens qui n'avoient point de foy.

Toutes leurs Hiſtoires de l'Amerique ſont pleines de pareils exemples, qui font voir que les François ſçavoient aſſez bien mettre en uſage les talens qu'ils avoient pour la navigation & pour les expeditions maritimes.

Ces mêmes Hiſtoires nous apprennent que ſi les Eſpagnols poſſedoient ſeuls les treſors du Perou & de la nouvelle Eſpagne, la Nation Françoiſe eſtoit ſeule auſſi en poſſeſſion de leur en diſputer la joüiſſance, com-

me tous les Hiſtoriens Eſpagnols qui ont écrit de l'Amerique en conviennent. L'Inca Garcilaſſo le dit en termes exprés dans la ſeconde partie de ſon Hiſtoire des Guerres Civiles des Eſpagnols au Perou, chapitre huitiéme, livre cinquiéme. Il rapporte qu'aprés la g bataille où Gon-

g *De Sacſahuana qui fut plûtoſt une deffaite qu'une bataille, ou pour mieux dire plûtoſt une deffection des trouppes de Pizarre qu'une deffaite, car il fut abandonné de tous ſes gens, même de ceux en qui il ſe fioit le plus*

qui passerent presque tous du côté du President de la Gasca sans tirer un coup de mousquet, afin d'éviter la corde ou les galeres que leur rebellion avoit meritéi, à la reserve de Carnajal qui fut pris en s'enfuyant & de peu d'autres des plus engagez dans le party de Gonzales Pizarre. Garcillasso de la Vega vol. 2. des Guerres Civiles des Espagnols au Perou, chapitre 35. livre 5.

zales Pizarre fut défait & qui luy couta la vie aussi-bien qu'à tous ses Officiers, qui comme luy furent condamnez au dernnier supplice pour leur rebellion ; Le President de la Gasca qui

commandoit pour lors
dans le Perou en mil
cinq cent cinquante, par-
donna aux ſoldats de Pi-
zarre à la reſerve de qua-
tre-vingt ſix, qu'il con-
damna aux galeres. Il
choiſit pour les condui-
re en Eſpagne, Rodrigo
Niño à qui il ne donna
perſonne pour les gar-
der ; auſſi s'en ſauva-t-il
pluſieurs à nombre de
Dios, où il s'embarqua,
& à Cartagene d'où il
partit pour aller à la Ha-
vane joindre les gallions,
afin de revenir en Eſpa-

gne de compagnie. Il eſtoit avec le reſte de ſes forçats prés des Iſles de ſaint Domingue & de Cuba, lors qu'il apperceut un vaiſſeau François n'y ayant point encor pour lors en ces mers de Corſaires d'autres Nations. *Llego Rodrigo Niño cerca de las Iſſas de ſancto Domingo, y Cuba, donde ſalio al encuentro un navio de un Coſſario Frances, que entonces no los avia de otras Naciones.* Ce ſont les propres termes de l'Inca Garcillaſſo de

de la Vega, qui pourſuit ainſi ſon hiſtoire.

A la veuë de ce Corſaire ; Niño crut qu'il ne pouvoit manquer d'eſtre pris, s'il n'uſoit ſur le champ de quelque ſtratagême, & il luy en tomba un dans l'eſprit qui ne s'eſtoit peut-eſtre jamais imaginé. Il fit cacher ſous le tillac & dans le fonds de cale du navire tous les Matelots & les Galeriens, à la reſerve de ſix qui avoient fait partie d'une excellente bande de Violons qu'a-

voit Gonzales Pizarre. Il leur commanda de ſe mettre ſur le chateau de pouppe, où ſe placent ordinairement les Trompettes, & s'y eſtant mis luy-même au lieu le plus apparent, & avec une contenance de Heros, armé de pied en cap, un caſque en teſte chargé de plumes de toutes couleurs; il leur ordonna de joüer de leur mieux ſans s'étonner pour choſe qui arrivaſt. Les Corſaires plus ſurpris de la ſymphonie qu'ils n'auroient eſté des

canonades, prirent une autre route, & laiſſerent là le Heros & ſes violons, de crainte que ſous un appareil ſi extraordinaire on ne leur eut preparé quelque méchant tour; ce qu'ils raconterent depuis au Preſident de la Gaſca dans un port où il eſtoit revenant en Eſpagne, & où il leur avoit permis de venir acheter des rafraîchiſſemens pour leur argent. Niño ne fut pas plûtoſt échappé du navire François par les charmes de ſa ſympho-

nie, qu'il alla à la Havane où la plufpart de fes galeriens s'enfuïrent; d'autres en firent autant en l'Ifle de *h* Tercere, où il toucha; de forte qu'en arrivant à Seville il n'en avoit plus que dix-huit, dont dix-fept fe fauverent dans l'Arfenac. Comme il vit qu'il ne luy en reftoit plus qu'un, que ce n'eftoit pas la peine d'en prefenter pour fi peu à l'Amirauté où il avoit

h *La principale des Isles des Acorres qui appartiennent au Roy de Portugal.*

ordre de les remettre, & que d'ailleurs il s'attireroit les maledictions de ce miserable, en le faisant souffrir seul la peine de tous les autres s'il le mettoit aux galeres. Toutes ces considerations luy ayant passé par la teste en un moment; il prit son forçat au collet dans une ruë écartée où il ne voyoit personne, & le poignard à la main: Par la vie de l'Empereur, luy dit-il, je te donnerois vingt coups, si je n'avois honte de tremper

mes mains dans le ſang d'un homme auſſi lâche que toy, qui aprés avoir eſté ſoldat dans le Perou ne dédaigne pas d'eſtre dans une galere : Poltron que tu es, ne pouvois-tu te ſauver avec les autres ? Va-t'en au diable, que je ne te voye jamais. Puis l'ayant quitté il alla rendre compte de ſa commiſſion à l'Amirauté, dont les Juges demeurerent tous confus d'un évenement ſi bigearre. Ils le firent arreſter, & le condamnerent à payer la

valeur des forçats à l'Empereur, & à l'aller ſervir dix ans à ſes dépens dans *i* Oran, avec deffenſes de retourner jamais au Perou. Il auroit fallu executer ce jugement ſi par le moyen de ſes amis il n'avoit obtenu ſa grace de *k* Maximilian, qui gouvernoit l'Eſpagne alors pour l'Empereur ſon oncle qui eſtoit en Allemagne. Ce jeune

i *Place forte appartenante aux Eſpagnols en la coſte de Barbarie.*

k *Il fut depuis Empereur.*

Prince qu'on avoit déja fait rire de cette avanture, s'en estant fait faire le recit par Niño même, le trouva si plaisant qu'il luy pardonna, & luy permit de retourner au Perou, à condition de ne se charger jamais de conduire des galeriens sans escorte. Cette histoire a paru si singuliere qu'encor qu'il n'y ait proprement que le passage Espagnol qui fasse au sujet, & qui serve de preuve; on a cru qu'on la pouvoit rapporter toute en-

tiere, dans l'eſperance que la rareté du fait luy ſerviroit de paſſe-port, fuſt-elle priſe pour une digreſſion.

La route des Indes Occidentales, & ſur tout du golfe de Mexique, eſtoit devenuë auſſi familiere aux François en ce temps-là que les côtes de France; & les perles, les émeraudes, l'or & l'argent, eſtoient un butin dont ils ne purent ſe deſacoutumer tant que la guerre dura entre les deux Couronnes. Les

Hollandois même voyant leurs voiſins s'enrichir, sēblerent ſecoüer le joug d'Eſpagne plûtoſt pour en partager les richeſſes avec eux, qu'en veuë de leur liberté : Mais quoy qu'ils ſçachent aujourd'huy tout ce qui ſe peut ſçavoir de la mer ; ils furent neanmoins obligez de ſe joindre aux François pour apprendre d'eux une ſi utile navigation. On ne s'en doit pas étonner, puis que la France eſtoit alors en poſſeſſion de fournir des Pilotes à

toutes les Nations du Nord qui avoient affaire au delà du cap de *l* Finis-terre. Ceux d'Olleron, sur tout soûtenoient encor la reputation qu'ils avoient acquise par leurs combats sur mer, & par leurs voyages de long cours; & l'on ne croyoit pas en ce temps-là un navire en sureté, s'il n'étoit conduit ou commandé par ces insulaires: aussi avoient-ils l'avantage d'être descendus de ceux

l *Sur les costes de Portugal.*

qui long-temps auparavant avoient ſçeu faire ces *m* Loix ſi ſages qu'elles reglent encor aujourd'huy, dans tous les ports de la mer Oceane & de la mer Baltique, ce qui concerne les affaires navales, & le commerce maritime.

Ces Loix ſont les premieres qui ſous le titre de Roolle d'Olleron ont eſté faites dans cette Iſle, & obſervées non ſeulement par les François;

m *Appellées anciennement le Roolle d'Olleron.*

mais encor par toutes les autres Nations de l'Europe, qui ont des ports ſur l'Ocean & ſur la mer Baltique, ou y trafiquent.

La Reine Eleonor femme de Loüis le Jeune, à *n* ſon retour du voyage qu'elle fit avec luy à la Terre-Sainte dans le temps que les Croiſades étoient en vogue par toute l'Europe, fit * dreſſer le projet des Jugemens

n *Clairac en ſon Traité des Us & Coutumes de la mer.*

L'an 1150.

d'Olleron, afin qu'ils ſerviſſent de Loix ſur la mer du Ponant pour juger toutes les queſtions qu'on auroit à l'avenir ſur le fait de la navigation, l'œconomie & police des navires, commerce naval, & contrats meritimes.

Son fils Richard, ſurnommé Cœur de Lion, Roy d'Angleterre & Duc de Guienne, au retour du voyage qu'il fit auſſi à la Terre-Sainte, les augmenta ſous le même titre de Roolle d'Olleron, & en la même Langue,

c'eſt à dire, en vieux François ou plûtoſt en vieux Gaſcon, ſans qu'il y ait aucun terme qui reſſente le Normand ou l'Anglois, toutes les hypotheſes de ces jugemens eſtant formées pour les voyages de Bourdeaux, de ſaint Malo, de Caën, de Roüen & d'autres Ports de France; ſans qu'il y en ait aucune pour la Tamiſe, pour l'Angleterre, & pour l'Irlande. Ce qui fait voir combien Selden Auteur Anglois ſe flatte & ſe * méconte, lors qu'il

* *Dans son Traité,* De dominio maris.

tâche de donner à sa Nation la gloire d'avoir fait le Rolle d'Olleron, & qu'il en établit si bien l'ancienneté sur les Loix Navales de Wisbi capitale de l'Isle de *o* Gothland, & celebre autrefois pour le negoce maritime qu'elle faisoit, non seulement dans la mer Baltique, mais même dans la mer Oceane, & dans la Mediter-

o *C'est la Gothlande Suedoise, & non la Danoise.*

ranée

année. Eleonor estoit encor Reine de France lors qu'elle fit compiler ces Jugemens d'Olleron en langage François de ce temps-là, & tel qu'il se parloit en l'Isle d'Olleron, qni estoit pour lors de tout son Domaine le lieu où elle se plaisoit davantage. Il est vray qu'aprés que Loüis le Jeune l'eut repudiée à Baugency par Sentence des Prelats du Royaume, elle épousa Henry Duc de Normandie qui fut depuis Roy d'Angleterre ;

dont elle eut Richard qui augmenta ces Jugemens d'Olleron lors qu'il fut Roy d'Angleterre & Duc d'Aquitaine : mais ce fut en Guienne, & pour la Guienne, & non pour l'Angleterre que fut faite cette augmentation ſous le même titre de Rolle d'Olleron. Ces Jugemens ont eſté ſuivis & obſervez en France depuis leur creation, & ſont inſerez ſous le titre d'Amiral dans le troiſiéme volume du recüeil qu'à fait Fontanon des Ordon-

nances des Rois de France

Aprés que Wisby ou VVisbui eut esté érigée en Ville & ceinte de murailles pour la ſeureté de ſon commerce ſous le regne de Magnus Roy de Suede qui la prit en ſa protection peu aprés mil deux cens quatre-vingt huit, ſes habitans s'étant enrichis au trafic maritime, porterent ces Jugemens d'Olleron chez eux pour s'en ſervir à regler les differens qui pouvoient arriver dans leur negoce naval. Et ces Loix qu'ils

naturaliſerent en leur païs & qu'on crut de leur façon pour leur avoir fait changer de langage ; & qu'ils augmenterent de quelques articles, ne contribuerent pas peu à leur donner pour un temps la reputation d'être les plus fameux negocians de l'Europe.

En mil cinq cens quatre-vingt dix-ſept, les Villes Anſeatiques envoyerent des Deputez à Lubek, afin d'y dreſſer pour la navigation des Reglemens qui s'obſer-

vent encor aujourd'huy dans toute la mer Baltique, mais ce ne sont proprement que ceux de VVisby augmentez de quelques articles ; & ce qui prouve encor que ces Reglemens sont plus modernes que ceux d'Olleron, c'est qu'ils sont un peu plus amples que ceux de VVisby, & ceux-cy que les Jugemens d'Olleron. Les Loix navales qui ont esté faites depuis en Espagne, sont encor plus étenduës, plus judicieuses, & les mieux cen-

ſées de toutes celles de l'Europe, par la facilité qu'il y a d'augmenter les choſes apres qu'elles ont eſté inventées. Ce qui eſt dit icy à l'avantage des Loix maritimes d'Eſpagne, eſt le ſentiment du plus habile & du plus celebre *p* Homme de mer qui ait eſté en Europe depuis long-temps, & depuis long-temps auſſi

p *Monſieur du Queſne Lieutenant General des Armées navales du Roy, qui eſtoit Capitaine entretenu dans la marine dés mil ſix cens vingt-ſept.*

le plus vieil Officier, qu'ait le Roy dans ses Armées navales. Cleirac Advocat de Bourdeaux dans le Traitté qu'il a fait des Us & Coutumes de la mer ; & Morisot dans son Livre intitulé, *Orbis Maritimus*, ont si bien prouvé contre Selden l'ancienneté des Jugemens d'Olleron sur tous les autres Reglemens qui s'observent dans la mer Oceane & dans la mer Baltique : ils justifient mesme si clairement leur origine, &

que c'eſt d'eux que tous les autres ſont derivez, qu'on ſe contentera de ce qui vient d'eſtre allegué ſur ce ſujet : & les bornes qu'on s'eſt preſcrites dans ce diſcours ne permettant pas qu'on s'étende davantage ſur une matiere qui a eſté ſi bien traittée par ces deux Autheurs ; on y renvoye ceux qui auront la curioſité de voir un plus grand détail de cette gradation de Loix navales.

Les François & les Hollandois ne furent pas

les ſeuls qui ſceurent partager dans la ſuitte les treſors du Perou & de la nouvelle Eſpagne; car les Anglois, comme le Chevalier Drac & d'autres, firent des courſes juſques dans la mer Pacifique, d'où ils revinrent comblez de gloire & de richeſſes.

Il n'eſtoit pas aiſé aux Eſpagnols de faire ceſſer ces deſordres, toutes les coſtes de l'Amerique n'eſtant pas encore aſſez connuës ſous le regne de Charles-Quint.

pour pouvoir changer la route ordinaire de ſes galions, non plus que le lieu de leur aſſemblée, pour pouvoir partir de flotte & faire leurs retours de compagnie en Eſpagne.

Philippe ſecond ne ſceut point employer depuis d'autres remedes à ce mal preſque inévitable, que d'obliger ſes Capitaines de navire à ne ſe point ſeparer les uns des autres pendant leur route, quoy qu'il leur puſt arriver ; mais

cela ne les garantiſſoit pas ; car tel Corſaire ſuivoit les galions depuis la Havane juſqu'à q San Lucar, dans l'eſperance qu'il s'en ſepareroit quelqu'un dont il pourroit faire ſa proye, ce qui arrivoit preſque toûjours, parce qu'il eſtoit difficile que pendant un voyage de prés deux mil lieuës des vaiſſeaux en grand nombre puſſent voguer ſi ſerrez, que

q *Port d'Andalouſie à l'embouchure du Guadalquivir.*

quelqu'un ne s'écartast de la flotte.

Aussi Philippe troisiéme ne voulant pas se contenter d'un expedient si peu certain, crut qu'il falloit trouver le moyen de dérober aux Corsaires la route de ses galions ; & l'on ne luy pouvoit pas mieux faire sa cour, qu'en luy donnant des ouvertures pour leur faire prendre un nouveau chemin. Entre celles qu'on luy fit, il ne luy en parut point de plus propre pour donner

change aux armateurs, pour avoir plus d'un endez vous qui ſervit à aſſemblée & au départ e ſes flottes, que de endre pratiquable la navigation de la Riviere les Amazones depuis ſon embouchure juſques à ſa ſource.

1 *Qui eſt proche de Quito l'une des principales Villes du Perou.*

En effet les plus grands vaiſſeaux pouvant demeurer à l'ancre ſous la fortereſſe de

f Port des plus celebres du Bresil avec Ville & Forteresse sur le bord meridional à quarante lieuës au dessus de l'embouchure du fleuve des Amazones.

f Para ; on y auroit pû faire venir toutes les marchandises du Perou, du nouveau Royaume de Grenade, de la Province de Terre-Ferme, & mesme du Chily. Quito auroit pû servir d'entrepost, & Para de rendez-vous pour la flotte du Bresil qui se seroit jointe aux galions pour faire de compagnie leurs retours

en Europe.

Ce projet n'estoit pas sans apparence de succez. L'exemple d'Oreillane faisoit voir qu'on pouvoit descendre sur cette Riviere avec des bâtimens † d'un port consi-

† *Nostre Auteur & tous les autres Historiens qui rapportent cette navigation d'Oreillane, disent que Gonzales Pizarre qui estoit son General, fit embarquer sur le vaisseau qu'ils appellent Brigantin, le poids de cent mil livres d'or, une forge complette & tout le gros attirail de son armée avec les malades, de sorte qu'il pouvoit estre du port de cent cinquante tonneaux, ce qui*

est considerable pour l'endroit où ce bastiment fut construit, qui est à plus de douze cens lieuës de la mer, où est l'embouchure de cette Riviere.

derable : mais il faisoit connoistre aussi qu'il n'estoit pas seulement mal-aisé de remonter jusqu'à sa source ; mais mesme tres-difficile de trouver la veritable embouchure qui conduit à Quito. C'est pourquoy on envoyoit si souvent d'Espagne des ordres aux Vices-Rois du Perou & du Bresil de tenter par

toutes ſortes de voyes la navigation de ce grand Fleuve, & la poſſibilité qu'il y auroit à l'execution de cet important deſſein. Chacun d'eux en ſon particulier tâcha d'en venir à bout ; les Vices-Rois du Perou eſſayerent par divers embarquemens de faire reconnoiſtre le lit de cette Riviere, dont il y a des bras qui entrent dans la mer à trois ou quatre cent lieües de Para ; On tenta par d'autres embarquemens du coſté du

Breſil de remonter juſques à ſa ſource : Et enfin ce fut par cette derniere voye qu'on acheva d'apprendre le cours du plus grand fleuve qui ſoit au monde.

L'entrepriſe eſtoit difficile ; mais Pedro Texeïra juſtifia par le ſuccez, le choix que le Vice-Roy du Breſil avoit fait de luy pour executer un ſi grand deſſein. Il s'embarqua à Para vers la fin de l'année mil ſix cent trente-ſept, ſur quarante-ſept Canos, avec

deux mil hommes tant Portugais que rameurs Indiens & gens de ſervice. Il arriva à Quito aprés un an de navigation, d'où il partit à quelque temps de là, & n'employa que dix mois à revenir. Le Pere d'Acuña u eut ordre du Vice-Roy du Perou d'accompagner Texeïra pour obſerver ſur la route tout ce qu'il trouveroit digne de remarque, afin d'en pouvoir rendre compte

u *Auteur de cette Relation.*

en Eſpagne. Auſſi-toſt qu'il fut arrivé à Madrid il informa le Roy de ſon voyage, dont il luy fut permis de faire imprimer la Relation. *x*

Quoy que le nombre de celles qu'on donne tous les jours au public ſoit infiny, celle-cy ne ſçauroit manquer de ſe faire diſtinguer; puis qu'elle eſt non ſeulement tres-rare en Eſpagne d'où on l'a tirée; mais meſme

x *Cet article contient en gros ce que le Pere d'Acuña eſtend dans ſa Relation avec plus de détail.*

tres - curieuſe, pour les choſes ſingulieres qu'elle contient. Elle eſt rare ; parce qu'il n'y en a point d'autre qui décrive ce grand fleuve, & que Philippe quatriéme en fit ſupprimer l'edition ſi exactement, qu'elle a eu preſque le meſme ſort que ces vains projets dont on vient de parler, & qui s'évanoüirent auſſi - toſt que les Portugais eurent mis le Duc de Bragance ſur le Trône. Ils venoient tout fraîchement d'apprendre la navigation de

la Riviere des Amazones depuis ſon embouchure juſques à ſa ſource, & le Roy d'Eſpagne craignoit avec beaucoup de raiſon depuis qu'ils étoient devenus ſes ennemis, qu'ils ne luy tombaſſent ſur les bras dans le plus riche de ſes y Royaumes, auſſi-toſt qu'ils ſe ſeroient accommodez avec les z Hollandois,

y *Le Perou.*

z *Ils faiſoient la guerre aux Portugais dés mil ſix cent vingt-quatre, dans le Breſil où ils tenoient pluſieurs places fortes,*

& de tres - puissantes Colonies, le tout commandé par le Prince Maurice de Nassau, sous les ordres & aux gages de la Compagnie des Indes Occidentales, d'où les Portugais acheverent de les chasser en mil six cens cinquante.

ou qu'ils les auroient chassez du Bresil. Il y avoit lieu d'apprehender qu'ils ne se servissent de cette Relation comme d'un *a* Routier, pour se conduire jusques dans le cœur

a *Ou Journal de Pilotes, sur lequel ils écrivent chaque jour la route qu'ils font, & ce qui leur arrive de plus remarquable.*

du Perou ; & ce fut cette raiſon d'Eſtat qui en fit ſupprimer à Madrid tous les exemplaires avec tant de ſoin, qu'à l'exception d'un ſeul qui eſt dans la Bibliotheque Vaticane, on auroit de la peine d'en trouver un autre, ny dans le vieux, ny dans le nouveau monde, que celuy ſur lequel cette traduction a eſté faite.

Feu Monſieur de Gomberville à qui nous la devons, avoit acquis tant de reputation par ſes au-

tres Ouvrages, qu'il y a lieu d'esperer qu'on luy rendra la même justice sur celuy-cy. Il avoit une inclination particuliere pour les Relations étrangeres, & sur tout pour celles qui traittent de l'Amerique : Et bien qu'aucune presque n'eust échapé à sa curiosité, & qu'il en eust leu un grand nombre qui ne sont point encore traduites, il arrêta son choix sur celle du Pere d'Acuña ; & il y a beaucoup d'aparence que ce qu'il a jugé digne de

ſon application, ne ſçauroit eſtre que tres-agreable au public.

Cette Relation avoit ſes graces; mais elle avoit auſſi ſes difficultez, tant pour la quantité de rivieres qui tombent dans ce grand fleuve, & d'autres qui en ſortent; que pour le nombre preſque infiny de Nations qui habitent ſur ſes bords; & l'on n'auroit pas eu peu de peine d'en déterminer les veritables poſitions, ſans le ſecours d'une carte qui en facilitaſt l'intelligen-

ce. C'eſt ce que Monſieur Samſon a fait ſur cette Relation avec ſes ſoins ordinaires en de pareils ouvrages.

Toute l'exactitude qu'il y a apportée n'empêchera peut-eſtre pas qu'on ne l'accuſe d'innovation; & qu'il ne paroiſſe étrange de n'y trouver ny la Ville de Manoa del Dorado, ny le Lac de Parima, qu'on pourroit appeller la pierre philoſophale ou la chimere des Eſpagnols. On pourra auſſi s'eſtonner qu'il ait

negligé d'y marquer tout cet attirail magnifique de Royaumes, de mines & de montagnes d'or, dont la plufpart des Geographes Efpagnols embelliffent leur Guiane ; mais cet étonnement ceffera fi l'on confidere que *b* le plus exact de leurs Autheurs n'en fait aucune mention, ny dans les cartes, ny dans l'Hiftoire qu'il nous a données de leurs conqueftes en l'Amerique. Il eftoit trop

b *Antonio de Herrera.*

habile & trop ſincere pour rien avancer de ſemblable que ſur de bonnes preuves, & pour donner dans une viſion qui n'a eſté inventée que par l'avidité des Eſpagnols ; mais quand cette authorité manqueroit à Monſieur Samſon, il ne faut que lire la Relation du Pere d'Acuña pour s'appercevoir que c'eſt principalement en ce point qu'il s'y eſt conformé ; puiſque de l'aveu meſme de cet Autheur, le Royaume del Dorado,

le Lac de Parima & la Ville de Manoa, n'étoient encore en mil six cens quarante-un, que l'objet douteux de leurs esperances.

Voicy ce qu'il dit c en parlant de certains peuples qu'il avoit trouvez sur sa route. d *Entre estas Naciones (segun las noticias que, par la parte del nuevo reyno de Grenada ay) esta il desseado Lago dorado*

c *Seconde partie de cette Relation, chap.60. p.90.*

d *Propres-termes de l'Auteur.*

que tan inquietos tiene, los animos de toda la gente del Peru. No lo affirmo de cierto, pero alqun dia querra Dios que salgamos d'esta perplexidad. C'est en leur " Païs (s'il est vray ce qu'on " en dit dans le nouveau " Royaume de Grenade) " qu'est ce tant desiré " Lac d'or, & qui de- " puis si long temps fait " la principale inquie- " tude de tous ceux qui " sont au Perou. Je n'as- " sure pas cela comme " certain, mais peut-estre " que Dieu permettra "

„que nous ſortions un
„ jour de ce doute.

C'eſt un doute dont les Eſpagnols tâchoient de s'éclaircir il y avoit plus de cent ans, puis qu'ils en eſtoient entêtez dés l'année mil cinq cent trente-ſix, comme on eſpere de le faire voir dans un Ouvrage à part qui pourra ſuivre de prés celuy-cy; & par lequel on connoiſtra qu'il n'a pas tenu aux Eſpagnols que nous ne ſçachions depuis long-temps ce qui en eſt. On y rappor-

tera une infinité d'exemples de diverſes tentatives qu'ils ont faites pour la découverte de ce païs inacceſſible ; & on juſtifiera dés à preſent par un Journal *e* tres-curieux qui ſera la quatriéme partie de cet ouvrage, qu'on n'en ſçavoit pas davanta-

e Des Peres Grillet & Becchameil Jeſuites, qui firent un voyage de cent ſoixante-dix lieuës vers le Zud Oueſt en mil ſix cens ſeptante-quatre, ſans pouvoir rien apprendre du Lac de Parima, quelque ſoin qu'ils priſſent de s'en informer aux Nations differentes qu'ils trouverent ſur leur route qui n'en avoient point de connoiſſance.

ge en l'année mil ſix cens ſeptante-quatre, que le Pere d'Acuña en mil ſix cens quarante-un. Et bien que leur poſſeſſion de plus d'un ſiecle, toute chimerique qu'elle eſt, ſemble une preſcription, on ne laiſſera pas de la détruire, ſans y employer d'autres autoritez que celles qu'on tirera de leurs Hiſtoriens. Ce ſera auſſi par leurs propres Auteurs qu'on prouvera que ce pretendu Lac de quatre à cinq cens lieuës de tour, ces Royaumes,

& ces peuples, ſont des ouvrages de l'imagination ou de la credulité, & peut-eſtre de l'avarice des Eſpagnols ; & qu'ils auroient pû conquerir des Villes & des Royaumes, pour les dépenſes incroyables qu'ils ont faites, & par le nombre preſque infiny d'hommes de toutes Nations, qu'ils ont ſacrifiez à la découverte de ce pays enchanté, & de ces terres imaginaires.

Cependant c'eſt une choſe étonnante que les

mauvais ſuccez d'une infinité d'entrepriſes qu'ils ont faites inutilement pour cela, n'ayent encor pû les deſabuſer de cette opinion fabuleuſe ; mais puis qu'elle eſt ſi bien eſtablie parmy eux que ce ſeroit en vain que nous entreprendrions de les détromper ; il nous doit ſuffire que nos Geographes profitent de la *f*

f *Monſieur l'Abbé Baudran fait mention de cette erreur des Eſpagnols en deux ou trois endrois de ſon Dictionaire Geographique en Latin, Imprimé depuis peu en deux Volumes infolio,*

& nomme celuy qui luy en a fourny la notte,

connoiſſance qu'on leur donne, & qu'ils ceſſent à l'avenir de marquer dans leurs cartes de l'Amerique, des Lacs, des Villes & des Peuples, qui n'ont pour fondement que de faux bruits, & qui (meſme ſelon les Eſpagnols) ne ſont tout au plus que problematiques.

Quand cette Relation ne ſerviroit qu'à éclaircir un ſi dangereux doute, le Lecteur, & ſur tout

ceux qui aiment la Geographie, ne ſçauroient ſe diſpenſer de ſçavoir gré à Monſieur Samſon, d'avoir eſtably la verité dans ſa carte aux dépens d'une erreur ſi inveterée, & d'une prevention ſi ridicule ; & à Monſieur de Gomberville de l'avoir preferée à tant d'autres qu'il nous pouvoit donner. Outre qu'elle peut ſatisfaire la curioſité de ceux qui aiment cette ſorte de lecture, elle peut encor devenir utile un jour aux Colonies Fran-

çoiſes de Cayene, lors qu'elles ſeront aſſez nombreuſes pour s'étendre. Cayene eſt une Iſle de dix-huit à vingt lieües de tour, ſituée entre le quatre & le cinquiéme degré de latitude Septentrionale : Elle fait partie de la Terre-ferme de l'Amerique, dont elle n'eſt ſeparée que par une riviere qui la forme en ſe diviſant en deux bras à ſix ou ſept lieuës de la mer. Cette riviere qui porte auſſi le nom de Cayene, n'eſt qu'à qua-

tre-vingt lieuës ou environ de l'embouchure de celle des Amazones, où les Galibis ont un grand commerce à cause des pierres vertes qu'on y trouve ; ils les appellent Tacouraoüa, & en font leur plus grande richesse & leur principale parure. Galibis est le nom de la Nation qui occupe (le long de la coste & fort avant dans les Terres) l'espace qui est depuis la Riviere d'Orenoque jusques assez prés de celle des Amazones : & bien

qu'il y ait divers autres peuples dans cette étenduë, comme les Yayes, les Sapayes, les Paracotes, &c. ils n'y sont neantmoins que par territoire d'emprunt, s'y estans refugiez à mesure que les Espagnols d'un g costé, & les Portugais de h l'autre, les y ont obligez pour éviter la captivité où ils les reduisoient impitoyablement au commencement de leurs conquestes.

g *La nouvelle Andalousie.*
h *Le Bresil.*

Le Chevalier Walter-Raleig, celebre navigateur & l'un des plus beaux eſprits d'Angleterre, ſous les regnes de la Reine Elizabeth & du Roy Jaques, rapporte un exemple aſſez particulier de ces ſortes de tranſmigrations dans l'Hiſtoire qu'il a donnée de ſes deux Expeditions dans la Guiane. Il dit qu'il trouva dans le Golfe de Paria, qui eſt à l'embouchure de la Riviere d'Orenoque, une Nation Amphybie nommée A-

raotte, qui pour éviter la perſecution des Eſpagnols, s'étoit refugiée il y avoit prés de cent ans dans des arbres qui croiſſent au milieu de ce Golfe, & ſur leſquels ils ont leurs familles dans des eſpeces de maiſons ou de cabanes qu'ils y ont faites. Cette Nation s'eſt ſi bien accoutumée au Domaine qu'elle a uſurpé ſur les oyſeaux, qu'elle en eſt encor en poſſeſſion, au rapport d'un François digne de foy, qui y fit un voyage

en mil ſix cens ſoixante douze : Il y fut dans un *i* Piraugue avec des Indiens de l'Iſle de la Grenade qui ſont amis de cette Nation, avec laquelle il vécut aſſez long-temps dans ces maiſons vegetatives, pour pouvoir

i *C'eſt un Canot de guerre plus grand que les Canots ordinaires, dont le fonds eſt comme les autres tout d'une piece, mais relevé par les coſtez de poupe à proüe avec des roſeaux gros comme le bras, qui ſont attachez ſi proprement l'un ſur l'autre au corps du Canot que l'eau ne peut entrer dedans, ſi les vagues ne paſſent par deſſus.*

faire part à ses amis de ce qui s'y passe. Il leur dit à son retour, qu'il avoit demeuré pendant six mois dans un pays qui n'a ny chemins ny campagnes; que le peuple qui l'habite loge sur des arbres qui luy servent de demeure, & qui le fournit de lits; de pain, & de tout ce qui luy est necessaire pour la vie & même de sepulcre aprés la mort; Que cet arbre est un espece de Palmiste qui croît naturellement, & en grande

abondance, par tous les marécages qui ſont à l'embouchure de la Riviere d'Orenoque ; que les habitans de ce pays ſingulier coupent de ces arbres ceux qu'ils ont deſtinez à leur ſubſiſtance, & que de leur moëlle ils en tirent une farine delicate qui leur tient lieu de pain, qu'ils mangent ſans autre appreſt que celuy-cy : Aprés avoir abbatu l'arbre ils l'entaillent en forme de petites auges où cette moëlle s'égoute & s'affermit, en

ſorte qu'elle deviẽt le pain qui ſert à leur ſubſiſtance. Ils en reſervent les branches en paquets dans des feüilles du même arbre pour en compoſer leur boiſſon lors qu'ils en ont beſoin. Ils laiſſent debout les troncs de ceux qu'ils ont employez à leur nourriture, afin qu'il leur ſervent de ſepulchre aprés leur mort. Enfin ce pauvre peuple a crû ne pouvoir trouver d'azile plus aſſuré contre la perſecution des premiers conquerans de l'Amerique,

que cette ſituation ex-traordinaire & preſque inacceſſible par la revo-lution des marées, qui de ſix heures en ſix heu-res ne laiſſent qu'une va-ſe fort profonde & à perte de veuë au pied de ces arbres.

Quelque ſingulier que ce peuple paroiſſe, il n'eſt pourtant pas unique en ſa maniere de vivre non plus qu'en ſa ſituation, puiſque Ferdinand Co-lomb dans la vie qu'il a écritte en Eſpagnol de l'Amiral Chriſtophle Co-

lomb

lomb ſon pere , rappor-
te preſque la même cho-
ſe d'une Nation entiere
qui vivoit ainſi dans des
arbres où elle s'étoit re-
fugiée pour éviter d'eſtre
devorez par les Tigres qui
ſont en ce pays-là, ou d'ê-
tre ſurpris par ſes ennemis.
Il la trouva dans un Port
que fait une eſpece de Ca-
nal à trois lieües de Huyva,
au cinquiéme & dernier
voyage qu'il fit en l'Ame-
rique, lors qu'il alla décou-
vrir la coſte de Veraguas.
Voicy les termes de la
traduction en Italien de

Jerome Bordony, Imprimée à Milan en mil ſix cens quatorze, de cette vie de Chriſtophle Colomb, écritte par Ferdinand ſon fils en Eſpagnol, qui eſtoit ſa langue maternelle eſtant né à Lisbonne, d'où l'Amiral le conduiſit tout jeune en Eſpagne.

2 *Sabbato a dieci-ſette del meſe l'Amiraglio entro in un porto tre leghe all' Oriente del Pegnone che gl'Indiani chiamavano Huiva & Era come un gran*

Canale : doue ci riposammo tre di , & dismontati in terra , vedemmo Gli habitatori habitar nelle cime de gli alberi come Vcelli , havendo attraversati dall'uno ramo allatro alcuni bastoni, & fabicate quivi le lor capanne , che cosi possono chiamarsi piu tosto che case, & ancor che noi non sapessimo la cagione dy cotal novita , non dimeno giudicammo che cio procedesse della paura de k Grifi i qual i sono in quel paese , o de' nimici, per cio che in tutta quella costa hanno da una legha

all' altra grannimicitie.

k *On a crû devoir mettre Tigres au lieu de Grifons, qu'on ne connoist pas plus pour une realité en l'Amerique qu'aux autres parties du monde, mais bien les Tigres qui sont fort furieux & en tres-grand nombre en plusieurs endroits du nouveau monde.*

En mil six cens soixante-cinq & mil six cens soixante-six, la nouvelle Colonie de Cayene n'eut pas de plus grand fleau au commencement de son establissement, les Tigres y passoient de la Terre-ferme pour venir enlever leurs bestiaux jusques dans les estables avec tant de hardiesse, que les habitans se virent à la veille d'abandonner, sans le prix que M. de la Barre leur Gouverneur promit à ceux qui en tueroient. Il leur faisoit donner en propre le

fusil dont ils avoient fait le coup, & outre cela la peau du Tigre, dont il fit venir la mode en France tant pour des manchons que pour des caparaçons, afin qu'étans en commerce & de debit, l'interest de ce double prix encourageast les habitans à faire la guerre à ces cruels animaux, & à les exterminer. Cet expedient leur a si bien réüssi qu'ils n'en sont plus incommodez, & l'on peut dire que Monsieur de la Barre fut en cette rencontre le restaurateur de cette Colonie, comme il en avoit esté le Fondateur peu de temps auparavant.

A l'égard du mot de Grifons que Ferdinand Colomb a jugé à propos d'employer en cet endroit, on peut dire encor que cet Auteur creut devoir donner une cause extraordinaire à une demeure aussi rare, comme luy paroissoit celle de ces pauvres Indiens, & que

s'il avoit ſceu prevoir l'avenir il n'auroit pas eu beſoin d'emprunter de la Fable de quoy obliger ces Sauvages à percher ſur les arbres comme des oyſeaux, puiſque les Eſpagnols trouverent peu de temps aprés le moyen de reduire la Nation entiere des Araottes à cette neceſſité dans le Golfe de Paria.

On ne ſe ſert point icy de la Traduction Imprimée chez Barbin de la vie de Chriſtophle Colomb, parce que les citations ſe doivent traduire à la lettre autant qu'on le peut, comme on va tâcher de faire à l'égard du paſſage rap-

porté cy-deſſus.

Le Samedy dix ſeptié- “
me du mois de De- “
cembre, l'Amiral entra “
dans un Port à trois “
lieuës vers l'Orient d'un “
rocher que les Indiens “
nommoient Huyva: Ce “
l Port eſtoit une eſpe- “
ce de Canal où nous “
demeurames trois jours. “
Eſtans deſcendus à terre “
nous remarquames que “
les habitans demeu- “
roient comme des oy- “
ſeaux ſur des arbres, “
où par le moyen des “

„ baſtons ou des perches
„ qu'ils faiſoient traver-
„ ſer d'une branche à
„ l'autre, ils avoient bâ-
„ ty leurs cabanes; car ce
„ nom leur eſt mieux deu
„ que celuy de maiſons;
„ & bien que nous ne
„ ſceuſſions pas la raiſon
„ de cette nouveauté; neã-
„ moins nous jugeames
„ qu'ils n'uſoient de cette
„ precaution qu'à cauſe
„ des Tigres qui ſont en
„ ce pays-là; ou de crain-
„ te d'eſtre ſurpris par
„ leurs ennemis, parce
„ qu'en toute cette coſte
ils

ils ſe font la guerre les uns contre les autres de lieüe en lieüe.

1 *Ce Port eſt dans la coſte de Veraguas, qui eſt une des Provinces de Mexique, qui fut érigée en Duché par le Roy d'Eſpagne en faveur de Chriſtophle Colomb au retour de ſon cinquiéme & dernier voyage en Amerique. Il fut auſſi en même temps fait Duc de Vega, Ville autrefois de l'Iſle de la Jamaïque & ruinée depuis; le Roy d'Eſpagne luy donna auſſi l'Iſle de la Jamaïque en titre de Marquiſat, de ſorte qu'encor aujourd'huy l'aîné de la maiſon des Colombs s'appelle Duc de Veraguas, & prend dans ſes qualitez celle de Duc de la Vega & de Marquis de la Jamaïque; bien que cette Iſle qui fut conquiſe par l'Armée Navale que Cromvvel envoya en A-*

merique appartienne à present aux Anglois. Christophle Colomb fut fait Grand d'Espagne au retour de son premier voyage, lors que le Roy Ferdinand le receut à Barcelone, où non seulement il le fit couvrir; mais même le fit aßeoir auprés de luy sous le dais & luy fit des honneurs extraordinaires, comme de le faire marcher à cheval auprés de luy dans la Ville de Barcelone, au rapport de Fernand Colomb dans l'Histoire de sa vie chap. 41.

Poscia dette breve mente alcune cose d'Intorno all'ordine & al successo del suo viaggio, gli diedero licenza (*parlant du Roy & de la Reine*) acchio ch'ei se ne andasse

ll ſuo allogia mento, no alla quale da tutta la orte fu accompagnato, z coſi ſtette qũivi con i gran favore, & con anta gracia delle Altezze oro, che, quando il re avalcava per Barcellona, Amiraglio andava dal un ato del Re, & l'Infante ortuna dall'altro ; non ſſendo prima uſo d'Andar vi altri che detto Infante, il quale era molto onguiunto di ſangue al Re.

Aprés quelque petit "

„ entretien de choſes or-
„ dinaires & du ſuccez de
„ ſon voyage, ils luy per-
„ mirent de ſe retirer à
„ ſon logement, juſques
„ auquel il fut accompa-
„ gné de toute la Cour;
„ & ainſi pendant le
„ temps qu'il demeura-là,
„ il receut tant de fa-
„ veurs & de graces de
„ leurs Alteſſes, (le Roy
„ & la Reine d'Eſpagne
„ n'étoient encor traitez
„ que d'Alteſſes en ce
„ temps-là) que quand
„ le Roy alloit à cheval
„ dans les rües de Bar-

celLone, l'Amiral alloit "
vec luy à un de ses "
costez, & l'Infant de la "
Fortune de l'autre, n'a- "
ant point accoustumé "
auparavant d'en mener "
l'autre auprés de luy "
que l'Infant de la For- "
une, qui estoit proche "
parent du Roy.

Christophle Colomb fut Grand d'Espagne sans estre Duc, comme il y a en Espagne des Ducs qui ne sont pas Grands d'Espagne. Le Duc de Giovenazzo, par exemple, n'est pas Grand d'Espagne.

On peut encor attribuer le mot de Grifon, dont se sert cet Auteur par conjecture, au peu d'e-

xactitude qu'il avoit, & qui paroist dans son Ouvrage, lors qu'il s'agit de conjecture ou de quelque citation d'Histoire, entre lesquelles il y en a une au premier chapitre qui n'est pas excusable, en parlant de l'origine de ses ancestres: Il dit que quelques-uns vouloient qu'il se fit descendre d'un Colomb qui, au rapport de Corneille Tacite, mena le Roy Mitridate prisonnier à Rome. Voicy ses propres termes.

Alcuni Volevano, che Io mi ocupassi in dichiarare & dire come l'Amiraglio procedette di sangue Illustre; ancorache i suoi padri per malvagitta della foetuna fossero venuti a grande necesceta, & bisogno: & che

avessi mostrato, come procedevano da quel Colone di cui Cornelio Tacito, nel principio del duodecimo Libro della sua opera, dice che conduſſe prigione à Roma il Re Mitridate, per lo che dice che à Colone furono date dal Populo Romano le dignita consolari, & le Aquile & Tribunale o tenda Consulare.

Quelques-uns vou- «
loient que je m'occu- «
paſſe à faire voir que «
l'Amiral eſtoit deſcendu «
de ſang illuſtre, encor «

„que ſes ayeuls fuſſent „tombez dans la neceſſi- „té par la malignité de „la fortune, & que je „devois montrer comme „ils deſcendoient de ce „Colomb, duquel Cor- „neille Tacite dit au com- „mencement du douzié- „me Livre de ſon Ou- „vrage, qu'il conduiſit le „Roy Mitridate priſon- „nier à Rome, en con- „ſideration de quoy le „Peuple Romain donna „à Colomb la dignité „Conſulaire avec les ai- „gles, & le Tribunal ou

DISSERTATION
Pavillon Consulaire.

Ce ne fut point le Roy Mitridatte si celebre dans l'Histoire, pour avoir resisté courageusement aux Romains & pour leur avoir fait la guerre pendant quarante ans, qui fut mené prisonnier à Rome; mais un Mitridatte Prince du Bosphore, & de mediocre reputation.

Ce ne fut point non plus Colomb qui le conduisit prisonnier à Rome; mais un Iunius Cilo Gouverneur de la Province du Pont, auquel on decerna les ornements du Consultat, & à Aquila ceux de la Prelature,

Il confond aussi la dignité Consulaire avec les ornements du Consultat, qui estoient des choses bien differentes en ces temps-là, bien que ce Fernand Colomb ne paroisse pas de grande litterature,

ny en cet endroit, ny en beaucoup d'autres de cette Histoire de la vie de Christophle Colomb, dont il estoit fils naturel. Il ne laissa pas estant de retour en Espagne de faire une Bibliotheque nombreuse dans une tres-agreable maison qu'il fit bastir proche de Seville, & qui est aujourd'huy aux Religieux de la Mercy. Cette Bibliotheque, qui fut surnommée de son nom la Colombine, estoit de 20000. volumes, & il la laissa en mourant à l'Eglise Cathedrale de Seville. Cette histoire a esté traduite deux fois d'Espagnol en Italien. La premiere par Alphonse de VVlloa, Imprimée à Venise en mil cinq cens soixante-onze. Et la seconde fois par Hieronymo Bardoni, Imprimée à Milan en mil six cens quatorze. Elle ne se trouve point en Espagnol au rapport d'Antonio de Leon, qui dit dans son Traité intitulé, Epitome

de la Bibliotheca Oriental y Occidental. Don Fernando Colomb hijo de Don Criſtoval Colomb eſcrivio la Hiſtoria de ſu padre, que no ſe halla en nueſtro vulgar.

D. Fernand Colomb fils de D. Chriſtophle Colomb écrivit l'hiſtoire de ſon pere, qui ne ſe trouve point en noſtre langue.

Que ſi ces deux exemples ne ſuffiſoient pas pour juſtifier un refuge ſi bigearre pour des hommes & des habitations ſi extraordinaires, on en pourroit voir un troiſiéme dans la Relation de la France Equinoctiale, que Monſieur de la Barre

donna au public en mil ſix cens ſoixante - ſix, au retour de ſon voyage de Cayenne, aprés y avoir demeuré treize ou quatorze mois. Il y fait mention d'une Nation entiere qui (entre la Riviere des Amazones & celle de Cayenne) a pris des arbres pour demeure, & s'y eſt logée dans des maiſons qui reſſemblent plûtoſt à des nids de gros oyſeaux qu'à des retraites d'ames raiſonnables. Cette Nation s'eſt retirée là depuis que les Portugais

ont basty leur Fort qu'ils appellent *del Destierro*, c'est-à-dire, du bannissement, où ils envoyent de Para, de Fernanbourg & d'autres Places du Bresil, pour y servir le Roy à leurs depens, ceux qui y sont condamnez pour quelque crime. On en use de même en Espagne d'où on envoye servir dans les garnisons de Ceüta, d'Oran, de Melilla, ou de quelque autre de leurs places d'Afrique, ceux qui y sont condamnez, comme le

fut Rodrigo Niño pour avoir laiſſé échapper les Galeriens dont il eſtoit chargé. La garniſon de ce Fort *del Deſtierro*, que les Portugais ont ſur le bord Septentrional de la Riviere des Amazones, fait ſon principal employ & ſon plus grand revenu de la captivité de ces pauvres ſauvages de la Guiane, & a reduit la Nation dont nous parlons à ce pitoyable refuge.

A l'égard des Araottes du Golfe de Paria, dont on a parlé cy-deſ-

ſus, on peut dire que les Caſtillans au lieu de convertir à la Foy les pauvres Ameriquains ont trouvé le moyen, par la cruauté qu'ils exerçoient contre eux, de convertir preſque en *m* Zoophites

m *Zoophyte eſpece de plante animal, qui au rapport d'Olearius Livre troiſiéme du premier vol. croiſt auprés de Samara, entre le VVolga & le Doa. Il dit qu'il ſe trouve une eſpece de melons ou plutoſt de citroüilles faites comme un agneau, dont ce fruit repreſente tous les membres, tenant à la terre par la ſouche qui luy ſert de nombril. En croiſſant il change de place autant que ſa ſouche luy permet, & fait ſecher*

l'herbe par tout où il se trouve. Les Moscovites appellent cela paistre ou brouter, & disent que quand il est mur la souche se seche & le fruit se révest d'une peau veluë que l'on peut preparer & employer au lieu de fourrure. ils appellent ce fruit Borranez, c'est-à-dire, agneau. Olearius dit qu'on luy en fit voir quelques peaux qu'on avoit dechirées de la couverture d'un lict, qu'on l'assurast estre de cette plante animal, qu'elles estoient couvertes d'une laine douce & frisée comme celle d'un agneau nouveau né. Scaliger dit en son Exercitation 181. que ce fruit croit toûjours jusques à ce que l'herbe luy manque, & qu'il ne meurt que faute de nourriture.

une Nation entiere qui s'est comme incorporée dans

dans ces arbres; dont el-
e ſe nourrit & auſquels
elle doit la liberté & la
vie. Tous les Hiſtoriens
Eſpagnols qui ont écrit
de leurs découvertes du
nouveau monde, font
foy de la conduite cruel-
le qu'ils tenoient dans
leurs nouvelles conque-
ſtes.

Barthelemy de las Ca-
ſas, Auteur irreprocha-
ble à cet égard, qui a fait
un Traité exprés de la
cruauté des Eſpagnols
envers les Indiens, n'oſa
n jamais aller prendre

n *Diego Fernandez & plusieurs autres Historiens Espagnols le rapportent.*

possession de son Evêché de Chiappa au Mexique, pour s'y estre fait trop d'ennemis à force de prêcher en Espagne contre la tyrannie que les Castillans exerçoient contre ces pauvres sauvages. Il harangua même avec tant de chaleur sur ce sujet dans le Conseil de Charles-Quint, qu'il l'obligea à faire des Loix tres severes pour mettre fin à ces sortes d'excez;

mais au lieu de l'effet qu'il en attendoit, elles penserent faire revolter la nouvelle Espagne. Le Perou mesme courut grand risque de passer sous une autre domination *o* que celle de cet Empereur; de sorte qu'il s'en fallut peu que le remede ne fut pire que le mal, ce qui fit abolir ces Loix, quelques justes qu'elles fussent.

o *Gonzales Pizarre au rapport de Diego Fernandes & de plusieurs autres Historiens du Perou, fut decapité à Cusco apres*

la bataille qu'il perdit contre le President de la Gasca qui y commandoit pour l'Empereur, & sa Sentence portoit qu'il s'estoit voulu faire Roy de ce grand Empire, contre la fidelité qu'il devoit à l'Empereur Charles-Quint.

Toutes ces differentes Nations ont porté avec elles leurs Coûtumes particulieres dans le pays des Galibis, dont elles ont appris non seulement la langue, mais encor leurs dances & leurs chansons, sur quoy il est à propos de remarquer icy une chose dont aucune Relation n'a parlé,

qui eſt que la paix & la guerre dépendent ſouvent de recevoir ou refuſer les chanſons & les dances que les Galibis portent à leurs voiſins. Ils declarerent la guerre pour ce ſujet en mil ſix cens quarante - quatre, aux *p* Palicoures, aux Aracareſtz, & à leurs alliez, ſcituez entre la Riviere de Cayenne & celle des Amazones : Mais depuis quelques années ils ont jugé à propos de faire la

p *Peuples*.

paix avec eux pour pouvoir, ſans obſtacle ſur leur route, continuer le commerce des pierres vertes qui ſont leur plus grande paſſion. Ces pierres ne ſont autre choſe que le Jade, Yiade, ou Ejade, dont elles ont la couleur, la dureté, & le poly. Monſieur Bernier, illuſtre par ſes grands voyages & par tant d'ouvrages qu'on a de luy, en fait mention dans la quatriéme partie de ſes Memoires, en parlant des principales marchandiſes

que les Caravanes du Tibet portent au Cachemire, & du commerce que ces deux Royaumes ont enſemble. Entre les particularitez qu'il rapporte de cette pierre, il remarque qu'elle eſt ſi dure qu'on ne la ſçauroit tailler qu'avec la poudre de diamant. Elle eſt fort recherchée des Orientaux qui s'en ſervent à garnir leurs ſabres & leurs *q* gangiars, & plu-

q *Poignard qui ſe porte en Levant dans la ceinture, même*

par les femmes, au rapport de Pietro dalla Vallé, qui dit que sa femme en portoit un comme toutes les autres femmes en Perse.

sieurs autres sortes d'ornemens. Les naturels de l'Amerique meridionale l'estiment encor davantage : car, non seulement ils en font leurs richesses & leurs braveries ; mais ils considerent ces pierres à cause de la vertu qu'ils leur attribuent contre l'Epidymie ou le haut-mal, à quoy ils sont sujets

ſujets. On n'en fait pas moins de cas en Europe, & ſur tout à Paris, pour la colique nephretique, les maux de reins, la gravelle & la pierre, dont on croit qu'elle guerit indifferemment tous ceux qui en portent, en ſorte qu'elle touche la chair. Voiture dans ſa vingt-troiſiéme Lettre remercie Mademoiſelle Paulet de luy avoir envoyé à Madrid un bracelet d'Ejade pour le guerir d'une colique dont il ſe plaignoit ; & diverſes expe-

riences qu'on en a faites à Paris depuis peu de temps, ont servy de matiere à un Traité qui en a esté Imprimé r sous le titre de, Discours touchant les effets de la Pierre divine. L'Auteur dit que c'est du Jade ou Yiade; il y rend raison du nouveau nom qu'il a jugé à propos de luy donner, & rapporte plusieurs exemples de ceux qui ont esté gueris par sa vertu de la colique nephretique,

r *Chez Billaine.*

le maux de reins, & de
a pierre. Et peut-eſtre
que les Sauvages de l'A-
merique meridionale, ne
ſont exempts de ces ma-
adies qu'à cauſe qu'ils
en portent preſque tous,
ſoit en collier, ſoit en
bracelet, ſoit en pendant
d'oreille. Les Galibis ſur
tout n'épargnent rien
pour en avoir, & don-
nent même pour cela
juſqu'à leurs plus chers
eſclaves, pourveu que la
pierre ſoit percée & que
la figure leur en plaiſe:
en quoy ils ſont la pluſ-

part fort bigearres, & fort difficiles, ſur tout lors qu'ils en ont déja quelque autre ; car tel en porte juſqu'à ſept ou huit. Et comme c'eſt la rareté qui donne pour l'ordinaire le prix aux choſes, la valeur n'en diminuë point parmy eux, parce qu'à meſure qu'il leur en vient de nouvelles par le commerce qu'ils ont de Nation à Nation, ſoit qu'on leur en apporte, ſoit qu'ils faſſent des voyages exprés vers la Riviere des Amazones pour en avoir

à meilleur compte, en s'approchant du lieu de leur origine : La coûtume qu'ils ont d'enſevelir avec les morts ce qu'ils avoient le plus eſtimé pendant leur vie, empêche que ces pierres ne ſe multiplient parmy eux, & que le prix par conſequent n'en diminuë. Ils ne s'en ſervent pas ſeulement de pendant d'oreilles, de colliers & de bracelets ; ils s'en pendent encor de petites rondes, ovales, ou en poires ſous le nez, dont leurs meres

ont ſoin de percer le cartilage pendant qu'ils ſont encor jeunes, afin de leur pouvoir donner cet agrément; & en attendant qu'ils en ayent recouvré de propres à cet uſage, ils y mettent des grains de cryſtal que les Européens leur portent. Les Breſiliennes outre cela leur font un trou au milieu de chaque joüe, & un autre entre la lévre inferieure & le menton, ce qui cauſe un effet aſſez bigearre quand ils prennent du tabac en fumée,

qu'on leur voit ſortir par tous ces endroits. Outre les vertus qu'on attribuë à cette pierre, auſſi bien dans l'Amerique que dans l'Europe, elle a encor cela de particulier qu'aprés le diamant il n'y en a point de plus dure, ce qui a donné lieu aux Galibis & aux autres Ameriquains qui en font cas, de croire que c'eſt une eſpece d'argille qu'on tire molle du fonds de quelque endroit (qu'ils ignorent) de la Riviere des Amazones, & que

ceux qui la pêchent luy donnent aiſément la figure qu'il leur plaiſt pendant qu'elle eſt en cet eſtat, qui ne dure (à ce qu'ils diſent) qu'autant de temps qu'il en faut pour la laiſſer ſecher. Ce qui les confirme dans ce ſentiment eſt qu'ils ne voyent (à ceux dont ils reçoivent ces pierres de la premiere main) ny outils pour les travailler, ny rien de cette matiere qui ne ſoit percé, & qui ne repreſente quelque oyſeau ou quelque au-

tre animal. Ils en ont même de figure cylindrique de la grosseur du doigt, & percées dans leur longueur souvent de cinq ou six pouces ; ce qui est pour les Lapidaires un problême assez curieux, & même assez difficile à resoudre. L'opinion des Ameriquains là-dessus, semble plus raisonnable & mieux fondée, que celle qu'ont euë plusieurs *f* Auteurs celebres de l'antiquité tou-

f *Dioscoride*, *Pline*.

chant le corail ; & que des *t* modernes ont ſuivie peut-eſtre ſur leur rapport. Ils ont cru, & pluſieurs croyent encor, qu'il eſt mou dans le fonds de la mer, & que l'air le durcit comme nous le voyons, bien qu'on experimente tous les jours le contraire aux coſtes de Provence & ailleurs, avant qu'on l'ait tiré du fond de la mer

t *Cardan, Ludovici Ganſii corallorum hiſtoria, Pietro Paolo, Tozzi, Teſoro, delle Gioie, Monardes.*

où il eſt attaché ; & on ne peut diſconvenir que ceux qui avançoient avec tant d'aſſurance une choſe ſi contraire à l'experience, & ſi facile à éclaircir, ne fuſſent bien moins excuſables que de pauvres Indiens, qui ne voyant ny de ces pierres qui ne ſoient travaillées, ny outils pour les travailler, croyent pouvoir conclurre qu'elles étoient molles lors qu'elles ont receu l'impreſſion & les figures qu'elles ont toutes. Quoy qu'il en ſoit,

il eſt conſtant que les Galibis qui vivent en une parfaite intelligence avec les François à Cayene, eſtiment ces pierres autant qu'on fait icy les diamans : Et comme ils ont pour amis tout ce qu'il y a de peuples depuis leur pays juſques bien avant dans la Riviere des Amazones, où ces pierres ſe trouvent ; il ne faut point douter qu'elles ne leur ſervent d'un puiſſant attrait pour ſuivre les François, & les ſervir avec plaiſir dans

les expeditions qu'ils voudront faire de ce costé là. Aussi ne faut-il pas attendre pour de pareilles entreprises un moindre secours de cette Relation ; & on la doit estimer en France par la raison mesme qui la fit supprimer si exactement en Espagne ; puis qu'il y a lieu d'esperer que si elle n'est que curieuse à present, elle pourra estre utile un jour, & mesme necessaire, lors qu'on sera en estat à Cayenne d'envoyer des

Colonies dans un pays dont Philippe IV. eut tant de ſoin de dérober la connoiſſance aux Portugais.

Tous ceux qui ont écrit de la Guiane ont parlé ſi ſuccintement des meurs & des coûtumes de ſes peuples, ſoit par l'ignorance de la langue du pays, ſoit pour le peu de ſejour qu'ils y ont fait, qn'on a cru que ce qu'on en a dit icy par occaſion, ne laiſſeroit peut-eſtre pas d'eſtre bien receu ; & que cet eſſay

ourroit exciter les Fran-
ois qui y ſont à preſent
le nous en apprendre
lavantage.

Entre ceux qui ont
lonné des Relations de
ette partie de l'Ameri-
que ; qui eſt entre la
Riviere des Amazones &
elle d'Orenoque , le
Chevalier Walter Raleig
ſtoit ſi enteſté de l'or
qu'il cherchoit en la Guia-
ne qu'il ne parle preſque
d'autre choſe dans l'Hi-
ſtoire qu'on a de luy des
deux voyages qu'il y fit,
dont le dernier luy couta

la vie ; elle eſt dans Hakluit, Auteur Anglois, & celebre Compilateur de voyages de longs cours & de relations étrangeres.

Une des plus curieuſes choſes qui ſoit dans l'hiſtoire qu'il a donnée de la ſeconde expedition de Raleig en la Guiane, eſt une Lettre écritte par le Roy d'Eſpagne, dont la ſuſcription eſtoit : *A Diego de Palameca, Governador y Capitan General de Guiana, del Dorado y de la Trinidad.* Elle avoit eſté

eſté écrite à ce Gouverneur pour luy donner avis de ſe tenir ſur ſes gardes contre Raleig, dont le Comte de Gondomar Ambaſſadeur d'Eſpagne en Angleterre avoit envoyé à la Cour de Madrid l'état de l'armement qu'il avoit fait pour la conqueſte de la Guiane & ſur tout du Dorado ; car il s'en eſtoit laiſſé perſuader par des Relations Eſpagnoles, & par des priſonniers Caſtillans qui pour ſe retirer d'affaire, le confirmerent

dans l'opinion qu'il avoit de la realité de ce riche pays. Il avoit trouvé cette Lettre dans une priſe qu'il avoit faite ; & il l'allegue dans ſa Relation pour prouver que les avis envoyez d'Angleterre en Eſpagne par le Comte de Godomar, avoient donné lieu à la reſiſtance qu'il trouva dans la Riviere d'Orenoque de la part des Eſpagnols. En effet, ils luy tuerent une partie de ſes gens, & meſme ſon fils unique à la deſcente qu'il vou-

lut faire & où les Eſpagnols s'étoient retranchez, au lieu qu'ils appellent San Tomé de Guiana, pour diſtinguer ce San Tomé d'avec l'Isle de San Tomé qui eſt ſous la ligne proche de la coſte d'Affrique, & de la ville de ce nom, que les François commandez par feu Monſieur de la Haye prirent il y a peu d'années en la coſte de Coromandel ſur le Roy de Golconde. Ce San Tomé de Guiana eſt encor aujourd'huy le lieu

de la reſidence du Gouverneur de la Guiane pour le Roy d'Eſpagne. Cette Lettre que Raleig employe pour prouver qu'il avoit eſté trahy, ne l'empeſcha pas d'être ſacrifié, à ſon retour, aux Eſpagnols, qui craignoient qu'il ne fut aſſez heureux pour découvrir le Dorado, qu'ils cherchoient en vain depuis ſi long-temps. Et le Roy Jacques luy ayant fait faire ſon procez il fut decapité à Londres pour l'avoir engagé, luy

& ſes ſujets, à des depenſes exceſſives pour une entrepriſe frivole & chimerique, ce qui fut le ſujet *u* apparent de ſa condamnation : Mais ſi cette Lettre ne ſervit de rien à Raleig, & ne le put garantir du dernier ſupplice, elle peut ſervir icy à prouver que le Dorado, tout fabuleux qu'il eſt, ne laiſſe pas d'entrer auſſi ſerieuſement dans

u *Il y a un Traité en Anglois Imprimé à Londres en forme d'Apologie de feu VValter Raleig, qui donne une autre cauſe*

les titres & les commiſſions qui ſe donnent en Eſpagne, que ſi c'eſtoit quelque choſe d'effectif: tant ils y ſont perſuadez de cette chimere.

La relation que Jean Moquet a donnée des voyages qu'il fit aux quatre parties du monde par l'ordre du Roy Henry I V. ne dit preſque rien de ce pays là, où il fit peu de ſejour, parce que le navire qui le portoit ne s'y eſtoit

rresté que pour prendre quelques rafraiſchiſſemens, les François n'y ſtans pas encore établis, quoy qu'ils y allaſſent rafiquer depuis longemps.

L'Hiſtoire de x l'expedition de Bretigny à Cayenne ne parle preſque que des Ordonnances qu'il y fit, & des deſordres de la Colonie qu'il y mena en mil ſix cens quarante

x *Voyage des François à Cayenne par Boyer en mil ſix cens quarante trois.*

trois. Et quoy que plu
ſieurs François qu'il
trouva en divers *y* en
droits de la coſte
fuſſent établis, il y avoi
prés de vingt ans, &
qu'ils parlaſſent la lan
gue des Galibis & d
leurs alliez, ils ſe con
tenterent du trafic qu'il
faiſoient avec eux ſan
rien écrire du pays, quoy
que la pluſpart fuſ-
ſent fort capables de le
faire.

Biet qui y alla en mil

y Dans les Rivieres de Corou, de Sinamary & de Surinamer.

ſix

ſix cens cinquante-deux, avec une autre Colonie qui ne fut pas plus heureuſe que celle de Bretigny, en a fait une Relation où il ne s'attache qu'à décrire ſes propres diſgraces, & les malheurs de ceux qui l'accompagnerent.

Jean de Laët Flaman, d'une profonde erudition ſur tout en Geographie, a donné ſur la Riviere des Amazones & ſur la Guiane, ce qu'il a tiré des meilleurs Autheurs Eſpagnols, François, An-

glois & Hollandois, qui avoient écrit de l'Amerique avant luy. Mais il s'eſt plus attaché à la Geographie, à l'Hydrographie, & à la Chronologie des découvertes, qu'aux meurs des Peuples, dans les deux Volumes qu'il a fait Imprimer à Leiden en mil ſix cens quarante, l'un en Latin & l'autre en François, qui eſt la traduction du Latin faite par luymeſme, avec des cartes fort exactes de toutes les parties qu'on connoiſſoit

pour lors du nouveau monde. z

z C'est le même *Jean de Laët* qui a fait des Notes tres-curieuses contre la Dissertation qu'avoit donnée le celebre *Grotius* sur l'origine des peuples de l'Amerique, l'un & l'autre Imprimez ensemble in octavo à Paris en mil six cens quarante-trois, en Latin.

La Relation du voyage des François au Cap de Nort en Amerique, par le sieur Daigremont Ingenieur, Imprimée à Paris en mil six cens cinquante-quatre, ne nous enseigne presque rien des coûtumes des Galibis,

l'Autheur n'ayant pas eu le loisir de s'en informer par le peu de sejour qu'il fit à Caïenne, d'où il revint sur les mêmes vaisseaux qui l'y avoient porté.

En mil six cens cinquante cinq, le Comte de Pagan fit imprimer une Relation de la Riviere des Amazones, sans dire de qui il la tenoit; mais comme c'est plûtost une paraphrase ou une declamation qu'une veritable Relation, ce qu'on en dit icy n'est

que pour ne rien omettre de ce qui a esté imprimé sur ce sujet, & pour pouvoir servir d'indice.

Encor que la petite Relation de la Guiane, qui sera à la fin du Journal du Pere Griller, soit dans un Recüeil de Voyages, on n'a pas laissé de la rapporter toute entiere, tant à cause de sa brieveté que parce qu'elle donne une connoissance assez claire, quoy que succinte, d'un païs limitrophe de la Ri-

viere des Amazones. Elle informe principalement des avantages qu'on tirera du commerce qui s'y peut faire, & décrit les mœurs des naturels du païs d'une maniere qui a aſſez de rapport à ce qui s'y paſſe aujourd'huy, puis que depuis l'établiſſement de la Colonie à Caïenne en mil ſix cens ſoixante-quatre, juſques à cette heure, les François n'ont pas eu le moindre different avec ces peuples, qui avoient paru farouches & intraita-

bles auparavant à toutes les Nations de l'Europe, qui on tenté de s'y établir.

Cette Relation fut faite en mil six cens soixante-trois, poũr informer Monsieur le Maréchal d'Estrade de cette partie de l'Amerique, comme une des dépendances de sa Vice-Royauté, & dans *a* un temps où il y avoit peu d'apparence qu'on

a *Le Roy donna à Monsieur le Maréchal d'Estrade la Charge de Vice-Roy de l'Amerique, qu'il possede encor, incontinent aprés qu'il fut de retour de son*

Ambassade d'Angleterre, & Monsieur de la Barre ne pensa que plus d'un an apres au voyage qu'il fit depuis à Cayenne.

dust penser à y renvoyer une Colonie, tant parce que les Hollandois s'étoient emparez de Caïenne, qu'à cause des disgraces arrivées auparavant aux Colonies Françoises qui s'y étoient établies de temps en temps depuis mil six cens vingt quatre, & que leur mauvaise conduite envers les Indiens avoient ruinées.

On a ajoûté des No-
es à cette petite Rela-
ion, ce qu'on a fait
pareillement à celle du
Pere Christophe d'A-
cuña, & à celle des Pe-
res Grillet & Bechameil,
qui avec la petite Rela-
tion de la Guiane, fera
la quatriéme partie de cet
Ouvrage. Comme ces
Notes ont esté faites
seulement en corrigeant
les épreuves, & à mesure
qu'on en connoissoit la
necessité aux endroits qui
en avoient besoin, on
espere qu'on excusera les

fautes, qui ſont d'ordi-
naire inſeparables de la
precipitation.

On peut mettre encor
icy entre les Relations
qui traittent de la Guia-
ne en general, ou de
Caïenne en particulier,
celle qui a pour titre:
Deſcription de la France
Equinoctiale, autrement
appellée Guiane, & par
les Eſpagnols, El Dora-
do, nouvellement remi-
ſe ſous l'obeïſſance du
Roy par le ſieur le Fevre
de la Barre ſon Lieute-
nant General audit païs,

avec la Carte d'iceluy, faite & presentée à Sa Majesté par ledit sieur de la Barre, Imprimée in quarto en mil six cens soixante-six, quoy qu'elle soit succinte on ne laisse pas de voir qu'elle est faite de main de maistre.

Il a esté Imprimé depuis par Clouzier une Relation Anonyme du même Autheur, en deux Volumes indouze, dans laquelle il décrit l'estat où la flotte qu'il commandoit laissa la Colonie de Caïenne, en al-

lant pour la ſeconde fois en l'Amerique en mil ſix cens ſoixante-ſix. Il y alloit commander ſur mer & ſur terre en qualité de Gouverneur & Lieutenant General de ſa Majeſté, aïant laiſſé en ſa place pour Gouverneur à Caïenne M. le Chevalier de Laizy ſon frere.

Mais ſi la pluſpart des Hiſtoires des établiſſemens paſſez ne ſont pleines que de deſaſtres, on ne doit pas douter que celles que nous verrons à l'avenir du même païs,

ne contiennent tout ce
qu'on en peut apprendre
de plus curieux; puis que
par les ordres du Sage
Miniſtre qui en prend le
ſoin, on y a introduit la
tranquilité, les manufa-
ctures, le commerce &
l'abondance. Ce ſont ces
mêmes ordres qui ont
enfin rompu le charme
qui avoit empêché aupa-
ravant les Colonies Fran-
çoiſes d'y réüſſir, & il y
a tout ſujet de croire
qu'elles y ſeront ſi flo-
riſſantes à l'avenir, que
ce ſera par elles qu'on

achevera de bien connoiſtre la Riviere des Amazones. Il eſt à ſouhaitter que les François en donnent bien-toſt quelque Relation qui faſſe perdre à celle-cy l'avantage qu'elle a juſqu'à preſent d'eſtre ſinguliere, & qui leur faſſe ceſſer en même temps d'eſtre redevables à leurs voiſins des lumieres qu'on en peut tirer.

La derniere partie de cét Ouvrage eſt ſi curieuſe, & plaine de cir-

onſtances ſi particulie-
es, qu'on ne doute
oint qu'elle ne ſoit
eüe avec plaiſir. C'eſt
n Journal d'un Voyage
ait en mil ſix cens ſoi-
ante-quatorze, vers le
Zud-Ouëſt de l'Iſle de
Caïenne, à cent ſoixan-
e & dix lieuës dans les
Terres, pour découvrir
des païs, où juſques
alors aucun François n'a-
voit eſté, & des peuples
qui n'avoient jamais veu
d'Européens: La deſcri-
ption de leurs mœurs, &
les obſervations exactes

ſur tout ce qui pouvoit
eſtre digne de remarque,
fait aſſez voir que celuy
à qui nous en ſommes
redevables, avoit toute
l'intelligence neceſſaire à
l'execution du deſſein
qu'il avoit fait pour la
propagation de la Foy,
& pour de nouvelles dé-
couvertes. Il eut eſté à
ſouhaitter que luy & ſon
Compagnon, qui avoit
une grande facilité pour
les langues, euſſent eu
autant de ſanté que de
vertu dans cette entre-
priſe.

Ils

Ils porterent en leur oyage des inſtrumens our prendre hauteur, & our tout ce qui leur ourroit ſervir à faire ne carte exacte de leur oute, du cours des Ri-ieres, des païs par où s paſſerent, & de la ſi-uation des peuples dont eſt parlé dans leur Re-ation ; & bien que la nort de l'un & de l'au-re nous ait privé de cet vantage, ils ont remar-qué ſi exactement la di-ſtance des lieux, & la oſition des principaux

endroits de leur route où ils ont pris hauteur, qu'à peine s'apercevra-t'on dans la carte de la Guiane qu'il manque rien à leur voyage, si ce n'est de l'avoir fait trop court.

Outre que cette Relation sert de preuve à ce qui a esté dit pour justifier que le Lac de Parima & ses dépendances ne sont qu'une pure chimere, & que Monsieur Samson ne les a pas supprimez sans raison dans la carte dont on vient de parler, & qui est au

commencement de cet Ouvrage; elle nous apprend encor, que par le moyen de la langue des Galibis, qui eſt d'une tres grande étenduë, on peut avoir communication avec la pluſpart des Nations qui ſont dans la Guiane, & qui la parlent ou l'entendent preſque toutes.

Ce Journal fait encor connoiſtre que pourveu qu'on vive ſagement avec ces peuples, qui paſſoient pour feroces dans l'eſprit des François qui ſont à

Cayenne, il n'eſt rien de ſi aiſé que de faire des liaiſons de commerce & d'amitié avec eux, & d'en tirer mille ſervices par les choſes de peu de valeur qu'on leur porte, & qu'ils ne laiſſent pas d'eſtimer, pour eſtre beaucoup plus rares chez eux, que chez les Nations voiſines de la mer & de l'abord des François.

Enfin, on peut dire encor en faveur de cette Relation, qu'avec le plaiſir que ſa lecture peut donner, elle eſt propre

ussi à servir d'instruction
& de guide à ceux de
la Colonie de Cayenne,
qui voudront penetrer
plus avant dans la Guiane
que ces deux voyageurs, soit pour la découverte de nouvelles
terres, soit pour le commerce qu'on peut avoir
avec tant de Nations différentes dont ce Journal
fait mention.

La liaison qu'ont toutes ces Relations avec
celle de la Riviere des
Amazones, limitrophe
des païs dont elles trai-

tent, a donné lieu à les rapporter icy ſuccintement, afin que ceux qui en voudront avoir une plus entiere connoiſſance, y puiſſent avoir recours.

Quoy que ce diſcours contienne quantité de matieres differentes, on a crû les y pouvoir employer à cauſe du rapport qu'elles ont preſque toutes avec la Relation du Pere Chriſtophle d'Acuña, & c'eſt cette diveſité qui luy a fait donner le titre de Diſſerta-

ion, plûtoſt que celuy de Preface ou d'Avant-propos, qui luy convenoient moins. Et pour n'en point interrompre la ſuite, on a jugé à propos de mettre icy dans les termes propres du Benzony, les deux Hiſtoires qu'on a alleguées au commencement de ce diſcours, & qu'on a tirées du ſecond Livre de ſon Hiſtoire du nouveau monde, pour prouver que les François par l'Intelligence qu'ils avoient en la navigation, ſceu-

rent trouver le chemin de l'Amerique, presque aussi-tost que les Espagnols en eurent fait la découverte, & pour prouver aussi qu'il n'y avoit qu'eux en ces temps-là, qui partageassent avec les Castillans, les richesses qui en venoient, ce qui fait qu'on y ajoûte les termes propres du même Benzony à cét égard.

Par mi ancora di, dar noticia de i grandissimi danni que i Francesi hanno fatto in queste Indie, tanto per

per mare, quanto per terra alla Natione Spagnuola. Non molto di poi que questi paesi furono trovati, per fama delle gran richezze in tempo di guerra molti Corsari Francesi Comenciarono ad andare per lo mare in busca delle navi che Venivano dell' India, per donde ne hanno pigliato in quantita, & tra le altre richissime che hanno preso, ne pigliarono una nel tempo che si conducevano in Ispagna le grandi, & inestimabili richezze del Peru, che a gli paggi di

nave gli tocco a ciascuno di parte piu di otto cento ducati d'oro, & la causa principale che gli Francesi hanno pigliato tante navi de gli Spagnuoli, si estata l'avaricia loro, &c.

Et al ritorno vi erano di quelle che si incontravano con qualche galleonetto de Francesi bien armato, & sapendo gia come gli Spagnuoli andavano mal in ordine ancora che fosse stato una nave de mille & cinque cento ô duo mila salme, senza alcun timore, l'acommettevano tirando gli pri-

na qualche cannonata per alto, gridando amaina per lo Re di Francia; ma se molto tardavano a Calar la Vela, con grossi pezzi d'artiglia-ria gli davano nel mezo della nave & vedendo gli Spagnuoli che non vi era modo ne via di potersi dif-fendere, temendo ogn' uno a perder la vita si arrende-vano. Il Francese Subito commendava al padrone che butasse la barca fuori, & che venisse a lui con el Nocchiero & Scrivano, & cosi gli dimandava conto dell' oro, argento, perle,

Smaraldi, & altre cose di valuta che questi navi sogliono portare; poi mandava a pigliare ogni cosa. Alcuni Capitani si sono contentati di pigliar solamente le lor Faculta lasciandovi le navi; ma la maggior parte le hanno condotte in Francia, & messo in terra gli Sspagnuoli con quachi danari per le spese, gli mandavano a i paesi loro; & di quanti padroni, Nocchieri, Scrivani che andavano a tratto dell' India pochi uene sono campati che per lo manco, non vissieno stati

pigliati da Francesi una ô due volte. Lascio *di dire di alcuni popoli che hanno saccagiato, & ruinato nelle isole di Canaria, & delle navi che vi hanno pigliato, cariche di panni, Zucchero, vino, & altre mercantie; & essendo di questo informato il consiglio dell' Indie, come par lo mal governo gli Francesi pigliavano tante navi, fece una ordinatione che tutte le navi che partivano di Spagna per l'India in piu volte dell' anno le quali potevano essere fra piccole, & grandi da cin-*

quanta in ſeſſanta ; caricaſſero , & lun laltra ſi aſpetaßero, & tutte in conſerva ſi partiſſero , & che per più ſicurezza gli mercatanti mandaſſero tre , ô quatro navi d armata a accompagnar le Inſino all' Iſòle di gran Canaria, per cioche inſino aqui all'andata, ſi è tutto il pericolo; & coſi con queſto buon ordine gli Franceſi laſciarono di pigliare tante navi. Del reſto in quanto tocca da gli danni che hanno fatto a gli popoli dell' India alcuni Spagnuoli pratichi di quella navigatione , ne ſono

tati causa, percioche loro vi gli hanno condotti ô per malvagita, ô per invidia, ô per qualche ingiurie riceuute; onde gli Francesi si sono fatti pratichi che navigano in quei paesi cosi falcimente come fanno gli Istessi Spagnuoli; & ne principii che vi Comiciarono a passare, solamente si distendevano a Contorni dell' Isola Spagnuola, & San Giovano di Portorico; ma poiche quelli luoghi non rendevano la preda a pieno come solevano, si sono allargati per le altre Isole, & ancora per alcune

Provincie di Terra-Ferma, & hanno pigliato Gli infrascritti popoli habitati da da Spagnuoli, primieramente nella Spagnuola, hanno pigliato, & saccheggiato porto del argento, Azua, laiaquanna la Maquanna, & vi hanno pigliato molte navi & il simile harebbono fatto alla Cita di San Dominico, &c.

Nella Isola di Cuba lanno 1536. entro nel porto de la Havana, un piccolo Galionzetto de' Francesi che da loro è detto Patache, il quale per un temporale se era

apartato dalla Capitana, & pigliata la Citta temendo Gli Spagnuoli che non la bruciassero per essere le Case di legnami coperte di paglia, daccordo dettero loro sette mila ducati de oro. Cosi y Francesi furono contenti, & partiti del porto il Giorno sequente vi intrarono tre navi grosse della nuova Espagna, & Giovan di Roias Maestro Maggiore della Citta Commando che metessero in terra l'oro & l'argento, & tutte l'altre cose di valuta, & andassero in busca del Francese; &

ſalite del Porto l'una dietro l'altra, & la Capitania avanti con le bareche per poppa non troppo lontano della Citta dietro a una punta ſopra la bocca del fiume la ritrovarono. La Capitana non oſando manometterla dilatando a offenderla fratanto che laltre navi Giungeſſero. I Franceſi vedendo come gli nimici ſtavano guardando, & che non gli baſtava l'animo d'inveſtirli Cominciarono a ſparare alcuni pezze d'Artellaria, per donde Gli Spagnuoli ſi ſpaventarono

di tal maniera, che senza
altra cosa di diffesa, vilissi-
namente perderono la nave,
& le genti con la barca
fuggirono in terra. Una
delle altre che non era troppo
lontano vedendo come la
gente fuggiva dalla Capi-
tana ancor Loro fecero il
medesimo, & gli altri simil
mente dell' altra seguitarono
la fuga. Così i Francesi pri-
ma spaventati, tenendo per
certo di restar prigioni con
grand' allegrezza pigliarono
le tre navi, & tornati di
nuovo all' Havana volsero
altre tanti denari, come pri-

ma in reſcatar la Citta del fuoco dopoi d'haver levato l'oro & l'argento ſcaricato- de i tre Galeoni.

Poi Gli Spagnuoli Comin- ciarono a fare le caſe di pietra, & alla riva del porto, vi edificarono una fortezZa per aſſicurarſi da Franceſi, fornita di groſſ canoni d'artigliaria. Queſta Citta ſta poſta in un piano vicino alla marinæ verſo levante, edificata a modo di una caſa che aveſſe la porta bien chiuſa, tenendo tutto reſto aperto, ſenZa mura- glia alcuna, che ogn'uno v

puo entrare per doue vuole, & costi Francesi havendo notitia della fortezza che gli Spagnuoli haveva fatto all' entrata del porto, andavano all' fiume detto la chiarera, lontano sei miglia della Citta, & saltati in terra a meza notte di sopra salto al quarto dell' alba entrarono nella Citta. Gli Spagnuoli tutti dormendo, sentendo il rumore sal tando del letto, chi a una porta, & chi a un altra si fuggirono a i boschi, & di questa maniera i Francesi pigliarono la Citta edificata

da gli Spagnuoli. In questi paesi, & piu l'anno 1554. quando le crude guerra tra Carlo Quinto Imperatore, & Henrico Re di Francia, fu una nave Francese con ottanta soldati a San Giacobo di Cuba (Capo della detta Isola, & di poi chebbe pigliato y sacchegiato la Citta ando alla volta dell' Havana, & messo in terra i soldati per lo camino della chiorera, un' hora avanti Giorno entrarono nella Citta, & pigliarono alcuni Spagnuoli; altri si fuggirono: I Francesi Com-

minciarono a entrare per le case pensando di fare qualche gran butino, pero sene tornarono quasi con le mani vuote a coso che gli Spagnuoli essendo stati gia piu volte sacchegiati da Francesi per lo passato temendo ancora che non gl' intervenisse il simile per l'avenire, tenevano tutte le lor facultà alle sue possessioni; mentre che i Francesi andavano cercando, & spoliando le case furono mandati due Spagnuoli dal consiglo della terra al Capitano primeramente per vedere la quanti-

ta della gente ch'erano, & poi per trattare qualche accordo, acchioche non bruciassero, & ruinassero la Citta. Cosi venuti al ragionamento del riscatto della terra, & de i prigioni cha'vevano fatto: Il Capitano dimando l'oro sei mila ducati d'oro; gli Spagnuoli dissero ch'erano poueri, & che tutte le lor faculta non valevano la somma di quanto dimandavano; pero, che andarebbono a trovare i superiori, & gli darebbono noticia del tutto, per che l'oro non potevano de-

terminare cosa alcuna senza i lor parere, & Gran Consiglio; & cosi pigliato licenza del Capitano sene furono promettendo la fede che laltro giorno senz'alcun fallo ritornerebbono con la risolutione; & cosi trovato Giovan d'Ories, & gli' altri del Governo della Citta, & intezo la gente ch'erano, & la taglia che dimandavano, la maggior parte non volse acconsentire a l'accordo, dicendo che in luogo di dennari havevano da esser buone Lanciate & Archibuggiate, che cosi me-

ritavaao morti come ladroni chi non vivano d'altro che di rubare , & che se bene e' fossero stati altre tanti non si dovevano stimare un maravedis , & che solamente che i pocchi Cavalli che havevano erano bastanti di metter gli tutti in rotta , accuni altri erano di contrario parere , allegando ch'era meglio cercare di accommodarsi che metter si in discrettione della fortuna , & mostravano d'essere huomini di poca consideratione a non istimare il nimico , & che tornassero un' altra volta

a mandare al Capitano per meglio intendere la volonta sua ; & quando pure si trovasse che nan volesse moderarsi della somma de dennari dimandati, al manco si resteria della fede promessa sodistatto ; & poi che non gli paresse di accommodarsi, che pigliassero il partito, che a l'or meglio convenisse ; ma piu forza hebbe la determinatione de molti, che il savio parere de pochi : & cossi si messero in ordine tra Spagnuoli, schiavi, mori, circa da cento cinquanta, & a un' hora di notte pensan-

do di trovare gl'inimici dormendo, gridando San Giacopo, San Giacopo, gli assaltarono, & sparati gli archibuggi gliammazzarono quatro Francesi & fra di loro un nepote del Capitano. I Francesi non si perderon punto d'animo, saltati in piedi, & dato di mano all'arme, animosamente si deffendevano, & con la prima rosciata d'archibuggi che spararono, gli Spagnuoli spaventati voltaron' le spalle per quei boschi, & si missero in salvo. Il Capitano tutta la notte

tette in piedi facendo buona guardia con grandissima ira per la morte della sua gente, specialmente del suo nepote, biasmandosi se stesso per. aversi fidato della promessa de gli Spagnuoli. La matina commando a una parte de suoi soldati che pigliasse. ro tutta la pece che era per la terra, della quale venerano molte casse condotte a questo porto per consciare le nave & un tassero le porte delle case, fenestri, solari, & finalmente in ogni luogo doue fusse legnami, & poi vi metessero il fuoco, &

quanto fuſſe poſſibile gettaſſero & rouinaſſero per terra toutte le muraglie inſino a fondamenti ; & gia che le caſe Cominciavano á ardere, lui ſteſſo fu alla chieza & fece altre tanto ; & vedendo queſto un Spagnuolo bene a cavallo che ſtava guardando vicino a i boſchi il ſpectacolo del fuoco, venne a lui humilmente & gli diſſe ; Segnor Capitano ? non baſtava aſſai havere isfogato l'animo voſtro in brucciare tutta la Citta, ſenza ancora mano mettere il tempio di Dio. Il

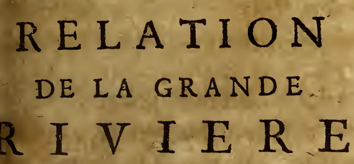
Capitano in colera a queste parole ripose, gli huomini che non hanno fede, non hanno necessita di Tempio, & finito di rouinare tutte le case, spianarono, & spogliarono la fortezza, & mandato il Capitano a intrare la nave nel porto, mbarco tutte le spoglie, & fieramente minaciando gli Spagnuoli si parti.

E R R A T A.

PAge 8. Francos, *lisez* François. Page 9 mettre une virgule au lieu d'un point à la onziéme ligne. Page 12. dechargea

lisez dechargeat. Pag. 22. las Issa: *lisez* las Islas. Page 26 Arsenac, *lisez* Arsenal. Page 35 ou y trafi quent, *lisez* ou qui y trafiquent Page 68. par la parte, *lisez* por la parte. Idem plus bas, il desseado *lisez* el desseado. Page 97 allogi mento en 2 mots, *lisez* allogia mento. Idem 97 fino alla quale *lisez* fino allo quale. Page 100 necesceta, *lisez* necescita. Pag. 1c populo, *lisez* popolo. Page 11 l'assurast, *lisez* assura. Page 1: au bas de la page, au lieu de & plusieurs, *lisez* & à plusieurs. Pa 142 tout au bas, au lieu de Surina mer, *lisez* Suriname. Pag. 177 m tempo, *lisez* nel tempo. Page 17 au lieu de bien, *lisez* ben. Pag 18 au lieu de falcimente, *lisez* faci mente. Page 186 au lieu de B. reche, *lisez* barche.





RELATION
DE LA GRANDE
RIVIERE
DES AMAZONES
dans le nouveau Monde.

Contenant toutes les particularitez du Voyage que le Pere Christophe d'Acugna de la Compagnie de Jesus fit en l'année 1639, par le commandement du Roy d'Espagne Philippes IV.

tirée de l'Eſpagnol du meſme Pere d'Acugna, & augmentée de pluſieurs Relations qui donnent de l'éclairciſſement à la ſienne.

CHAPITRE I.

En quel Païs eſt la Riviere des Amazones, ſa reputation, & les premieres connoiſſances qui en furent données aux Eſpagnols.

ES Eſpagnols ne furent pas plûtoſt les maîtres de cette partie de l'Amerique qu'on ap-

pelle aujourd'huy le Perou, qu'ils desirerent ardemment de pouvoir découvrir cette grande Riviere des Amazones, que quelques mauvais Geographes ont nommée par une erreur commune la Riviere de Maragnon. Ils étoient attirez à cette recherche non seulement par le recit qu'on leur faisoit de la fertilité des terres & de la richesse des peuples qui sont le long de cette fameuse Riviere, mais aussi pour s'estre persuadez par des raisonnemens assez justes, qu'elle prenoit son cours de l'Orient à l'Occident, & que recevant toutes les Rivieres qui descendent des montagnes du Pe-

rou, elle eſtoit comme un canal par lequel on pouvoit paſſer de la mer du Sud à celle du Nord. Sur ces conjectures quelques particuliers s'engagerent à la découverte de ce Fleuve, mais ils la firent vainement; d'autres tenterent la meſme choſe & n'y reüſſirent pas mieux. Enfin l'année mil cinq cens trente-neuf Gonzalles Pizarre ayant eſté fait Gouverneur de la Province de Quito par le Marquis François Pizarre ſon frere Gouverneur du Perou, il ſe mit en équipage pour aller à ſon Gouvernement, & de là paſſer à la conqueſte d'un Païs que les habitans appelloient le païs de la Ca-

nelle. Il mit sur pied deux cens fantassins & cent cavaliers à ses dépens, & de ses associez, & y fit dépense de plus de cinquante mil Castillans d'or. Estant arrivé à Quito il fit faire les provisions necessaires pour son voyage, prit grand nombre d'Indiens de service pour porter la somme, & partit les derniers jours du mois de Decembre de l'année mil cinq cens trente-neuf avec quatre cens Espagnols, & quatre mil Indiens, & fit mener pour la nourriture de son Camp, quatre mil moutons, vaches, & cochons; il prit son chemin droit au Nord, & entra dans le païs

Le Castillan vaut quatorze Reales & seize deniers, Trois livres dix sols de nôtre Monnoye.

des Quixos où finiſſoient les conqueſtes des Yncas du Perou. Cette Province a d'étenduë quarante lieuës de long & vingt de large, & étoit habitée d'un peuple qui n'avoit point l'uſage de ſe loger enſemble par villages ou bourgades comme ceux du Perou; mais qui vivoit écarté l'un de l'autre, & comme répandu dans le Païs.



CHAPITRE II.

La Route que prit Gonzalles Pizarre en ſortant de Quito, & les difficultez qu'il rencontra dans ſon Voyage.

LA marche de nos Conquerans fut retardée non ſeulement par les efforts des gens du Païs qui leur en voulurent diſputer l'entrée, mais encore par les pluyes continuelles ; & par des tremblemens de terre ſi violents que pluſieurs maiſons en furent renverſées, des abyſmes s'ou-

vrirent devant eux avec des tempestes & des tonnerres si effroyables, que tout autre que Gonzalles Pizarre auroit abandonné une entreprise à laquelle il sembloit que le Ciel & la Terre s'opposoient. Nos Avanturiers ne laisserent pas de marcher malgré un si mauvais temps, & traverserent la Province des Quixos jusqu'au pied de certaines hautes montagnes toutes couvertes de neiges, qui font une partie de celles qui sont nommées par les Espagnols les Cordelieres, & qui bornent la Province des Quixos du costé du Nord. Bien que les pluyes ne finissent point, ils resolurent

neanmoins de paſſer la montagne ; ils n'étoient pas encore bien avancez quand la pluye ſe changea en une neige ſi épaiſſe & ſi froide que pluſieurs des Indiens en moururent. Les Eſpagnols auroient peut-eſtre couru tous la meſme fortune s'ils euſſent continué leur marche comme ils l'avoient commancée, ils jugerent bien que la diligence ſeule eſtoit capable de les ſauver de la rigueur du froid. Pour cet effet ils abandonnerent ces grands troupeaux qu'ils avoient avec eux, & ſe déchargerent meſme du reſte de leurs vivres, & de leur bagage, jugeant bien qu'ils en trouveroient

aſſez de l'autre côté des montagnes. Quand ils les eurent traverſées ils entrerent dans une vallée qui eſtoit nommée de Zumaque. Elle eſt à cent lieuës de Quito, au rapport des bons Geographes, ils y trouverent abondance de vivres & de rafraîchiſſemens; & y demeurerent deux mois pour connoiſtre le païs, & voir s'il n'y avoit rien à faire. Mais ces lieux ne contentant point les grandes eſperances qu'ils avoient conceu de leur voyage, Pizarre partit de Zumaque avec ſoixante bons ſoldats pour découvrir le païs de la Cannelle; en pourſuivant la route qu'il avoit priſe du côté du Nord, il trouva

e chemin ſi rude & ſi mon-
tagneux qu'il fut contraint
de changer de chemin ; il
tourna droit à l'Orient, &
aprés avoir cheminé quel-
ques jours il entra dans ce
païs fameux qui eſtoit ap-
pellé de la Cannelle par les
habitans, à cauſe de certains
arbres grands comme des
oliviers qui eſtoient nommez
ainſi dans le païs.



CHAPITRE III.

Les Païs que Gonzalles Pizarre découvrit, qui sont prés de la Riviere des Amazones.

HErrera Hiſtorien Eſpagnol dit que Pizarre exerça les dernieres cruautez contre les habitans de ces quartiers, juſqu'à faire manger des hommes tous en vie à ſes chiens. Cela mit tout le pays en armes contre luy, il fut obligé de camper comme en pays ennemy; & peut s'en falut que toutes ſes

cruautez & toutes les rages qui le prenoient de ne pouvoir trouver ce qu'il cherchoit, ne fuſſent tout d'un coup ſatisfaites, il eſtoit campé ſur le bord d'une riviere qui crût tellement pendant une nuit, que ſans les ſentinelles qui s'apperceurent que l'eauë les gagnoit, ils auroient tous eſté noyez. Ils ſe ſauverent bien vîte vers les cabanes des ſauvages; & Pizarre reſolut de retourner à Zumaque, ne ſçachant où aller, il ſortit de là avec tout ſon monde, & aprés quatre lieuës de marche il rencontra un gros village nommé Ampua, où commandoit un Cacique & un grand nombre d'habitans

qui tous les armes à la main attendoient leur ennemy : Pizarre trouva un autre & bien plus grand obstacle à son retour que ce Cacique & toutes ses troupes, c'étoit une Riviere si grosse & si profonde, qu'il n'y avoit pas lieu de se hazarder à la passer à nage. Il ne trovva point de meilleur expedient que de faire treves avec ces Habitans, & de leur demander des Canoos, qui sont des nacelles pour passer cette Riviere. Le Cacique receut fort honnestement cette proposition, leur en offrit & leur en donna ce qu'ils voulurent, & Pizarre le paya de quantité de petites merceries d'Espagne.

Ce Cacique bien averty du
nauvais traitement que ses
oisins avoient receu des Es-
agnols, ne songea qu'à les
loigner de luy : Et pour se
irer du peril qu'il y avoit à
rrêter de si méchants hostes,
l leur fit accroire qu'il y avoit
le grandes richesses parmy
es peuples qui habitoient
cette Riviere à quelques jour-
iées plus bas. Pizarre luy té-
noigna par ses actions & par
a bouche de ses guides le gré
qu'il luy sçavoit de sa cour-
toisie; neanmoins ne voyant
aucune apparence de ces ri-
chesses, il revint à Zumaque
fort mal satisfait de son voya-
ge. Cependant il avoit trop
de cœur pour retourner à

Quito comme il en eſtoit party ; il voulut donc entreprendre quelque choſe d'éclatant, & par la découverte de quelque autre Perou, ſe rendre auſſi conſiderable que le Marquis de Pizarre ſon frere aîné. Il s'ouvrit à François Oreillane Gentilhomme de Truxillo en Eſpagne, qui l'étoit venu joindre en la vallée de Zumaque avec cinquante bons hommes de cheval, il trouva ſon deſſein fort appuyé ; & bien que la ſaiſon des pluyes ne fût pas encore paſſée, cela n'empêcha pas qu'il ne ſe mit en chemin, il laiſſa ſa petite armée à Zumaque, & ayant pris cent bons ſoldats & quelques Indiens

ens pour guides & pour
charge, il marcha droit au
evant.

CHAPITRE IV.

Les premieres nouvelles qu luy furent données de cett fameuſe Riviere, & de la richeſſe des peuples qui ha bitent les bords.

L'Ignorance ou la malic de ſes guides l'engage dans un Païs tout de mon tagnes, de foreſts & de tor rents. Il luy falut faire fair des chemins où il n'y en avoi jamais eu; s'ouvrir des paſſa ges dans les bois à force d bras & de haches; enfin i penetra juſqu'à la Provinc

de Coca aprés plusieurs jours de marche. Le Cacique de la Province vint au devant de luy & luy offrit tous les rafraîchissemens du païs. Gonzalles se promit beaucoup de ce bon accüeil, & par le moyen de ses guides il entra en conversation avec le Cacique. Il sceut de luy que le païs par où il avoit passé pour venir, tout plein de montagnes, de forests, & de torrents, estoit le seul passage qu'il avoit pû prendre. Qu'il n'y avoit que d'extrêmes difficultez à le traverser; mais que s'il vouloit prendre le party de s'embarquer sur la Riviere qu'il voyoit devant luy, ou la sui-

vre par terre, il devoit s'asſurer qu'il rencontreroit aux bords d'une Riviere beaucoup plus grande que la ſienne des terres abondantes en toutes choſes, & des peuples couverts de plaques d'or. Il n'en falut pas dire davantage à Gonzalles Pizarre pour le porter à tout entreprendre; il envoya deux de ſes guides à Zumaque avec ordre à ſes Officiers de le venir joindre. Ils marcherent auſſi-toſt & ſurmontant toutes les difficultez des chemins, ils arriverent bien fatiguez au Bourg de Coca. Gonzalles Pizarre les laiſſa repoſer quelques jours & enſuite les fit mettre en bataille

evant le Cacique qui en fut
pouvanté. Il épuisa toute
Province de vivres pour
n faire present à Gonzalles;
par cette magnificence le
hasser honnêtement de chez
uy. Son hoste en avoit en-
ore plus d'impatience que
uy, & dés le lendemain
yant fait filer ses troupes
long de la Riviere, il prit
ongé du Cacique par une
elle épée qu'il luy donna,
fut se mettre à la teste de
Cavalerie, & suivit agrea-
lement le cours de la Ri-
iere. Le beau chemin ne
ura pas long-temps. Il falut
raverser des ruisseaux à na-
e; monter & descendre
es inégalitez de terrain &



marcher quarante-trois jours sans trouver aucuns vivres pour ses troupes, ny guez ny canoos pour passer la Riviere.



CHAPITRE V.

La découverte que fit Gonzalles Pizarre de la Riviere de Coca, & comment Oreillane voguant sur cette Riviere de l'ordre de Gonzalles entra dans celle des Amazones.

UNe si longue marche ayant infiniement fatigué nos voyageurs, ils furent arrestez par un spectacle bien surprenant, la Riviere pressée par deux rochers qui étoient

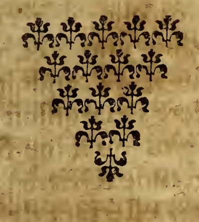
à ſon paſſage à droit & à gauche, diſtans l'un de l'autre de vingt pieds ſeulement; & les eauës ſortant de ce détroit ſe precipiter dans une vallée & faire un ſaut de deux cens braſſes, ce fut là que Gonzalles Pizarre fit faire ce Pont fameux tant vanté par les Hiſtoriens d'Eſpagne ſur lequel il paſſa avec ſes troupes. Mais le chemin ne ſe trouvant pas meilleur de l'autre coſté & les vivres leur devenant plus rares de jour en jour, Gonzalles reſolut de faire faire un Brigantin pour mettre ſur la Riviere les malades, les vivres, les hardes, & cent mil livres d'or qu'ils avoient gagné. La difficulté

ne

ne fut pas petite ; mais elle fut ſurmontée par le travail & par la neceſſité, le Brigantin achevé Gonzalles y fit embarquer tout ce qui empeſchoit ſa marche, & en donna le commandement à François Oreillane avec 50. ſoldats, & luy ordonna expreſſement de ne point s'éloigner de luy, & de ſe rendre tous les jours au logement. Il obſerva cet ordre exactement juſqu'à ce que ſon General voyant tout ſon monde fort preſſé de la faim, luy commanda d'aller chercher des vivres & des habitations où ſes gens puſſent ſe rafraîchir. Si-toſt qu'Oreillane eut cet ordre,

il gagna le milieu de la Riviere, & la rapidité de l'eau l'emportant autant qu'il vouloit, il fit plus de cent lieües en trois jours ſans voiles ny rames : Il entra avec le courant de Coca dans une autre Riviere bien plus vaſte, mais bien moins rapide qu'elle; il la conſidera tout un jour, & voyant que plus il deſcendoit, plus la Riviere s'élargiſſoit; il ne douta plus qu'il ne fuſt ſur cette grande Riviere, qui avoit déja eſté tant de fois & ſi inutilement cherchée. La joye qu'il eut d'une ſi heureuſe fortune le tranſporta juſqu'à s'oublier ſoy-meſme; il ne ſongea plus qu'à joüir

de ſon bonheur, & mettant ſous les pieds, devoir, ſerment, fidelité & gratitude, il n'eut plus d'autre but qu'à faire reüſſir l'entrepriſe qu'il meditoit.



CHAPITRE VI.

Oreillane esperant une fortune extraordinaire de la découverte de cette Riviere, en voulut avoir la gloire tout seul, quitta son General & se fit nommer Chef de cette entreprise.

POUR cet effet Oreillane fit entendre à ses compagnons, que le pays où ils estoient arrivez n'estoit point celuy qui luy avoit esté

ıarqué par ſon General ; u'il n'y avoit point cette bondance de vivres, que le Cacique luy avoit dit qu'il rouveroit à la jonction des eux rivieres ; qu'il falloit ſſurément voguer plus loin, chercher ce pays ſi bon & fertile ; où ils pourroient harger leurs vaiſſeaux de ivres ; & que de plus ils oyoient tous apparemment ju'il n'y avoit pas lieu de emonter ce fleuve qu'ils a-oient deſcendu en trois ours ; & qu'il ne croyoit pas ouvoir remonter cette mê-ne route qu'ils avoient te-uë en une année entiere ; qu'il y avoit bien plus de lieu de l'attendre ſur cette Rivie-

re nouvelle, & cependant qu'il falloit aller chercher des provisions. Cachant son dessein, il fit hausser les voiles, & s'abandonnant au vent, à sa fortune, & à sa resolution, il ne songea qu'à suivre la riviere, & la découvrir jusqu'à la Mer: Ses compagnons eurent de l'ombrage de la maniere dont il executoit le dessein qu'il leur avoit proposé. Ils se sentoient obligez de luy dire qu'il outre passoit les ordres de son General, & que dans l'extréme besoin où il estoit de vivres, il falloit aller à luy avec si peu que l'on en pourroit trouver, & qu'il donnoit assez à connoistre

qu'il avoit quelque mauvaiſe pretention, parce qu'il avoit manqué de laiſſer deux Canoos au bord des deux ruiſſeaux qui luy avoient eſté marquez par ſon General, pour luy ſervir à paſſer ſon armée. Ces remontrances lui furent faites principalement par un Religieux Dominicain nommé frere Gaſpard de Carvajal, & par un jeune Gentil-homme de Badajos en Eſpagne apellé Fernand Sanches de Vargas. La cõſideration de ces deux perſonnages fit deux partis dans ce petit vaiſſeau, & les choſes ne feroient pas paſſées ſans en venir aux mains de part & d'autre, ſi François d'O-

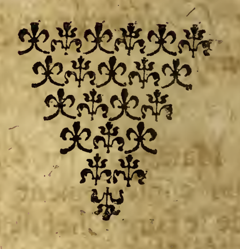
reillane, opoſant la diſſimulation à la reconnoiſſance, n'eut par de belles proteſtations, & par de fortes promeſſes appaiſé ce deſordre. Par le moyen des amis qu'il avoit dans le vaiſſeau il gagna la plûpart des ſoldats, qui n'eſtoient pas pour luy, & voyant les deux Chefs du party preſque ſeuls, il fit prendre Fernand Sanches de Vargas & le fit mettre à terre, le laiſſant ſeul ſans vivres & ſans armes dans un effroyable deſert, fermé d'un coſté par de hautes montagnes, & de l'autre par la Riviere: Pour le Religieux il eut la prudence de ne le traitter pas ſi mal;

neanmoins il luy fit connoî-
tre par ses paroles qu'il n'eut
pas à penetrer davantage
dans les pretentions de son
Officier à moins que d'en
vouloir recevoir un rigou-
reux châtiment : Cela fait il
continua sa navigation, &
le jour d'aprés voulant con-
noistre s'il pouvoit s'asseurer
de tous ceux qui estoient a-
vec luy pour le succez de ses
resolutions, il leur fit enten-
dre qu'il aspiroit à une bien
plus haute fortune, que cel-
le qui luy pouvoit arriver de
bien servir Gouzalles Pizar-
re ; qu'il ne devoit rien à
Gouzalles Pizarre ; qu'il se
devoit tout à soy-même & à
son Roy ; & que sa fortune

l'ayant mené comme par la main à la plus belle, & à la plus desirée découverte qui se fut jamais faite aux Indes, qui estoit la grande Riviere sur laquelle ils voguoient, qui sortant du Perou, & coulant d'Occident en Orient, estoit le plus beau canal du nouveau monde, pour passer de la Mer du Nord à celle du Sud; qu'il ne pouvoit sans les trahir tous, sans leur ravir les fruits de leur voyage & de leur diligence faire part à d'autres d'un bien que le Ciel n'avoit reservé que pour eux. Que pour luy son dessein estoit d'aller en Espagne demander à sa Majesté Catholique le

Gouvernement de ce grand pays, qui regne le long de cette belle Riviere; qu'il leur promettoit à tous des Gouvernemens de Places, de Villes, & autres recompenses proportionnées à leur valeur & à leur generosité; qu'ils le suivissent seulement, qu'ils le connoissoient bien; qu'il estoit bien capable du poste qu'il alloit demander à son Roy, & qui luy estoit assurément deu comme à celuy qui avoit découvert le pays. Que pour le serment qu'il avoit fait à Pizarre, il s'en dégageoit; qu'il ne vouloit plus estre commandé de luy; qu'il renonçoit au pouvoir qu'il en avoit receu, &

ne vouloit plus d'autre autorité, ny d'autre commandement que celuy qu'il leur demandoit, & qu'ils luy donneroient en le nommant Chef de par le Roy leur Maître, de la découverte de cette grande Riviere.



CHAPITRE VII.

Oreillane donna ſon nom à cette Riviere, & comment ce nom qu'il luy avoit donné fut changé par une fable qu'il composa luy-même pour rendre ſa découverte plus fameuſe.

SA Harangue fut ſuivie d'un conſentement general de le faire Chef de ſon entrepriſe. Il commença par donner ſon nom à cette grande Riviere, & non content de

connoître le cours de cette fameuſe Riviere, il voulut dé- couvrir le pays. Il mit pied à terre pour avoir des vivres & connoître des Habitans. Mais il trouva des gens qui ſçavoient défendre leur pain, & eut pluſieurs combats avec les naturels du pays, qui lui montrerent qu'ils avoient du cœur; & même ces Peuples étoient ſi courageux & animez pour la deffenſe de leurs terres, que les femmes ſe mêloient parmy les hommes & les ſecondoient admirablement dans les combats, ſoit à tirer leurs fléches, ſoit à faire ferme avec eux. C'est ce qui donna ſujet à Oreillane, pour rendre ſa décou-

erte plus conſiderable &
lus glorieuſe, de dire qu'il
ſtoit entré dans un pays de
rande étenduë le long de
ette Riviere, qui eſtoit gou-
ernée par des Amazones, ou
emmes qui n'avoient point
e maris, qui exterminoient
ous leurs mâles, & ſe ren-
oient en corps d'armée aux
ontieres de leurs voiſins en
ertain tems de l'année pour
choiſir des amants, & em-
eſcher la fin d'une Nation ſi
xtraordinaire: Et c'eſt ce qui
fait que depuis cette rivie-
e qu'il nomma de ſon nom,
ut depuis nommée la Ri-
iere des Amazones. Cepen-
ant Oreillane pourſuivit ſa
oute avec bien du ſuccez,

plus il avançoit, & plus tou-
tes choſes s'accordoient à
faire reüſſir ſa deſobeïſſance.
Il trouva en deſcendant d'au-
tres Peuples bien moins guer-
riers, ou moins ſauvages que
les precedans: Ils le receu-
rent avec grande courtoiſie
& admirant tout ce qu'ils fai-
ſoient, & tout ce qu'ils a-
voient, ſoit les habillemens
ſoit la perſonne, leurs ar-
mes, leur vaiſſeau, & tout l
reſte; ils les conſidereren
comme des hommes extraor
dinaires, ils voulurent fair
un traité d'amitié avec eux
& leur donnerent tout au
tant de vivres qu'ils en pu
rent ſouhaiter.

CHAP

CHAPITRE VIII.

Oreillane sortit de cette Riviere par un bras qui se va rendre dans la Mer, proche d'un Cap qu'on appelle aujourd'huy le Cap du Nord. Son voyage en Espagne pour demander au Roy la Conqueste & le Gouvernement. Son retour malheureux; & sa fin digne de son infidelité.

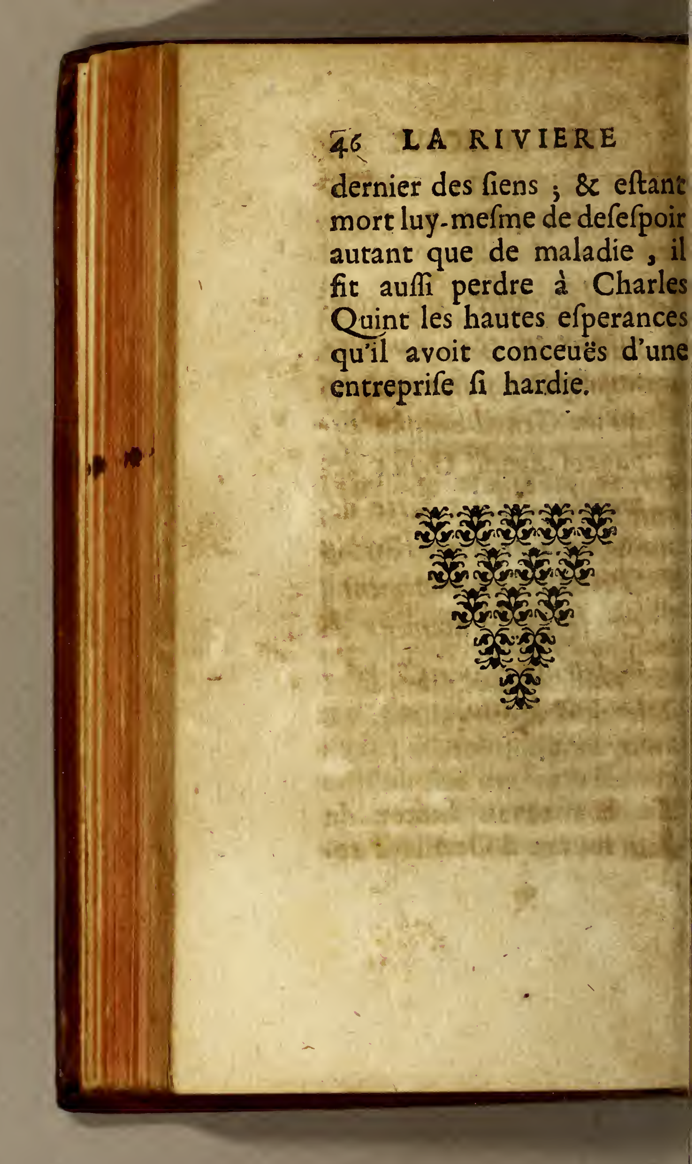
ORELLANE se trouvant dans un poste si favorable pour ses desseins s'y arréta

quelque temps, y fit fair
un autre Brigantin plu
grand que le premier, :
cauſe qu'ils y eſtoient tro
preſſez. Il demeura tout l
temps qu'il falloit pour bie
reconnoître ce pays, 8
ayant dit adieu à des hôte
ſi humains, il fit hauſſe
les voiles. Aprés quelque
jours de navigation, il vin
heureuſement aux endroit
où cette Riviere entre dan
la Mer, il y entra avec elle
& marquant les lieux qu'i
luy eſtoit neceſſaire d'obſer
ver pour le retour, il cot
toya un Cap qu'on appel
le aujourd'huy le Cap d
Nord, qui eſt à deux cen
lieües de l'Iſle de la Trinité

& vogua droit à cette Isle. Oreillane achetta là un vaisseau dans lequel il passa en Espagne, & fut trouver l'Empereur Charles Quint à Vailladolid. Il le trompa si agreablement par le recit de ses avantures, & par la grandeur de ses promesses, qu'il en obtint trois vaisseaux pour retourner d'où il venoit, y bâtir des Forts, faire des habitations aux endroits qu'il trouveroit les plus commodes, & prendre possession du pays au nom de ce Prince. Ses expeditions furent bien tost données, mais l'execution en fut bien lente. Oreillane fut plus de sept ans à la Cour

d'Eſpagne ſans pouvoir ſe mettre en eſtat de partir. Sur la fin de mil cinq cens quarante neuf il s'embarqua avec tout ſon monde; mais il n'eſtoit qu'à la hauteur des Canaries, quand un mal contagieux paſſant d'un de ſes vaiſſeaux dans les autres, tua une partie de ſes ſoldats, une autre partie en fut emportée peu de temps aprés, quoy qu'il ne fût encore qu'au Cap Verd, & qu'on luy conſeillât de retourner en Eſpagne. Il eut aſſez de temerité pour continuer ſa route, & pour ſe promettre qu'il verroit encore la Riviere des Amazones: Il la vit en effet, & vint avec ſes vaiſ-

ſeaux juſqu'à ſon embou-
cheure ; mais voyant que les
hommes luy manquoient, il
fit paſſer ſur le ſien tout ce
qui en reſtoit, & abandonna
les deux autres. Le nombre
en diminuant de jour en jour,
il ne ſe reſerva qu'une gran-
de barque de deux qu'il a-
voit fait bâtir dans une Iſle
où il s'eſtoit arreſté, & ten-
ta pluſieurs fois d'entrer plus
avant dans la Riviere. Il fal-
lut à la fin qu'il cedât à ſa
fortune qui l'avoit abandon-
né, & ſe laiſſaſt aller où elle
avoit reſolu de le faire perir.
Il fut jetté aux côtes de Ca-
racas, & de là à une petite
Iſle appellée de ſainte Mar-
guerite ; il y perdit juſqu'au



dernier des ſiens ; & eſtant mort luy-meſme de deſeſpoir autant que de maladie, il fit auſſi perdre à Charles Quint les hautes eſperances qu'il avoit conceuës d'une entrepriſe ſi hardie.

CHAPITRE IX.

Cette découverte ainsi commencée en 1540. demeura imparfaite jusqu'en 1560. qu'un Gentil-homme Espagnol appellé Orsua demanda à faire cette découverte au Vice-Roy du Perou. Son armement, & le commencement de de son voyage, & partant de Quito.

LE mauvais succez du voyage d'Oreillane re-

froidit fort la paſſion qu'a-
voient les Eſpagnols pour la
découverte de la Riviere des
Amazones. Elle fut tout à
fait éteinte par la longueur
des guerres civiles du Perou.
Le Marquis de Caguete en
étant Vice-Roy, un Gentil-
homme de Navarre appellé
Pierre de Orſua, qui avoit
toûjours eu des pēſées dignes
de ſon grand courage, tour-
na les yeux ſur nôtre grande
Riviere, & crut qu'il ſeroit
plus heureux qu'Oreillane.
Il ſe preſenta donc au Vice-
Roy, & luy propoſa ſon deſ-
ſein. Le Vice Roy qui con-
noiſſoit ſon merite, loüa ſa
reſolution, & ſe perſuada
que ſi une choſe auſſi diffici-
le

le devoit reüssir, ce seroit par la conduite d'un si brave & si sage Cavalier. En même temps il fit expedier les pouvoirs dont Orsua avoit besoin, & publier son entreprise pat tout le Royaume. Toute la Noblesse vint s'offrir à Orsua, & comme il étoit dans l'estime de tout le monde, il n'y eut si vieux soldat qui n'abandonnât sa retraite avec plaisir pour servir soûs un si digne General. Orsua ne fut en peine qu'à remercier tant de personnes qu'il ne pouvoit mener avec luy. Il choisit tout ce qu'il y avoit de meilleur parmy tant de gens de service, & pour pousser heureusement une

Conqueſte ſi fameuſe, il fit toutes les proviſions qu'il crut neceſſaires pour la guerre & pour la bouche ; à quoy tous les Seigneurs & tous les habitans des Villes contribuërent avec beaucoup de bonne volonté & de largeſſe, pour eſtre perſuadez que Pedro d'Orſua avoit des qualitez qui meritoient bien qu'on l'obligeât. Il partit de Cuſco en mil cinq cens ſoixante avec les acclamations de toute la Ville, & les ſouhaits d'un heureux voyage. Il eſtoit accompagné de plus de ſept cens ſoldats d'élite avec quantité de fort bons chevaux. Comme Orſua ſçavoit bien la Carte

du Perou, & avoit long-temps medité ſon voyage, il marcha droit à la Province de Moſilones, pour rencontrer le premier fleuve Moyabamba, par lequel il eſtoit ſeur d'entrer dans celuy des Amazones.

CHAPITRE X.

La fin tragique de Pierre d'Orſua par la revolte de deux de ſes Officiers, devenus amoureux de la femme de leur General. La fin encore plus tragique de ces deux Rebelles l'un aprés l'autre. Et la cruauté du dernier contre ſa propre fille.

VRAY-ſemblablement une entrepriſe ſi ſagement meditée, & ſi univer-

ellement approuvée devoit
avoir un heureux ſuccez. Ce-
pendant il n'y en eut jamais
de ſi malheureuſe. Orſüa a-
voit mené avec luy un Dom
Fernand de Guſman jeune
homme qui eſtoit venu de-
puis peu d'Eſpagne, & un
autre plus âgé nommé Lo-
pez Daguirre Biſcain, hom-
me de petite taille & de mau-
vaiſe mine, qu'il avoit fait
ſon Enſeigne. Ces deux mal-
heureux eſtant devenus a-
moureux de la femme de
leur General, nommée
Agnes, & qui avoit ac-
compagné ſon mary en tous
ſes voyages; & voyant l'oc-
caſion ſi favorable de con-
tenter leur amour & leur am-

bition, firent revolter les Trouppes d'Orſua contre luy & l'aſſaſſinerent. Aprés une action ſi tragique, les traîtres qui l'avoient commiſe, & qui eſtoient bien ſept ou huit tous d'intelligence, éleurent Dom Fernand de Guſman pour leur Roy, qui eut l'ame aſſez vaine pour recevoir un titre qui luy convenoit ſi peu. Il n'en joüit guere auſſi; car ceux là mêmes qui luy avoient donné la qualité de Roy, luy donnerent auſſi le coup de la mort, Daguirre luy ſucceda. Il ſe fit luy-même Roy nonobſtant les remontrances des autres; & ſe nommant luy-meſme le rebelle & le traître, il fit en-

tendre à tous ceux qu'il avoit gagnez qu'il vouloit se rendre le Maître de la Guiane, du Perou, & du nouveau Royaume de Grenade, & leur promit toutes les richesses de ces grands Royaumes. Son Regne fut si sanglant & si barbare qu'il n'y a jamais eu de tirannie semblable. Les Espagnols aussi l'appellent encore aujourd'huy le Tiran. Cependant il emmena toute la flotte d'Orsua, & descendit sur la Riviere de Coca dans l'Amazone, esperant de gagner l'un de ces Royaumes, & d'y faire de grand progrez : mais estant entré dans l'Amazone, il n'en put vaincre le courant.

Il fut contraint de ſe laiſſer aller juſqu'à l'embouchure d'une riviere qui eſt à plus de mille liëües du lieu où il s'étoit embarqué, & fut porté dans ce grand Canal qui va au Cap de Nord, & c'étoit le même chemin qu'avoit pris Oreillane. En ſortant de la riviere des Amazones il vint à l'Iſle de la Marguerite, qu'on appelle encore aujourd'huy le Port du Tiran ; il y tua Dom Irean de Villa Andrada Gouverneur de l'Iſle, & ſon pere Dom Joan Sermiento. Aprés leur mort avec le ſecours d'un nommé Jean Burq, il ſe rendit Maître de l'Iſle, il la pilla entierement, & y fit des inhuma-

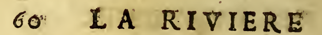
nitez inoüyes, il y tua tout ce qui luy resista, & de-là passa à Cumana où il exerça les mêmes cruautez : Delà il desola toutes des côtes qui portent le nom de Caracas, avec toutes les Provinces qui sont le long des rivieres de Venezuela & de Baccho. Il passa en suitte à sainte Marthe où il tua tout, & entra dans le nouveau Royaume de Grenade, pour passer de-là par Quito dans le Perou. Dans ce Royaume il fut forcé de donner un combat, où il fut deffait à plate coûture, & contraint de s'enfuir : Mais tous les chemins luy estant fermez, il vit bien qu'il fal-

loit perir ; & pour commencer il se porta à une barbarie qui n'a jamais eu d'exemple.

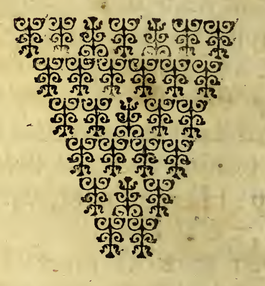
Une fille qu'il avoit euë de Mendoza sa femme l'avoit suivy dans son voyage. Il l'aimoit tendrement ; ma fille, luy dit il, il faut que je te tuë. J'avois dessein de te mettre sur le Trône ; mais puisque la fortune s'y oppose, je ne veux pas que tu vives pour souffrir la honte que tu aurois de devenir esclave de mes ennemis, & d'estre appellée la fille d'un Tiran & d'un Traître. Meurs, ma fille, meurs de la main de ton pere, si tu n'as pas le cœur de mourir de la tienne. Elle surprise

ſe ce diſcours, luy demanda au moins du temps pour ſe diſpoſer à la mort, & demander pardon à Dieu. Ce qu'il luy accorda ; mais ſes prieres eſtant trop longues à ſon gré, tout à genoux qu'elle étoit il luy tira un coup de carabine au travers du corps; mais ne l'ayant pas tuée du coup, il luy donna de ſon poignard dans le cœur. La fille en tombant de ce dernier coup : Hà mon pere, luy dit-elle, c'eſt aſſez !

Peu aprés ſa mort il fut pris, mené priſonnier à l'Iſle de la Trinité, où il avoit beaucoup de bien. Son procez luy fut fait, & condamné à eſtre écartellé. Il fut exe-



cuté publiquement, & ſes maiſons raſées, & les places ſemées de ſel comme on les voit encore aujourd'huy.



CHAPITRE XI.

Cette découverte a demeuré par ces tristes evenemens ainsi sans estre plus avancée, depuis 1560. jusqu'en 1606. que deux Peres Iesuites se hazarderent d'aller prescher l'Evangile le long de cette Riviere, & y furent martirisez. Plusieurs autres entreprises formées depuis par de grands personnages sans succez.

LA fin malheureuse de ces deux entreprises é-

teignit ſi fort les deſirs de cette découverte, que le dernier ſiecle s'eſt paſſé ſans avoir eu une plus grande connoiſſance de la riviere des Amazones. Nôtre ſiecle a eſté plus heureux, & on a vû de nos jours ce grand deſſein parfaitement executé. En mil ſix cens ſix, & mil ſix cens ſept, des Peres de la Compagnie de JESUS, pouſſez du ſeul deſir de la converſion des Sauvages, ſortirent de Quito & penetrerent juſques dans la Province des Coſanes, qui habitent les lieux où ſont les ſources de la riviere de Coca. Ces bons Peres voulurent commencer par ces Peuples la publica-

ion de l'Evangile : Mais
heure n'eſtoit pas encore
enuë qu'ils devoient eſtre
ppellez à la connoiſſance
e Dieu ; & ils trouverent
es hommes ſi cruels ; & ſi
ncapables d'écouter ſa pa-
ole, qu'ils tuerent un de ces
Peres nommé le Pere Ra-
phaël Ferrier, & mirent les
utres en fuite.

En l'année mil ſix cens
vingt & un, ſous le Regne
le Phillippes IV. Roy d'Eſ-
pagne, Vincent Delos Reyes
le Villalobos Sergent Ma-
or, Gouverneur & Capi-
taine general du pays des
Quixos, avoit reſolu de ten-
ter cette navigation de la Ri-
viere des Amazones : Mais

ayant receu l'ordre de quitter ſon Gouvernement, il fut forcé de ne plus penſer à ce voyage. Alonze Miranda forma le même deſſein, fit ſon équipage, & prit toutes les precautions neceſſaires pour ſurmonter toutes les difficultez de cette entrepriſe; mais il n'eut pas plus de ſuccez que les autres, car il mourut ſans avoir ſeulement vû la Riviere des Amazones. Auparavant l'un & l'autre le General Joſeph de Villamayor Maldonado Gouverneur des Quixos, pouſſé du meſme motif de la gloire de Dieu, de la grandeur du Roy ſon Maître, & du ſalut de tant d'Infidelles,

delles, avoit consumé tout
on bien pour s'établir par-
ny ces Peuples, qui habi-
ent sur les bords de cette
dmirable Riviere.



CHAPITRE XII.

Comment le Roy d'Efpagn envoya Commiffion au Gouverneur du Brezi de faire cette découverte.

LES Caftillans n'étoient pas les feuls des Conquerans du nouveau monde, qui montroient tant d'ardeur pour fe rendre les Maîtres de ces Nations inconnuës. Les Portugais eftoient dans la même inquietude ; & fçachant qu'ils n'étoient pas fort éloignez de l'embouchure de

la riviere, s'eſtoient perſuadez que cette découverte leur eſtoit reſervée. L'an mil ſix cens vingt-ſix Bonito Macul alors Gouverneur de Para, receut commiſſion de Philippes III. Roy d'Eſpagne de ſe mettre en Mer avec de bons vaiſſeaux pour entrer dans cette riviere, & ſurmonter toutes les difficultez de cette découverte; mais il ne put ſatisfaire aux ordres de ſa Majeſté Catholique, car il fut rappellé par d'autres plus preſſans, & obligé d'aller ſervir à Phernambuc.

En mil ſix cens trent trois & mil ſix cens trente quatre le Roy d'Eſpagne, qui avoit

une extraordinaire impatience de voir enfin reüssir une entreprise tant de fois & si vainement tentée, envoya des ordres tres-pressans à Francesco Coello Gouverneur & Capitaine general de l'isle de Maragnan, & de la Ville & Forteresse de Para, de faire un armement considerable pour entreprendre avec fruit la découverte de la Riviere des Amazones, & luy marqua dans ses ordres que s'il n'y avoit point d'Officier prés de luy sur lequel il se pût reposer de l'execution de cette entreprise, il y allât luy-même en personne, parce qu'il vouloit sçavoir absolument s'il estoit impossible de mon-

ter sur cette Riviere, & d'en sçavoir la source & la longueur. Carvallo ne put obeir au Roy son Maître, parce qu'il ne se crut pas en état de s'éloigner de son Gouvernement, ny de partager ses forces en une saison où les Hollandois luy alloient tomber sur les bras, & ne perdoient pas une occasion de faire des descentes dans le Brezil : Mais ce qu'il ne crut pas à propos de faire qu'avec beaucoup d'hommes & de vaisseaux, fut heureusement executé par la fortune de deux freres lais de l'Ordre de saint François : Voicy comment.

CHAPITRE XIII.

Ce que tant de braves Hommes n'avoient pû achever, ſe trouve fait par deux freres-lais de l'Ordre de ſaint François, en ſe ſauvant des mains des Indiens.

LA Ville de ſaint François dans la Province de Quito eſt une des plus belles de l'Amerique; elle eſt bâtie ſur l'une de ces Montagnes effroyables, que les Eſpagnols appellent Corde-

liers & Tierras, à un demy degré Sud de la ligne Equinoxiale. Elle eſt neanmoins d'une temperature la plus agreable, la plus abondante, & la plus ſaine de toutes celles du Perou; & l'on n'y eſt jamais incommodé de la chaleur. En mil ſix cens trente cinq, trente ſix & trente ſept, le Capitaine Jean de Palacios s'eſtant mis en teſte de découvrir cette riviere des Amazones, fit un petit armement pour reconnoître & pour peupler plûtoſt que pour dompter par la force des armes les Peuples de ces Provinces. Pluſieurs Religieux de ſaint François voulurent eſtre de

la partie pour travailler au ſalut de ces Barbares, & ſe promirent d'eſtre plus heureux que les Peres Jeſuites, qui trente ans auparavant avoient tenté la même entrepriſe, & virent un des leurs apellé le Pere Raphaël Ferrier tué & martyriſé par la main de cesBarbares (comme j'ay dit cy-devant.)

Ils marcherent avec plus de precaution, & aprés de longues fatigues arriverent à la Province desIndiens aux cheveux longs: Ils trouverent ce pays là fort peuplé, mais n'y pouvant faire aucun établiſſement pour la dureté des Habitans; les uns quitterent la partie & rétournerent à Quito,

to, les autres plus fermes, demeurerent avec le Capitaine Jean de Palacios, & quelque peu de ſoldats qui luy furent toûjours fideles ; mais les ayant preſque tous perdus dans ces combats, où il fut tué luy-meſme : Les Religieux ſe ſauverent comme ils pûrent, & les deux Freres-laïs dont j'ay parlé appellez l'un Dominique de Britto, & l'autre André de Tolede, ſe tirerent adroitement d'entre les mains de ces Indiens ; & ayant gagné leur barque avec ſix ſoldats qui reſtoient, ils s'abandonnerent à la Providence, & laiſſerent aller leur barque au gré des

vents & des courants.

Dieu favoriſa tellemen
leur navigation, qu'aprés
avoir eſté portez ſur cett
grande Riviere, de Provin-
ce en Province, ils priren
heureuſement terre à la Vill
de Para: Cette Ville eſt dan
le Brezil à quarante lieües d
l'emboucheure de la Rivier
des Amazones, du côté d
midy; les Portugais en ſon
les maîtres, & en ont fai
une bonne Place, qui eſt d
gouvernement de Maragnon
On interrogea les deux frere
laïs & les ſoldats, de leur lon
gue & admirable navigation
mais ils eſtoient tous hu
ſi groſſiers, qu'ils n'avoien
rien remarqué de particulier

ils dirent ſeulement qu'ils avoient paſſé par pluſieurs Provinces de differents Barbares, qui mangeoient ceux qu'ils prenoient à la guerre. Les deux Cordeliers offrirent de retourner d'où ils venoient, pourveu qu'on donnaſt un vaiſſeau & des hommes pour les conduire, & eſperoient de retrouver les meſmes paſſages des Rivieres, par leſquels ils étoient deſcendus, & de remonter juſqu'à Quito. On les mena de Para en la Ville de ſaint Loüis de Maragnon; Jacques Raimond de Norogna en eſtoit Gouverneur, & ayant autant de zele pour le ſervice de ſon Dieu, que

pour celuy de ſon Roy, il voulut examiner plus particulierement les Freres Cordeliers, que l'on n'avoit fait à Para; il les interrogea avec tant de patience & de douceur, qu'il les fiſt parler raiſonnablement: Ils luy dirent qu'ils eſtoient partis du Perou, que leur Monaſtere eſtoit dans la Ville de Quito; qu'ils en eſtoient ſortis avec pluſieurs de leurs Freres, pour travailler à la converſion des Sauvages, mais que ces Infideles les avoient voulu manger au lieu de les écouter; que leur Capitaine eſtant mort, & leurs Freres en fuite, ils s'eſtoient jettez avec ſix ſoldats dans

une barque qui eſtoit venuë miraculeuſement ſurgir à Para, & qu'ils eſtoient preſts de retourner au Perou s'ils en trouvoient la commodité. Le Gouverneur ayant fait de longues reflexions ſur ce raport crut que Dieu luy offroit une belle occaſion de ſervir ſa religion & ſon pays, & qu'il devoit tanter ce que tant d'autres avoient manqué.



CHAPITRE XIV.

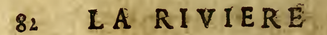
Le Gouverneur du Brezil ſur le raport de ces deux Freres Cordeliers entreprit la découverte de cette Riviere. L'armement qu'il fit pour cela, & la commiſſion donnée à Don Pedro de Texeira qui partit de Para en 1637.

DON Pedro de Norogna reſolut de faire un armement pour entreprendre cette découverte & la fit

publier par tout ; à cette nouvelle plusieurs se presenterent pour servir dans cette occasion ; le Gouverneur retint ceux qu'il jugea les plus propres pour son dessein, & voulant avoir un homme capable de luy rendre un compte exact de tout ce qu'il auroit vû pendant une si longue navigation, il choisit le Capitaine Pierre de Texeira homme de cœur, de conduite, & de probité pour General de la flotte, ce Cavalier receut avec bien de la joye un Commandement qui estoit si conforme à ses intentions, car il a toute sa vie recherché les occasions de servir son Roy au préjudice de

ſes intereſts & au peril de ſa vie, auſſi a-t'il eû la gloire d'achever l'entrepriſe la plus difficile & la plus illuſtre de ſon temps. Il partit de Para le vingt-huitiéme Octobre mil ſix cens trente-ſept, avec quarante-ſept Canoos d'une grandeur raiſonnable, on y avoit embarqué outre les munitions de bouche & de guerre, ſoixante-dix ſoldats Portugais, & douze cens Indiens amis pour ramer & pour combatre qui avec leurs femmes & les garçons de ſervice faiſoient deux mil perſonnes. Ils entrerent dans l'embouchûre de la Riviere des Amazones par le coſté le plus prés de Para, & eviterent

heureuſement les rochers à fleur d'eau qui ferment le paſſage des vaiſſeaux en bien des endroits. Cependant ils furent prés d'un an ſans voir la fin de leur navigation ; il eſt vray que n'ayant point de guides ſur la foy & ſur l'experience deſquels ils puſſent conduire leur route, & d'ailleurs eſtant portez tantoſt au Sud, tantoſt au Nord par la violence des courants, ils n'avançoient pas autant qu'ils auroient fait s'ils euſſent connu la navigation de la Riviere ; d'ailleurs Texeira eſtant obligé de pourvoir à la ſubſiſtance de tant de monde qu'il menoit avec luy & voyant que ſes vivres di-



minuöient tous les jours considerablement, il falloit qu'il envoyaſt de temps en temps des partis de Canoos pour en recouvrer & faire des deſcentes ou dans les Iſles, ou en terre ferme.



CHAPITRE XV.

Les difficultez que Texeira trouva en son voyage, provenant tant des siens propres que de la longueur du chemin, & l'heureuse descente de ses avancoureurs dans le païs des Quixos, qui est du Gouvernement de Quito.

NOs Voyageurs n'étoient pas encore à la moitié de leur chemin lors que les Indiens se lasserent

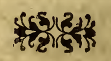
de leur travail ils quitterent les rames & murmurerent tout haut de ce qu'on les avoit engagez à un voyage si long; on avoit beau les asseurer qu'ils seroient bien-tost à la fin, ils demanderent leur congé à Texeira, & voyant qu'il les remettoit de jour en jour, plusieurs tournerent la prouë de leurs Canoos, & s'en retournerent à Para. Le General vit bien qu'il falloit user en cette occasion de prudence plûtost que de force: c'est pourquoy il ne fit point suivre les fuyards, mais il essaya par la voye de la douceur d'en empescher les suites. Il parla donc fort humainement aux Indiens qui

luy reſtoient, & leur dit des choſes dont ils furent ſi touchez, que ceux qui les avoient oüies les firent paſſer de Canoos en Canoos, & de bouche en bouche avec toutes ces demonſtrations exterieures de ſatisfaction & de joye, qu'ils ont accoûtumé de témoigner dans leurs aſſemblées; ils ſe mirent auſſi à crier de tous les Canoos que Texiera continuaſt ſon voyage, & qu'ils ne l'abandonneroient jamais. Le General les ayant remerciez de leur bonne volonté fit faire une diſtribution d'eau de vie par tous les Canoos, avec aſſurance qu'ils arriveroient bien toſt où ils devoient al-

ler : Non content d'avoir fait courir ce bruit, il crût que pour affermir les Indiens dans leur resolution, il devoit faire une chose d'éclat ; il fut donc visiter tous les Canoos & en choisit huit des meilleurs qu'il fit charger de vivres, de soldats & de rameurs. Il nomma pour chef de cette Escadre le Colonel Benedito Rodriguez d'Olivera, natif du Brezil ; & l'ayant instruit de ses intentions, le fit partir avec charge de luy envoyer souvent des nouvelles qui fussent agreables aux Indiens. Olivera n'estoit pas un homme ordinaire, il avoit naturellement l'esprit vif & pene-

rant; & ayant eſté nourry toute ſa vie avec les Indiens, il avoit ſi bien étudié leurs actions & leurs viſages, qu'ils ne pouvoient ſi bien déguiſer que d'un clin d'œil il ne conneuſt tout ce qu'ils avoient dans le cœur, ils le regardoient auſſi comme un homme qui devinoit les penſées, & comme tel non ſeulement ils avoient de la veneration pour luy, mais ils le craignoient & luy obeïſſoient aveuglément; aprés cela il ne faut pas demander ſi ceux qui étoient dans les huit Canoos qu'il devoit commander furent bien contans de s'en aller avec luy. Ses gens firent une telle diligen-

ce, tantoſt avec les rames, tantoſt avec les voiles, qu'ils ſurmonterent tous les obſtacles qui ſe preſenterent, & ſurgirent ainſi heureuſement le vingt-quatriéme Juin mil ſix cens trente-huit à l'endroit où la riviere de Pagamino entre dans celle des Amazones. Il y a un Port prés de là qu'on appelle du nom de la Riviere où les Eſpagnols s'étoient fortifiez & avoient fait un Bourg pour tenir dans la crainte les Quixos qui n'étoient pas encore bien accoûtumez au joug.



CHAPITRE XVI.

La descente du General Texeira, & les ordres qu'il donna pour en son absence conserver son Armée.

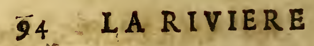
SI l'impatience de faire leur descente ne les eut point arrestez en ce lieu-là, & qu'ils eussent vogué encore quelque temps, ils auroient rencontré l'entrée de la riviere Napo dont je parleray cy-aprés, où ils eussent

eſté mieux receus & bie
moins expoſez aux perte
& aux incommoditez qu'il
ſouffrent en ce pays. L
meſme jour de la deſcente l
Colonel Benedito dépêch
un Canoos à ſon General
pour luy donner avis du ſuc
cez de ſa Navigation, & d
peu de temps dans lequel
pouvoit achever la ſienn
Cette nouvelle répandu
dans l'Armée donna des for
ces & du courage, à ceu
que la longueur du trava
& de la faim avoit épuiſez
Texeira uſa comme un hom
me de teſte, d'un ſi bon ſuc
cez, il confirma l'aſſuranc
de leur prochain debarque

ment, & ſuivit Benedito à grandes journées : Les Portugais & les Indiens faiſoient leur devoir à l'envy les uns des autres, & pas un jour ne ſe paſſoit qu'ils ne cruſſent que le lendemain ſeroit le dernier de leur voyage. Enfin ce jour tant deſiré parut, & le General Texeira voulant s'acquitter de ſa parole, fit mettre pied à terre à tout ſon monde à l'embouchûre d'une Riviere qui deſcend dans celle des Amazones par la Province de ces Indiens qui portent les cheveux auſſi longs que les femmes. Ce Peuple avoit autrefois bien vécu avec les Eſpagnols &

consenti à leur établissement dans leurs terres, mais ayant esté forcez à prendre les armes contre le Capitaine Palacios à cause du mauvais traitement qu'ils recevoient de ses soldats & l'ayant tué luy mesme dans un combat ils demeurerent irreconciliablement ennemis des Castillans, le General Portuguais qui n'avoit pas esté averty de cette rupture, voulut faire rafraichir ses troupes dans ce païs-là, parce qu'il le trouva tres beau tres-fertile & tres-commode, il planta son camp dans l'angle de terre que formoient les deux rivieres & l'ayant bien retran-

ché du costé de la plaine il y fit entrer ses Portugais & les Indiens, & leur donna pour Commandant le Capitaine Pierre Dacosta Favotta & le Capitaine Pierre Bajou, ces deux sages & vaillants Officiers rendirent à leur General les dernieres preuves de leur conduite & de leur fidelité. Ils demeurerent onze mois campez en ce lieu avec d'extraordinaires incommoditez, car ils furent souvent obligez d'en venir aux mains avec ces hommes aux longs cheveux pour avoir des vivres, & beaucoup de leurs soldats tomberent malades non seulement pour



la diſpoſition de l'air qui ne pouvoit eſtre que mauvaiſe, entre deux rivieres, mais pour avoir demeuré un ſi long-temps comme enfermez dans leur camp.



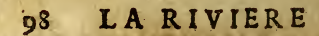
CHAPITRE XVII.

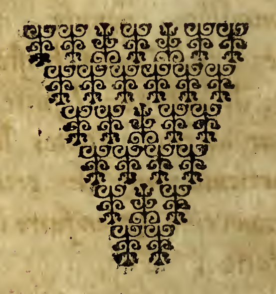
L'arrivée des Portugais dans Quito, la joye generale, & l'émulation des Portugais & Espagnols sur cette découverte.

TExeira de ſon coſté s'eſtoit mis en chemin dans quelque Canoos avec peu de gens, pour aller joindre le Colonel Benedito & ayant receu de ſes nouvelles il laiſſa la barque où la riviere finit & fut à pied le trouver

dans la ville de Quito, où il estoit arrivé quelques jours auparavant. La venuë du General Texeira acheva la joye que tout le monde de Quito tant le Clergé que le Peuple avoient receu d'une découverte si souhaitée de tous. Tous ces Portugais furent receus & carressez des Espagnols avec des sentiments de freres, non seulement pour estre tous sujets d'un mesme Roy, mais pour estre asseurez par leur moyen d'une route qu'ils n'avoient encore pû naviger entierement du costé du Perou, & qu'ils voyoient reconnuë depuis la Mer jusqu'aux sources de

de cette fameuſe Riviere, les uns ſe vantoient d'avoir eſté les premiers qui avoient navigé ce grand Fleuve depuis la ſource juſqu'à la Mer; & les autres diſoient non ſeulement qu'ils l'avoient navigé, mais qu'ils l'avoient remonté, découverte entierement & reconnu tout à fait depuis ſon embouchûre du coſté du Brezil, mais juſqu'à la ſource la plus proche de Quito. Toutes les Communautez Religieuſes de cette Ville en firent une réjoüiſſance toute particuliere pour remercier Dieu de la grace qu'il leur faiſoit de les appeller au travail d'une


vigne qui n'avoit pas encore esté cultivée, & s'offrirent tous avec la mesme ferveur à servir pour la predication de l'Evangile.



CHAPITRE XVIII.

Retour du General Texeira au Brezil par la Riviere des Amazones, & la commission donnée au Reverend Pere Christophe de Acugna Iesuite, pour observer toutes les particularitez de cette découverte, & en faire la relation.

QUITO est un Siege Royal, où il y a Presidents & Assesseurs, les Offi-

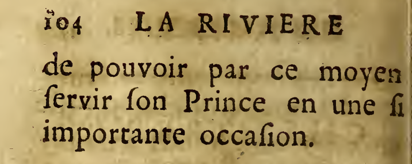
ciers confiderant l'impor
tance de la découverte qu'a
voient fait les Portugais, &
combien il y alloit de l'in
tereft de Dieu & de fa Ma
jefté Catholique de ne pa
negliger une affaire de
grande confequence, n
voulurent pas d'eux mefm
prendre aucune refolution
ils écrivirent au Vice-Ro
du Perou qui eftoit pour lo
le Comte de Chinchon ;
Vice-Roy ayant mis l'affai
en deliberation avec les pl
habiles du Confeil de Lin
qui eft la Cour Souverain
de ce grand Royaume, fit r
ponce au Prefident de Qui
qui eftoit le Licentié Do
Alonze de Salazar & lu

anda par ordre datté du
x du mois de Novembre
il ſix cens trente huit qu'il
nvoyaſt le General Texeira
Para avec tout ſon monde
ır le meſme chemin qu'il
toit venu, & qu'il luy fiſt
urnir toutes les choſes qui
ır eſtoient neceſſaires pour
ır voyage; il luy ordonna
ſſi particulierement de
ıoiſir deux Eſpagnols de
nſideration & de faire a-
éer au General Portugais
ı'ils s'embarquaſſent avec
y, afin qu'ils puſſent faire
ı raport fidel de la route
ı'il faloit prendre pour cet-
longue navigation, & com-
e témoins oculaires & irre-
ochables, ils puſſent infor-

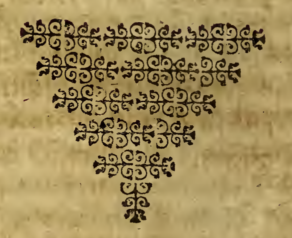
mer ſa Majeſté Catholique de tout ce qui avoit eſté reconnu & qui pourroit ſe reconnoiſtre à leur retour.

Pluſieurs affectionnez au ſervice du Roy leur maiſtre ſe preſenterent pour avoir part à une ſi grande entreprise, entre autres Dom Vaſques de Acugna Chevalier de l'Ordre de Calatrava & Lieutenant du Capitain General du Vice-Roy d Perou & Corregidor d Quito, s'offrit de faire c voyage. L'amour qu'il a voit pour ſon Prince luy fi rechercher cette nouvell occaſion de le ſervir a vec la meſme chaleur qu depuis plus de cinquant

années & ſes ayeuls toute leur vie avoient eû pour de ſemblables rencontres ; il demanda au Vice-Roy la permiſſion de faire à ſes dépens l'armement & l'equipage de cette entrepriſe ſans en pretendre autre intereſt que celuy de voir ſon maiſtre bien ſervy. Mais le Vice-Roy ayant beſoin de luy aprés avoir loüé ſon zele pour ſon Roy & la grandeur de ſes offres, l'obligea de demeurer à la fonction de ſa charge ; & pour le gratifier nomma en ſa place le Pere Chriſtophe d'Acugna ſon frere qui non moins genereux que luy, tint à grand bon-heur



de pouvoir par ce moyen servir son Prince en une si importante occasion.



CHAPITRE XIX.

Depart du Pere d'Acugna; La route que prirent ensemble les Espagnols & Portugais pour remonter sur la Riviere des Amazones.

LE General Portugais eſtant preſt à partir & à commencer ſon retour à Para par la Riviere des Amazones; l'Audiance Royale de Quito aprés avoir ſerieuſement examiné les

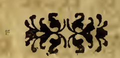
grands avantages qui pouvoient venir que des Religieux de la Compagnie de Jesus fissent ce voyage avec luy, pour remarquer exactement tout ce qui pouvoit meriter d'estre observé dans cette grande Riviere, & pour en porter la Relation en Espagne à sa Majesté Catholique, en donna avis au Provincial des Jesuites qui estoit lors le Pere François de Fuentes. Ce Religieux tenant à grand honneur la confiance que l'on avoit en ceux de sa Maison pour les charges d'une affaire de si grande importance confirma la nomination qui avoit esté faite au

Pere Christophe d'Acugna quoy qu'il fut Recteur du College des Jesuites de Cuence dependant de Quito & luy donna pour compagnon le Pere André Dartieda Professeur en Theologie dans le mesme College. Ces deux Religieux receurent leurs Ordres par des Patentes expediées en la Chancellerie de Quito, portants qu'ils eussent à partir sans delay avec le Capitaine Major Pierre de Texeira & qu'étant arrivez à Para, ils passassent en Espagne pour donner compte au Roy de tout ce qu'ils auroient remarqué en leur voyage. Ces Religieux obeirent incontinent

aux ordres qu'ils avoient receus & partirent le seziéme de Janvier mil six cens trente neuf pour commancer un voyage qui dura dix mois avant qu'ils fussent arrivez à Para où ils prirent port le douziéme Decembre de la même année. En sortant de Quito ils prirent le chemin de ces hautes Montagnes au pied desquelles sont les sources de cette grande Riviere des Amazones qui n'ayant rien dans sa naissance de plus grand que les autres Rivieres, s'augmente & croist si fort dans son cours, qu'elle a quatre-vingts quatre lieuës de large dans son emboucheure. Ces Peres se don-

nerent tous les ſoins & travaillerent avec toute l'exactitude poſſible pour remarquer tout ce qui meritoit d'eſtre obſervé ; ils prirent hauteur en chaque endroit de la Riviere, où ils le peurent faire ; ils ſçeurent les noms de toutes celles qui y entrent & de tous les Peuples qui en habitent les bords. Ils voulurent connoître la qualité des terroirs, la bonté des fruits & de tout ce qui ſert à la vie, la temperature des climats, & meſme entrer en commerce avec ceux du Pays ; en un mot ils n'oublierent rien de ce qu'ils crurent devoir faire pour avoir une parfaite connoiſſance de ces Provinces qu'on

n'avoit jamais pû jusqu'alors découvrir entierement. C'est pourquoy ceux qui liront cette Relation sont instamment priez, par celuy des deux Peres qui se chargea de faire la Relation, d'ajoûter foy à tout ce qu'il a écrit, parce que ce qu'il affirme vray est si vray, qu'il peut le faire certifier par plus de trente Espagnols ou Portugais qui estoient au voyage, & qu'il feroit conscience dans une affaire si importante & toute serieuse d'affirmer des choses qui ne seroient pas veritables.



CHAPITRE XX.

Idée generale que le Pere d'Acugna donne de cette Riviere, & les eloges qu'il en fait pour avoir tout veu.

LA fameuſe Riviere des Amazones arrouſe les plus riches, les plus fertiles, & les plus peuplées terres du Perou, & eſt ſans hyperbole le plus grand & le plus celebre de tous les fleuves du monde, il traverſe des Royaumes de plus grande

étenduë & enrichit plus de Provinces que le Gange, ce grand fleuve qui arrouſe une partie de l'Inde Orientale; que l'Eufrate qui aprés avoir couru la Perſe vient au travers de la Syrie, ſe jetter dans la Mer; que le Nil qui ſortant des montagnes de Cuama paſſe toute l'Afrique & les païs du monde les plus ſteriles, en fait des Provinces fecondes & delicieuſes par le debordement de ſes eauës. En un mot la Riviere des Amazones nourit infiniment plus de pleuples, porte les eauës douces bien plus avant dans la Mer que ne font tous ces grands fleuves, quoy que les uns ayent donné leur nom à des

à des Golphes tous entiers, & que les autres troublent la Mer bien avant: Il entre bien plus de Rivieres dans le fleuve des Amazones qu'il n'en entre dans le Gange, & si les bords du dernier sont couverts d'un sable doré, ceux du premier sont chargez d'un sable d'or pur, & ses eauës creusant tous les jours ses rives découvrent tous les jours les mines d'or & d'argent qui sont dans les entrailles des terres qu'elle arrouse; enfin c'est un Paradis terrestre que les lieux par lesquels elle passe, & si les hommes aydoient à la nature en ce païs-là, comme ils font ailleurs, tous les rivages de

ce grand fleuve ſeroient des grands jardins perpetuellement remplis de fleurs & de fruits. Elle fait des debordements d'eauës qui rendent fertiles toutes les terres où ils arrivent, non ſeulement pour une année, mais pour pluſieurs. Aprés toutes les ameliorations étrangeres ces changements de ſaiſons ne ſont point neceſſaires aux Provinces voiſines de noſtre grande Riviere. Elles trouvent tout dans ſa proximité, une abondance de poiſſons dans ſes eauës au deſſus des deſirs, mil animaux differents dans les montagnes voiſines, de toutes ſortes d'oyſeaux s'y voyēt dans une

affluence qui n'eſt pas imaginable, les arbres toûjours chargez de fruits, les champs de moiſſons, & les entrailles de la terre ſont des mines precieuſes de pluſieurs ſortes de metaux; enfin on ne voit parmy ce grand nombre de peuples qui habitent le long de ſes bords que des gens bien faits, adroits, & de beaucoup de genie pour toutes les choſes qui leur ſont vtiles.



CHAPITRE XXI.

La ſource de cette Riviere, & la jalouſie que toutes les Provinces du Perou ont.

POUR entrer dans l'hiſtoire particuliere de cette Riviere je commanceray par ſon origine, & je diray que ſi l'on a vû autrefois des conteſtations de jalouſie entre de grandes Villes pour la naiſſance de pluſieurs Heros des ſiecles paſſez, il n'y en a pas moins

entre les Provinces du Perou à se dire la mere de cette grande Riviere, parce que la source en a esté jusques à cette heure inconnuë, la ville de Lima toute superbe, & toute puissante qu'elle est se vante d'avoir dans ses montagnes de Ganneo & des Cavaliers qui sont de sa juridiction, & à soixante & dix lieuës au dessus d'elle, la premiere source de la Riviere des Amazones. Cependant ce n'est point sa source, mais celle d'un autre fleuve qui entre dans l'Amazone; d'autres soutiennent que la source de cette grande Riviere sort des montagnes de Moëda dans le nouveau Royau-

me de Grenade, & eſt appellée la riviere Caquetta; mais ils ſe trompent encore & confondent les choſes, car la Caquetta & les Amazones coulent ſeparement plus de ſept cens lieuës, & quand elles s'approchent il ſemble que la Caquetta ſe détourne de ſon cours, & marchant toûjours à coſté de l'Amazone de bien loin, continuë ainſi ſa courſe juſqu'à ce qu'ayant percé dans la Province des Agnos elle vient donner toutes ſes eaües à la grandeur de noſtre Riviere. Mais en un mot le Perou en general veut eſtre l'autheur de ce grand ouvrage de la nature.

Cependant la verité eſt que la ville de ſaint François, vulgairement appellée de Quito, a toute ſeule la gloire de produire cette merveille de l'un & l'autre monde, à huit lieuës de cette Ville on trouve les veritables ſources de cette grande Riviere au deçà de ces grandes montagnes qui font la ſeparation du gouvernement de cette Ville, de celuy de la Province de Los Quixos au pied de deux grands rochers, l'une s'appelle Guamana, & l'autre Pulca, éloignées l'une de l'autre de prés de deux lieuës. Entre ces deux montagnes il y a un grand lac, & au milieu de ce lac on voit une au-

tre montagne qu'un tremblement de terre a arraché de ſes racines & y a renverſé dedans quoy qu'il ſoit tres-profond & tres-ſpacieux. C'eſt de ce lac que ſort cette grande Riviere des Amazones à vingts minuttes proche la ligne equinoctiale du coſté du midy.



CHAPITRE XXII.

Le cours de cette Riviere, sa longueur, sa largeur differente, & sa profondeur.

CEtte Riviere court de l'Occident à l'Orient, ou comme disent les gens de Mer d'Oüest à Est; elle côtoye toûjours la Ligne Equinoxiale du costé du midy, & ne s'en éloigne que de deux, trois, quatre, & cinq degrez; deux, trois au plus, en la plus grande de ses sinuositez de-

puis ſon commencement juſqu'à ſon embouchеure en la mer, elle ne court que mille trois cens cinquante-ſix lieuës d'Eſpagne bien comptées, quoy qu'Oreillane luy en aye donné mille huit cens, elle va toûjours en ſerpentant, & par ſes grands détours comme par autant de bras elle attire en ſon canal un grand nombre de Rivieres, qui viennent tant du coſté du Septentrion que du Midy. Sa largeur eſt differente, elle a une lieuë de large en certains endroits, en d'autres deux, trois, & davantage, en d'autres ne s'étendant pas plus dans une ſi longue courſe, com-

me pour ramaſſer toutes ſes eauës & toute ſon impetuoſité à ſe faire une emboûcheure de quatre-vingts quatre lieuës.

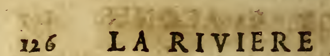
Le plus étroit de cette Riviere eſt d'un quart de lieuë, ou un peu moins ſous la hauteur de deux degrez deux tiers du côté du Sud.

Ce Détroit par une providence de Dieu eſt tres propre à baſtir une Citadelle pour arreſter toutes les Armées ennemies quelques fortes qu'elles fuſſent qui viendroient de la mer par la grande emboûcheure de ce fleuve ; & ſi elles deſcendoient par une riviere qui entre dans celle des Ama-

zones appellée Rionegro, en bâtiſſant un fort où cette riviere entre dans celle des Amazones ; on devient ſi bien maiſtre de ce paſſage, qu'on peut l'empeſcher à qui que ce ſoit qui le voudroit entreprendre. Ce Détroit eſt à trois cens ſoixante-dix lieuës de l'emboûcheure de noſtre Riviere, d'où on peut donner avis en huit jours avec des canoos ou autres bateaux legers avec la voile & la rame, de l'arrivée de tous les vaiſſeaux, & ainſi ſe mettre en état de deffendre & fermer le paſſage aux ennemis.

La profondeur de cette Riviere eſt ſi grande en cer-

tains lieux qu'il ne ſe trouve point de fonds, depuis ſon emboûcheure juſqu'à la riviere appellée Rionegro qui ſont prés de ſix cens lieuës; il y a toûjours au moins trente & quarante braſſes d'eau dans ſon principal canal. De là en montant la profondeur eſt diverſe, tantoſt de vingts, douze & huit braſſes. Mais dés ſon commencement elle en a aſſez pour les plus grands vaiſſeaux; car quoy que le courrant ſoit fort rapide, il ne manque jamais de ſe lever tous les jours de certains vents Orientaux appellez Brizes qui durent des trois & quatre heures de ſuite, &



quelques fois tout le jour, qui repouſſent les eauës & les retiennent dans un eſtat qui n'eſt point violant.



CHAPITRE XXIII.

Il y a grand nombre d'Isles dans cette Riviere, & les moyens dont les habitans se servent pour conserver leurs bleds ou racines dans les inondations.

CETTE grande Riviere est toute peuplée d'Isles de toutes grandeurs & en telle quantité qu'on ne sçauroit les compter, tant elles sont prés les unes des autres; il y en a de quatre, de cinq,

de dix & de vingts lieuës ; celle qui eſt habitée des Toupinambouls & dont nous parlerons cy-aprés, a plus de cent lieuës de tour, il y en a quantité de petites que les habitans des lieux deſtinent pour ſemer leurs grains. Mais toutes ces petites & la plûpart des plus grandes ſont tous les ans inondées de la riviere, & ces debordements reglez les engraiſſent de telle ſorte par les limons & les vazes qu'elle traiſne, qu'elles ne ſçauroient jamais devenir ſteriles, quand elles ſeroient toutes les années ſemées des Mays de Yuca où de Magnioca, qui ſont les racines dont ceux du païs ſe

ſervent de pain, & que la terre leur fournit avec une abondance extraordinaire.

Encore que ces frequentes inondations ſemblent porter avec ſoy de grandes incommoditez, l'Autheur de la nature a enſeigné à ces Barbares à s'en ſervir vtilement; avant que les débordements arrivent ils cueillent tout leur Yuca, qui eſt une racine dont ſe fait la Caſſave, qui eſt le pain ordinaire en toutes les côtes du Brezil, & de beaucoup d'autres endroits de la Terre-ferme & des Iſles de l'Amerique. Ils font des grandes caves dans terre, où ils mettent ces racines & aprés en avoir bien

boûché l'entrée avec de la terre, ils les y laiſſent tant que le débordement dure ; c'eſt un moyen infaillible qu'ils ont pour conſerver ces racines de la pouriture où elles ſeroient ſujetes par l'exceſſive humidité de la terre, & quand les eauës ſont écoulées, on foüille ces caves, on retire les racines & les Indiens s'en nourriſſent ſans trouver qu'elles ayent diminué de leur bonté, & ſi la nature a bien appris à la fourmy à conſerver dans la terre le bled qui doit la nourrir toute l'année, elle a deu encore plûtoſt apprendre à un Indien quelque barbare qu'il ſoit à

ſe conſerver de quoy vivre, puis qu'il eſt certain que la Providence Divine a bien plus de ſoin des hommes que des bêtes.

CHAPITRE XXIV.

Dequoy les habitans de ces Isles & des bords de nôtre Riviere font du pain & de la boisson, & des diverses sortes de fruits, de racines & de legumes dont ils se nourrissent.

LEs racines de Yuca dont j'ay déja parlé, servent de pain aux peuples qui le mangent avec leurs autres viandes, mais ils en

ont un breuvage qui eſt
ſtimé d'eux tous generale-
nent pour le plus delicieux
x le plus excellent du mon-
le ; pour faire le pain ils
irent tout le jus de la ra-
ine Yuca, & aprés la bat-
ent & la brayent en ſorte
qu'elle devient toute en
arine & de cette farine ils
ont de grands tourteaux
qu'ils font cuire dans un
our, & c'eſt ce qu'ils ap-
pellent Caſſave, tout ten-
dre c'eſt un agreable man-
ger, mais un jour paſſé il
devient ſi ſec qu'il peut ſe
gader pluſieurs mois, ils le
mettent d'ordinaire au haut
de leurs cabanes pour eſtre
plus ſéchement, & quand

ils en veulent faire du breuvage ils prennent ces tourteaux secs & les détrempent dans de l'eau qu'ils font boüillir à petit feu tant qu'ils le jugent à propos, cette paste cuite ainsi avec l'eau devient une boisson si violante par sa fermentation qu'elle les enyvre comme fait nôtre vin; ils usent de ce breuvage dans toutes les assemblées qu'ils font, soit pour enterrer leurs morts, soit pour recevoir leurs hôtes, soit pour celebrer leurs festes, leurs semailles où leurs recoltes; enfin il n'y a point d'occasions où ils s'assemblent que ce breuvage ne soit l'esprit qui les fait

mouvoir & un charme qui
les tient liez ; ils font encore
une autre ſorte de breuvage
avec quantité de fruits ſau-
vages qu'ils ont en abon-
dance, ils les pilent & les
mettent dans de l'eau, &
cela ainſi meſlé acquiert en-
ſuite par la fermentation
une telle ſaveur & une telle
force, qu'elle eſt ſouvent
plus agreable à boire que
de la bierre qui eſt en vſage
parmy tant de peuples. Ils
gardent ces boiſſons dans
de grands vaiſſeaux de terre
comme on en fait en Eſpa-
gne, où dans d'autres moin-
dres qu'ils font d'un tronc
d'arbre creuſé, ou dans des
corbeilles faites avec des

joncs qu'ils couvrent dedans & dehors d'une eſpece de gaudron en ſorte qu'il ne ſe perd pas une goutte de ce qu'on met dedans ; ce pain & ce breuvage ne ſont pas les ſeuls vivres qu'ils ont en vſage, ils ſe ſervent encore de pluſieurs ſortes de viandes & y joignent le fruit, dont ils ont de pluſieurs eſpeces, comme des Bananes, des Ananas, des Gouyaves, des Amos, & des eſpeces de Châtaignes qui ſont fort ſavoureuſes & que l'on appelle au Perou Almandras de la Sierra, c'eſt à dire Amandes de montagnes, & à la verité elles ont plûtoſt la figure d'une Châtaigne que d'une

d'une Amande, parce qu'elles ſont dans des cocques heriſſées comme celles de la Châtaigne. Ils ont des Palmes de pluſieurs ſortes de Coco, des Dattes de fort bon gouſt quoy que ſauvages, & pluſieurs autres eſpeces de fruits qui viennent ſeulement dans les païs chauds. Ils ont encore pluſieurs ſortes de racines qui ſont une bonne nouriture, comme Batates, Yuca, Menſa, que les Portugais appellent Machachora, Cajas, qui ſont comme nos Trufles & autres qui ſont bons autant à rôtir qu'à boüillir & ſont de tres-bon gouſt autant que nouriſſantes.

CHAPITRE XXV.

L'abondance extraordinaire de Poiſſon ; & qui eſt le meilleur de tout.

LE Poiſſon eſt ſi commun chez eux qu'ils diſent un proverbe, qu'il s'offre au plat de luy meſme, & il y en a un ſi grand nombre dans la Riviere que ſans autres filets que leurs mains ils en prennent tout autant qu'ils veulent, mais ce Pege Buey eſt comme le Roy qui regne ſur tous les Poiſ-

ſons qu'on trouve dans tout le cours du fleuve des Amazones, depuis la ſource juſqu'à ſon embouchure. La delicateſſe & le bon gouſt de ce Poiſſon n'eſt pas imaginable, perſonne n'en mange qui ne croye manger de la chair tres excellente & tres-bien aſſaiſonnée; ce Poiſſon eſt grand comme un veau d'un an & demy, & en a la teſte & les oreilles; Il a par tout le corps du poil fait comme de la ſoye de porc blanc, & nage avec deux petits bras. Deſſous il à des tetes avec leſquelles il allaitte ſes petits, ſa peau eſt fort épaiſſe & eſtant bien appreſtée c'eſt un cuir dont

l'on fait des targues aſſez fortes pour reſiſter à une balle de mouſquet. Ce poiſſon paiſt ſur les bords de la Riviere l'herbe, comme ſi c'eſtoit un vray bœuf dont il tire une ſi bonne ſubſtance & de ſi bon gouſt, qu'une perſonne qui en mange meſme une petite quantité eſt mieux nourie & plus fortifiée que ſi elle mangeoit une fois autant de mouton ; ce poiſſon n'a pas la reſpiration libre dans l'eauë, c'eſt pourquoy il met ſouvent le mufle dehors pour reprendre halaine & ſe découvre ainſi à ceux qui le cherchent. Dés que les Indiens l'aperçoivent ils le ſuivent à force de

rames dans leurs petits Canoos, & dés qu'il paroiſt ſur l'eau pour reſpirer, ils luy jettent certains harpons faits de coquilles avec quoy ils l'arrêttent; l'ayant pris ils le tuent, & le mettent en mediocres morceaux qu'ils font rôtir ſur des grils de bois qu'ils appellent Boucan, & ainſi appreſté il ſe conſerve ſans ſe gâter plus d'un mois: Ils n'ont pas l'uſage de le ſaler & de le faire ſecher aprés pour le garder un long-temps, parce qu'ils n'ont pas du ſel en quantité & que celuy dont ils ſe ſervent pour aſſaiſonner leurs viandes eſt fort rare chez eux & n'eſt fait que des cendres

d'une certaine ſorte de Pal-
mes, de ſorte que c'eſt plû-
toſt du ſalpetre que du ſel.
Ce Pege-Buey eſt fort com-
mun dans toutes les Rivieres
qui ſont le long de la côte de
Terre-ferme, eſt appellé des
François Lamantin. Il s'en
fait un tres-grand debit dans
les Antilles, où les Capitai-
nes de Navires marchands le
portent aprés l'avoir fait peſ-
cher dans les Rivieres par les
Indiens, pour des coûteaux
ou des ſerpes qu'on leur don-
ne, aprés quoy les matelots
les deſoſſent & les ſalent pour
les conſerver, juſques à ce
qu'ils en trouvent le debit.

CHAPITRE XXVI.

Les moyens qu'ils ont de conſerver du Poiſſon dans les temps qu'il n'eſt pas poſſible de peſcher ny de chaſſer.

ENCORE que nos Indiens ne puiſſent pas conſerver ſes viandes boucanées un bien long temps, ils n'en reçoivent neanmoins aucune incommodité, car la nature leur a donné l'induſtrie d'avoir de la chair fraîche tout leur hyver qui eſt

le temps des pluyes durant lequel ils ne peuvent ny chaſſer ny peſcher. Pour cela ils choiſiſſent des endroits propres où les inondations ne puiſſent arriver & y creuſent une eſpece de mare de mediocre profondeur pour conſerver beaucoup d'eau qu'ils enferment tout à l'entour d'une paliſſade de pieux ils y font couler l'eau & les tiennent toûjours pleins tant qu'ils leurs ſervent de reſervoirs pour leurs proviſion d'hyver. Dans le temps que les Tortuës viennent pour terrir (c'eſt le terme) c'eſt à dire pondre leurs œufs à terre, nos Indiens ſe vont mettre en embuſcade dans le

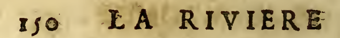
les lieux où ils ſçavent que les Tortuës viennent d'ordinaire terrir, quand ils en voyent un aſſez grand nombre le long des rivages, ils vont à elles, les renverſent ſur le dos pour les empêcher de regagner leur retraitte, & quand ils n'en voyent plus qui ne ſoient priſes, ils commancent à loiſir à les tranſporter dans leurs reſervoirs; pour cet effet s'ils ſont loin de leurs cabanes ils enfilent toutes ces Tortuës par des trous qu'ils leur font au haut de leurs coquilles avec de grandes cordes & les remettant ſur leurs pieds, les remenent ainſi à l'eau & les font ſuivre

leurs Canoos où elles ſont attachées, dans leſquels ils ſe jettent pour regagner leurs maiſons ; arrivez chez eux ils les portent dans leurs reſervoirs, les délient & les y nouriſſent de feüilles & branches d'arbres qu'ils leur jettent ; quand ils veulent ils en tirent, & une de ces Tortuës eſt capable toute ſeule de nourrir quelque-temps une grande famille quelque nombreuſe qu'elle ſoit ; de ſorte qu'il ne faut pas s'étonner ſi ces Indiens ne ſont jamais reduits à la faim, puis qu'outre la grande quantité de Tortuës, qui ſe prend pour faire ces proviſions, qui monte ſouvent à

plus de cent pour chaque re-ſervoir, il y a tant à manger à une qu'elle ſuffit pour plu-ſieurs perſonnes. Ces Tor-tuës ſont auſſi larges qu'une rondache à mettre un hom-me à couvert & leur chair eſt auſſi bonne que celle d'une jeune vache, dans le temps de leurs pontes on trouvera des femelles qui auront juſqu'à deux & trois cens œufs dans le ventre plus gros & meſme auſſi bons que ceux de nos poules, il eſt vray qu'ils ſont de plus difficile digeſtion. Il y a une ſaiſon ou elles ſont ſi graſſes qu'on peut tirer de chacune une bonne barrique de graiſ-ſe qui vaut du beurre & qui

estant un peu salée a le meilleur goust du monde & se conserve tres-bien, non seulement il sert à frire le poisson, mais il est aussi bon pour les sauces que le meilleur & le plus delicat beurre de vache, de sorte que ces Barbares n'ont parmy eux aucune necessité de nos commoditez, & prevoyent aussi bien à leurs besoins que l'on peut faire parmy les Nations les plus policées. Il est encor à propos de remarquer deux choses à l'égard des Tortuës: La premiere, qu'aprés qu'elles on fait un trou dans le sable au delà des bornes des plus hautes marées, elles y font toute leur ponte

en une ſeule fois & tout de ſuite, aprés-quoy elles couvrent proprement leurs œufs du meſme ſable qu'elles ont oſté, en ſorte qu'il eſt impoſſible à l'œil d'en remarquer l'endroit, enſuite de quoy elles retournent à l'eau à reculons pour oſter entierement la connoiſſance de leur veritable piſte & de leur nid, & ne reviennent à terre que l'année d'aprés, laiſſant au Soleil le ſoin d'éclore leurs œufs par ſa chaleur, ce qui arrive toûjours en quarante jours ; aprés quoy on les voit grandes comme un écu percer le ſable & gagner la mer à la file & à la maniere des fourmis :



L'autre remarque eſt qu'on les deſoſſent pour les ſaller & les porter enſuite par toutes les Colonies des Antilles, qui eſt un negoce où pluſieurs Capitaines & Marchands trouvent leur compte.



CHAPITRE XXVII.

Comment la neceſſité a fait ces Peuples prudents, & dans les autres temps la confiance qu'ils ont en l'abondance de toutes choſes qu'ils ont chez eux.

CEs Indiens de noſtre bien-heureuſe Riviere ont cette prevoyance dont je viens de parler pour une ſaiſon ou tout ſemble leur manquer, mais le temps de leur hyver eſtant paſſé ils ne craignent plus rien & ont

toutes choſes en abondance, de ſorte qu'ils ne ſongent jamais au lendemain, & ne croyant pas qu'ils puiſſent avoir beſoin & neceſſité le jour d'aprés ils n'y prevoyent point autrement qu'en ſe nourriſſant bien & en ſe réjoüiſſant, pour eſtre plus diſpos & plus forts à chercher leur vie le jour ſuivant, ils ont toutes les facilitez du monde pour la peſche de toutes les ſortes de poiſſons qui ſont dans cette Riviere & en ont d'autant de ſortes que de ſaiſons. Quand les debordements diminuent & laiſſent des lacs dans les fonds des terres que les eauës ont inondées, ils ſe ſervent

d'une plaiſante commodité pour prendre les poiſſons qui s'arreſtent en ces endroits, avec deux ou trois gros bâtons qu'ils ont applatis ils frappent l'eau, & à peine le poiſſon commence à eſtre étourdy de la force du bruit que l'on fait en frapant qu'il monte tout ſur l'eau comme mort & ſe laiſſe prendre à la main. Ce n'eſt pas le bruit mais la qualité du bois qui enyvre le poiſſon, les Galibis qui ſont les naturels de Cayene & d'une partie de la Guiane s'en ſervent & l'apellent Inecou.

Mais la peſche la plus ordinaire qu'ils font en tout temps & en toutes occaſions

eſt avec la fleche qu'ils tirent d'une main de deſſus une palette qu'ils tiennent de l'autre, la fleche ayant percé le poiſſon fait l'office du liége pour faire voir dequel coſté tourne le poiſſon bleſſé aprés lequel ils ſe lancent dans leurs Canoos & empoignant le bout de la fleche ils tirent ce poiſſon à eux, ils prennent toutes ſortes de poiſſons de cette maniere, & ny petits ny grands ne ſe peuvent ſauver de leurs armes, il s'en trouve d'autant de ſortes dans cette Riviere, & tous ſi excellents que ce ſeroit perdre du temps d'en faire la deſcription plus ample; il y en a un entre autres

que ceux du païs appellent Paraque, qui ressemble à une grande anguille, ou pour mieux dire a un petit Coumgre ; il a une proprieté telle que quand il est en vie si une personne le prend avec la main, un froid & un tremblement le prend tel que s'il avoit le froid de la fiévre, & le tremblement cesse incontinent qu'on cesse de le tenir.



CHAPITRE XXVIII.

L'abondance du Gibier qui ſe trouve dans le voiſinage de cette Riviere & les diverſes ſortes d'animaux qui ſervent à la nourriture de ces Peuples.

LA Nature pour oſter à ces Sauvages le degouſt qu'ils pourroient avoir s'ils ne mangeoient que du poiſſon quelque excellent qu'il fût, & pour ſatisfaire l'envie qu'ils pourroient avoir de temps à autre, de manger

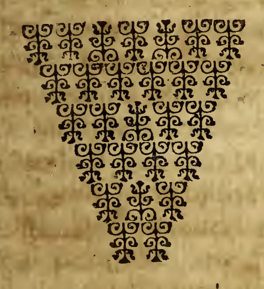
de la chair, a voulu que la terre leur fuſt auſſi favorable que les eauës, & qu'elle produiſit pour la neceſſité autant que pour le plaiſir de ces Sauvages des animaux de toute ſorte d'eſpece ; mais entre autre, il y en a un qui eſt appellé Dautas de la grandeur d'une Mule, & qui luy reſſemble fort en couleur & en la forme du corps ; il a la chair auſſi délicate & d'auſſi bon gouſt qu'un bouvillon, il eſt vray qu'elle eſt un peu fade ; ils ont auſſi des Cochons dans les montagnes qui ne ſont, ny de l'eſpece de nos Cochons domeſtiques, ny de celle des Sangliers, mais

d'une autre eſpece toute particuliere qui a un évent ſur les reins comme un nombril ; toutes les Indes occidentales ſont peuplées de cette eſpece d'animaux. La chair en eſt fort bonne & fort ſaine, autant pour le moins que celle des Porcs ſangliers que nous avons dans nos foreſts ; il y en a d'autres encore qui reſſemblent aſſez à nos Cochons domeſtiques ; ils ont auſſi des Renados, des Pacas, des Cotias, des Ignanats, des Agotis, & autres animaux qui ſont particuliers aux Indiens, & qui ſont auſſi excellens que les plus delicats de l'Europe ; ils ont des

Perdrix auſſi, & des Poules domeſtiques comme les nôtres, qui leur ont eſté apportées du Perou, & qui de l'un à l'autre ſe ſont répanduës par tous les bords de la Riviere des Amazones. Les Lacs qu'ils ont par tout leur nourriſſent un grand nombre d'Oyes & d'autres Oyſeaux de Riviere. Ce qui eſt remarquable, eſt le peu de travail que coûte cette chaſſe à ceux qui y vont : Nous en avons fait l'experience pluſieurs fois dans noſtre Camp. Tous les ſoirs quand nos gens avoient mis pied à terre, & avoient fait faire aux Indiens qui eſtoient de nos amis, autant de hutes

qu'il nous en faloit pour nos logemens (ce qui emportoit bien du temps) nos gens ſe ſeparoient, les uns alloient avec leurs chiens chaſſer vers les montagnes, les autres ſe mettoient ſur la Riviere avec leurs arcs & leurs fléches : & nous voyions les uns & les autres revenir quelques heures aprés ſi chargez de Poiſſon & de Venaiſon, que nous en avions tous plus qu'il ne nous en faloit pour tout ce que nous eſtions. Cela fut ainſi non pas un jour ſeul ou deux, mais tous les jours que dura noſtre voyage, non pas ſans nous donner de l'admiration & nous faire attribuer

buer cette abondance à la Providence puiſſante & liberale du Seigneur, qui avec cinq pains & un peu de poiſſon donna à manger à cinq mille perſonnes.



CHAPITRE XXIX.

L'agreable temperature de l'air dans tout ce païs, ce qui y fait l'hyver, & si la chaleur y est grande estant sous la ligne, & qu'il n'y a qu'une seule incommodité.

TOut le long de la Riviere & mesme dans toutes les Provinces voisines l'air est si temperé & la disposition du temps si reglée, qu'il n'y a jamais de chaleur qui abate, ny de froid qui

fatigue, ny de varieté de saisons facheuse encore qu'il y aye tous les ans une espece d'hyver, il ne vient pas neanmoins du different cours des planetes ny de l'eloignement du Soleil, car il s'y leve & se couche toûjours a une mesme heure. Il n'y a que les inondations qui y causent plus d'incommoditez à cause des grandes humiditez qu'elles laissent sur la terre, & d'ailleurs que couvrant les campagnes elles empechent que pendant plusieurs mois on ne puisse faire les semailles & y recüeillir les fruits de la terre. Par ces inondations on distingue dans tout le Perou l'hyver du printemps,

on appelle tout le temps que la terre ne produit point de fruits, l'hyver, & le printemps, la saison que l'on employe à semer & à recüeillir non seulement les Mays qui est le grain le plus important, mais toutes les autres semences que la terre produit, ou d'elle mesme, ou pour le travail de l'homme. Ces inondations arrivent deux fois l'an dans toute la longueur de la Riviere.

Nous avons remarqué que ceux qui habitent plus proche des montagnes de Quito souffrent plus de chaleur que les autres qui sont en venant à la mer le long de nostre riviere, & la raison est

que d'ordinaire il vient des Brifes ou vents qui viennent du cofté de la mer du Nord qui durent des deux, trois, & quatre heures le jour & quelquesfois plus, rafraichiffent extremement l'air & apportent de grands foulagements à tous ces Peuples qui font moins éloignez de la mer.

Il faut dire cependant que la chaleur la plus grande même dans les montagnes ne l'eft pas plus qu'à Panama & à Cartagene, parce que quelque grande qu'elle foit elle eft par tout moderée par de petits vents qui foufflent tous les jours & qui non feulement rendent l'air com-

mode & ſuportable aux ha-
bitans, mais encore ont la
proprieté de deffendre de la
corruption tous les vivres &
toutes les munitions, j'en ay
fait moy meſme l'experience
ſur le pain à chanter que nous
portions avec nous que j'ay
trouvé au bout de cinq mois
& demy que nous eſtions
ſortis de Quito auſſi frais que
s'il euſt eſté nouvellement
fait; cela nous eſtonna d'au-
tant plus mon compagnon
& moy qu'ayant eſté en
preſque toutes les parties du
nouveau monde, nous avons
vû que le pain & les autres
choſes de moindre ſubſtance
ſe corrompoient en fort peu
de temps.

Auſſi quoy que toute cette longueur de païs ſoit ſi voiſine de la ligne Equinoctiale, le Soleil ny eſt point nuiſible neanmoins, ny meſme le ſerain de la nuit bien qu'il ſoit fort grand. J'en ſuis un bon témoin, car j'ay d'ordinaire paſſé pendant tout noſtre voyage, les nuits entieres a l'air ſans qu'il m'aye jamais donné le moindre mal de teſte ny la plus petite fluxion, & cependant par tout ailleurs un ſeul rayon de la Lune me cauſoit de grandes incommoditez, il eſt vray que dés le commancement de noſtre voyage tous ceux qui venoient des païs froids eurent preſque tous la fiévre,

mais avec trois ou quatre ſaignées ils en furent tous gueris, on ne ſent ny on ne reconnoiſt point d'air corrompu le long de cette Riviere comme il eſt preſque en tous les autres lieux découverts du Perou, dans leſquels on a vû des hommes demeurer en un moment entrepris de tous leurs membres par des rhumatiſmes violents qui ne provenoient que d'une ſubite corruption d'humeur & qui degeneroient aux uns en une paraliſie incurable & accabloient la vie des autres, en un mot ſans les chaleurs qui ſont inſuportables en la pluſpart des lieux habitez du Perou,

le

le païs de la Riviere des Amazones ſe pourroit nommer ſans exageration un Paradis terreſtre.



CHAPITRE XXX.

La beauté de ce païs là, & la quantité de ſimples, d'arbriſſeaux, & d'arbres medecinaux.

CEtte douce temperature fait que tous les bords de noſtre Riviere ſont couverts de mil ſortes de beaux arbres, & que la verdure s'y conſervant perpetuellement par la fraîcheur de l'air, mil payſages ſe preſenterent a nos yeux toûjours plus beaux & plus differents comme à l'envy les

uns des autres, & nous firent avoüer que l'art avoit encore beaucoup à apprendre de la nature quand elle se montre si excellente & si rare. La terre est fort basse presque par tous les bords de nostre Riviere, mais elle s'éleve en s'en éloignant peu à peu par des petites collines qui aboutissent à de belles plaines toutes chargées de fleurs sans un seul arbre; au de-là l'on voit de beaux valons tous couverts d'herbes par la fraîcheur des ruisseaux qui y coulent, & qui y conservent la verdure.

Au de-là de toute cette étenduë de païs on voit des colines s'élever les unes sur

les autres, & faire ces hautes montagnes qui regnent d'un bout à l'autre du Perou ſous le nom de Cordelieres, comme qui diroit des colines plantées au cordeau.

Il y a quantité de bocages qui produiſent toutes ſortes de ſimples, dont les Indiens ſçavent bien ſe ſervir pour la gueriſon de leurs maladies; Il y croiſt des Caſſiers qui portent la meilleure Caſſe de toutes les Indes; on y trouve d'excellente Salſepareille, des Gommes & des Reſines tres-bonnes pour les maux, & une prodigieuſe quantité de miel que les abeilles ſauvages font de tous les côtez. ſi abondam-

mēt qu'on ne le peut épuiſer, & qui eſt auſſi bon à manger qu'il eſt excellent pour la compoſition de pluſieurs remedes : Les mouches à miel font auſſi de la cire qui eſt noire, mais qui ne laiſſe pas d'eſtre auſſi fort bonne, & de brûler auſſi bien que la blanche & la jaune. Il y a auſſi des arbres que ceux du païs appellent Audiroüas, dont il coule une huile qui eſt merveilleuſe pour guerir les playes ; l'on y voit encore l'arbre appellé le Copayba, qui paſſe le meilleur baume d'Orient ; enfin il y croiſt mil eſpeces differentes d'herbes & d'arbriſſeaux qui ont des vertus extraordinaires,

ſans parler de celles qui ne ſont pas encore connuës qui pourroient former un nouveau Dioſcoride & un ſecond Pline ; & il ſeroit bien difficile de donner la connoiſſance de toutes les proprietez de tant de differens ſimples.

CHAPITRE XXXI.

La quantité d'arbres qui croissent en ce païs, des Cedres & autres especes propres à bâtir des vaisseaux ; & la prévoyance de la nature à fournir tout ce qui y est necessaire à la reserve du fer.

LES arbres qui croissent le long de la Riviere sont sans nombre, & d'une grosseur & hauteur surprenante ; j'ay mesuré un Cedre qui avoit trente palmes

de tour, les Aubes ſont preſque tous ainſi, & ſont excellents pour les bâtimens de mer & de terre : Ce ſont pour la plûpart des Cedres, des Coibos, de Palohierro, & Palo Colorado, & pluſieurs autres ſemblables qui ſont connus dans le païs, & qui ne ſont pas plûtoſt coupez qu'on s'en peut ſervir ſeurement, & les vaiſſeaux qui en ſont faits peuvent eſtre mis à l'eau dés qu'ils ſont achevez. L'on n'a aucun beſoin des choſes de noſtre Europe pour en conſtruire ſur les lieux, ſi ce n'eſt du fer pour forger des cloux & les autres pieces de ſerrurie neceſſaires au bâtiment des vaiſ-

ſeaux grands & petits. Tout le reſte ſe trouve abondamment dans le païs, les Habitans font des cables d'écorces d'arbres; ils ont de la poix & du bray auſſi bons que ceux d'Europe, & l'huile n'y manque pas pour la rendre ferme & ſolide, ou pour temperer ſa dureté, ſoit celle que l'on tire du poiſſon, ſoit celle que l'on tire des arbres; ils font de l'étoupe ſi bonne qu'is appellent Ambira, que l'on ne ſçauroit en employer de meilleure pour calfater les vaiſſeaux, & pour la meſche des mouſquets: Le cotton leur fournit abondamment dequoy faire des voiles; auſſi eſt-ce

de toutes leurs graines menuës celle qui vient le mieux dans leurs champs : & aprés tout il y a un ſi grand nombre de Peuple, que l'on en peut tirer autant d'Ouvriers & de Matelots que l'on voudra pour bâtir, & pour armer autant de Gallions que l'on en mettra ſur les chantiers.



CHAPITRE XXXII.

Quatre choſes qui abondent ſur les bords de cette Riviere capables d'enrichir de grands Royaumes.

IL y a quatre choſes le long de cette Riviere, qui eſtant bien cultivées ſont capables d'enrichir pluſieurs Royaumes ; la premiere eſt le bois à bâtir dont il s'en trouve de couleur rare & particuliere, comme le bel Ebeine ; & du bois

commun il y en a une ſi grande quantité qui merite bien le tranſport, que quelque grande que ſoit celle qu'on en pourroit tirer, on n'en pourroit jamais épuiſer le païs.

La ſeconde choſe eſt le Cacao qui ſert à la compoſition du Chocolatte ; les bords de cette Riviere en ſont tous couverts, & pendant noſtre voyage nos gens ne couperent jamais preſque que de ces arbres pour faire les huttes de camp. Cet arbre eſt tres-eſtimé pour ſon fruit par toute la nouvelle Eſpagne, & par tout ailleurs où l'on ſçait ce que c'eſt que le

Chocolatte. Chaque pied de cet arbre vaut huit reaux d'argent de revenu tous fraits faits ; & l'on peut bien juger qu'il n'eſt pas beſoin d'un grand travail pour cultiver ces arbres le long de cette Riviere, puiſque la nature ſans culture & ſans aide de l'art, leur fait porter du fruit en ſi grande abondance.

La troiſiéme eſt le Tabac, dont il y a une prodigieuſe quantité le long de cette Riviere, ce qui eſt fort eſtimé parmy tous les Habitans ; de ſorte que s'il étoit élevée avec le ſoin que demande cette plante, ce ſeroit le meilleur tabac du

monde ; parce qu'au jugement de ceux qui s'y connoiſſent, on ne peut pas deſirer un terroir & une temperature d'air meilleure pour ces ſortes de choſes que ceux de noſtre Riviere.

La plus conſiderable & pour laquelle à mon avis on devroit faire des établiſſemens fermes & ſolides le long de cette Riviere eſt le Sucre ; c'eſt la quatriéme choſe, mais le trafic en eſt bien plus noble, le profit bien plus ſeur & bien plus grand pour un Royaume que des autres; * & preſente-

* *Nota.* Au temps que cette navigation s'eſt faite, les Hollandois qui eſtoient en guerre avec les Eſpagnols, avoient conquis & occupoient preſque tout le Brezil, la compagnie Hollandoiſe des VVeſt Indes y ayant alors pour General de ſes troupes par mer & par terre le Prince Maurice de Naſſau.

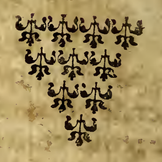
ment que la guerre allumée entre nous & les Hollandois doit nous donner de l'emulationpour nous faire trouver chez nous les choſes que nos ennemis nous apportent de leurs terres du Brezil , nous devrions nous haſter de nous établir dans ce païs, & élever les moulins & autres machines neceſſaires pour le ſucre ; il ne faudroit pour cela ny beaucoup de temps, ny beaucoup de peine, ny beaucoup de dépenſe, ce que l'on craint plus aujourd'huy. La terre eſt la plus propre pour les Cannes qu'il y en aye dans tout le continent du Brezil ; & c'eſt une choſe

que nous pouvons aſſurer pour avoir vû & connu toutes ces Provinces. Le terroir des bords de noſtre Riviere eſt par tout une terre blanche & graſſe, telle que ceux qui ſe donnent à la culture de ces plantes peuvent la ſouhaiter, qui devient tellement fertile & abondante par les inondations de la Riviere qui durent peu de jours, & qui engraiſſent la terre, qu'il y a plus à craindre du trop que du peu. Ce ne ſera pas une choſe nouvelle de faire venir des Cannes de ſucre dans ce païs, parce que tout du long de ce grand fleuve depuis

puis la ſource juſqu'à ſon emboucheure nous en trouvâmes par tout qui ſembloient nous donner des montres de l'abõdance dont elles peuvent multiplier toutes les fois qu'on voudra s'appliquer à cette culture, & à faire des moulins à ſucre ; ce qui ſe fera à peu de frais toutes les fois que l'on voudroit, non ſeulement parce qu'il y a toutes ſortes de bois & en grand nombre, comme j'ay déja dit, mais encore parce que les eaux y ſont auſſi favorables, & en auſſi grande quantité qu'on le peut ſouhaiter. Il n'y a rien qui y manque que le cuivre, au-



quel befoin nous pouvons fupléer en le tirant de chez nous pour y envoyer, dans l'affurance d'en recevoir un profit confiderable.



CHAPITRE XXXIII.

Plusieurs autres marchandises utiles pour le trafic, qui se trouvent en ce païs.

OUTRE ces quatre sortes de biens qui se peuvent tirer de ces terres découvertes, capables d'enrichir tout un monde, il y en a encore beaucoup d'autres, quoy que moins rares, qui ne laisseront pas d'apporter un profit considerable au Royaume, comme est le co-

ton qui y vient abondamment, le Rocou qui ſert aux Teinturiers pour faire la belle Ecarlatte ſi eſtimée par toutes les Nations qui ont commerce avec nous, la Caſſe & la Sarſepareille; on y fait auſſi des huiles pour guerir les bleſſures, qui égalent les meilleurs baumes; on y trouve des Gommes & des Reſines d'un odeur admirable, & un certain arbriſſeau nommé Pita, dont on tire le meilleur fil du monde, & dont la terre produit une infinité, & mil autres choſes dont le beſoin & l'utilité ſe découvrent chaque jour.

CHAPITRE XXXIV.

Que plusieurs montagnes de ce païs doivent estre des mines d'or & d'argent, par des raisons convaincantes.

JE ne parle point du nombre des mines d'or & d'argent qui sont découvertes dans les terres conquises, ny celles que l'on y découvrira avec le temps; mais je me trõpe fort dans mon jugement, ou je crois que l'on en trouvera bien d'autres en ce

païs, qui ſeront plus riches que toutes celles du Perou, quand on y voudroit comprendre la fameuſe montagne de Potoſſi.

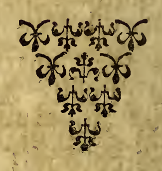
Je ne le dis pas ſans fondement, ny par le ſeul deſſein de faire valoir cette grande Riviere, je le dis avec raiſon & avec experience, parce que j'ay vû beaucoup d'or aux Indiens que nous rencontrâmes en deſcendant le long de la Riviere, qui nous donnerent des connoiſſances certaines qu'il y avoit grand nombre de mines d'or & d'argent dans leur païs. Cette grande Riviere reçoit toutes les eauës de toutes les plus riches terres de l'Ame-

rique. Du côté du Sud viennent à elles ces riches rivieres qui ont leurs ſources les unes autour du Potoſſi, les autres au pied de Guanico qui eſt une montagne proche la ville de Lima ; d'autres deſcendent de Cuſco, d'autres de Cuença & de Gibaros, qui eſt la terre la plus riche en or qui ſoit en tout ce qui a eſté découvert juſqu'aujoud'huy ; de ſorte que de ce côté-là, tout autant de rivieres, de ſources, de petites fontaines, & de ruiſſeaux qui courent à la Mer en l'eſpace de ſix cens lieuës qu'il y a depuis le Potoſſi juſqu'à Quito, tous rendent hommage à la Riviere

des Amazones, & luy payent des tributs d'or, comme font aussi tous les autres qui descendent du nouveau Royaume de Grenade, qui n'est pas moins riche en or que toutes les autres Provinces du Perou; & puisque cette Riviere est la grande route & le principal chemin pour passer aux lieux où sont les plus grandes richesses du Perou, on peut bien assurer qu'elle est la souveraine maistresse de toutes; de plus si ce lac doré a tout l'or que le bruit commun luy donne, si les Amazones sont habitantes des plus riches montagnes du monde, comme plusieurs

ſieurs l'aſſurent pour l'avoir vû, ſi les Tocantins ſont ſi abondants en pierres precieuſes & en or, comme quelques François qui ont paſſé dans leur païs l'aſſurent; ſi les Omagnas avec la reputation de leurs grandes richeſſes ont eſté capables de jetter un jour tout le Perou dans la ſedition, & obliger par force le Vice-Roy d'envoyer une groſſe armée ſous la conduite de Pedro d'Orſua pour aller conquerir leur païs; tout cela eſt enfermé de noſtre Riviere des Amazones: Le Lac doré, les Amazones, les Tocantins, & les Omagnas ſont

ſur les bords, comme l'on verra cy-aprés : & finalement c'eſt celle qui ſemble eſtre de la main du Dieu depoſitaire des immenſes treſors, que la Providence divine a reſervez pour enrichir le plus grand, le plus vaillant, & le plus heureux Roy qui ſoit ſur la terre.



CHAPITRE XXXV.

La prodigieuſe étenduë des païs qui ſont le long de noſtre Riviere.

CETTE grande étenduë de païs qui ſe trouve le long des bords de nôtre grande Riviere vaut un Empire qui peut avoir quatre mille lieuës de circuit, & je ne penſe pas m'écarter beaucoup, parce que ſi elle a de longueur mil trois cens cinquante ſix lieuës meſurées avec exactitude, & ſur la ſupputation d'Oreillane qui

fut le premier qui l'a découverte & couruë mil huit cens lieuës. Si chaque riviere qui du côté du Nord ou du Midy entre dans la noſtre, vient de plus de deux cens lieuës loin, & en beaucoup d'endroits plus de quatre cens lieuës ſans approcher d'aucune terre peuplée des Eſpagnols de quelque côté que ce ſoit, ne ſe rencontrant depuis noſtre Riviere que des Nations differentes, des Peuples qui ne ſont pas encore connus, il faut bien tomber d'accord que cet Empire aura plus de quatre cens lieuës pour le moins dans le plus étroit de ſa largeur; ce qui fait avec les

mil trois cens cinquante ſix lieuës de longueur de mon compte, ou mil huit cens lieuës ſur les ſupputations d'Oreillane, fort peu moins de quatre mil lieuës de circuit par les regles de la Coſmographie & de l'Aritheme-tique.



CHAPITRE XXXVI.

Le grand nombre de Peuples qui vivent dans ces Provinces, au nombre de plus de cent cinquante.

TOUT le nouveau Monde (il y a lieu de l'appeller ainſi) eſt peuplé de Barbares répendus en differentes Provinces, & qui ſont autant de Nations diverſes ; il y en a plus de cent cinquante dont je puis parler aſſurément ; je les

nommeray par leurs noms, & remarqueray la ſituation de leurs terres pour en avoir vû une partie, & la connoiſſance des autres par des Indiens qui avoient eſté chez eux. La diverſité de leurs langues fait la difference de ces Nations, qui ſont autant étenduës & autant peuplées d'Habitans, que toutes celles que nous ayons pû voir le long de noſtre voyage. Le païs eſt ſi peuplé que les habitations ſont prés les unes des autres; & non ſeulement cela ſe trouve dans l'étenduë d'une meſme Nation, mais par tout; de ſorte que les dernieres peuplades d'une

Nation ſont ſi proches & ſi voiſines de celles d'une autre, que l'on entend couper le bois du dernier bourg d'une Nation dans pluſieurs peuplades de l'autre. Cette proximité ſi grande ne fait pas davantage pour les tenir en paix, au contraire ils ſont toûjours en guerre continuelle, & journellement ils s'entretuënt & ſe font eſclaves les uns les autres : c'eſt le malheur ordinaire des grandes multitudes, & ſans cela il n'y auroit pas aſſez de terrain pour les contenir; ils paroiſſent vaillants & determinez entr'eux, neanmoins nous n'en avons point vû dans tout noſtre voyage

qui tinssent ferme contre nos Soldats, & tous ces Barbares n'ont jamais eü la hardiesse de se mettre en défense, ne se sont servy que de celle que ces plus grands lâches, ces plus épouvantez ont toûjours embrassé, qui est de fuïr ce qui leur est fort facile, pour ce qu'ils vont sur l'eau dans de certains petits bâtimens si legers, qu'ils abordent à terre viste comme un éclair, & les prenant sur leurs épaules ils vont se retirer vers quelque lac dont la Riviere en fait quantité, où remettant leurs petits vaisseaux à l'eau ils se jettent dedans, & se moquent de leurs enne-



mis quels qu'ils ſoient, parce qu'ils n'en peuvent pas faire de meſme avec quelque ſorte de vaiſſeaux qu'ils pourroient avoir.



CHAPITRE XXXVII.

Les armes dont ſe ſervent ces Peuples pour attaquer, & pour ſe deffendre.

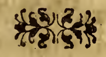
TOUTES leurs armes cõſiſtent en des javelines de mediocre longueur, & en des dards faits de bois bien durs, & qu'ils travaillent en pointe ſi aiguë, qu'ils ne manquent jamais de percer un homme de part en part, tant ils les lancent avec adreſſe : Ils ont encore une

autre ſorte d'armes nommées Eſtolicas, auſquels les Soldats du grand Inca Roy du Perou eſtoient fort adroits ; c'eſt un bâton d'une toiſe de long, & de trois doigts de large applany en table, à un bout d'un côté on y fiche un os fait en dent à quoy ils areſtent une fleche de ſix pieds de long, dont la pointe eſt pareillement armée d'un os, ou d'un morceau de bois bien dur qu'ils ont taillé en forme de barbillon ; de ſorte que atteignant quelqu'un elle demeure fichée où elle frape & pend tout de ſa longueur ; ils la prennent de la main droite avec quoy ils tien-

nent l'Eſtolique par le bout d'enbas, & fichant la fleche dans cet os qui eſt au bout d'enhaut ils la lancent avec tant de force & tant de juſtece, qu'ils ne manquent jamais leur coup de cinquante pas. Ces armes leur ſervent à la guerre, à la chaſſe, & à la pêche principalement, de ſorte que quelque ſorte de poiſſon que ce ſoit qu'ils peuvent appercevoir dans l'eau, quelque caché qu'il ſoit ils le lancent; & ce qui eſt plus admirable eſt qu'avec ces armes ils enclouënt les Tortuës, lors qu'aprés avoir fuy dans les eauës pour n'eſtre pas apperçeuës, elles viennent à lever la teſte hors

de l'eau pour reſpirer, comme c'eſt leur ordinaire de faire ainſi de temps en temps, & en fort peu d'eſpace de temps; ils leur tirent cette fleche dont ils leur traverſent le col, qui eſt le ſeul endroit par où elles peuvent eſtre frapées, pour n'eſtre point couvert d'écaille: Pour armes de deffenſes ils ſe ſervent de rondaches qu'ils font de cannes de roſeaux fenduës par la moitié, & dont ils font une tiſſure ſi propre & ſi ſerrée les unes avec les autres, qu'encore qu'elles ſoient bien plus legeres, elles ne ſont pas moins fortes que les autres qu'ils font du cuir du

poiſſon Peguebey, dont j'ay déja parlé. Quelques-unes de ces Nations ſe ſervent d'arcs & de fleches ſeulement, qui ſont des armes eſtimées entre toutes les autres pour la force & pour la viteſſe dont elles frapent. Il y a abondance d'herbes venimeuſes dans le païs dont quelques-unes de ces Nations font un poiſon ſi vif, que leurs fleches en eſtant frottées ne bleſſent jamais au ſang qu'elles n'ôtent la vie de meſme temps.



CHAPITRE XXXVIII.

Leur maniere de vivre ensemble, de faire leurs commerces, & de faire des batteaux pour leur commerce.

TOus les Peuples qui vivent aux bords de noſtre grande Riviere vivent enſemble en de grandes peuplades, & tout leur commerce & trafic s'y fait par eau comme à Veniſe ou à Mexique, dans de petites barques qu'ils nomment Canoos;

noos; ils les ſont de bois de Cedres, & la Providence divine leur en pourvoit ſi abondamment, que ſans qu'ils ayent la peine ny de les aller couper, ny de les tirer de la montagne, ils leur ſont envoyez avec les courants de la Riviere, qui pour ſupléer aux beſoins de ces Peuples, leur arrache des plus hautes montagnes du Perou des Cedres, & les leur apporte au pied de leurs maiſons, où ils peuvent en choiſir chacun celuy qui luy eſt plus propre. Mais la merveille c'eſt que parmy un ſi grand nombre d'Indiens, dont il n'y en a pas un qui n'ait beſoin pour le

ſervice de ſa famille d'un ou de deux de ces troncs d'arbres, pour faire un ou deux Canoos comme ils en ont en effet tous, il n'y en a pas un à qui il en coûte davantage que d'aller juſqu'au bord de la Riviere, & d'attacher une corde au premier arbre qui flotte, & le mener juſqu'au devant de ſa caſe, où l'arreſtant juſqu'à ce que le fleuve ſe ſoit retiré, auſſitoſt qu'il eſt à ſec ils s'appliquent d'une égale induſtrie à le creuſer, & à en faire un Canoos tel qu'ils en ont beſoin.

CHAPITRE XXXIX.

Les outils qu'ils ont pour couper ou fendre le bois, pour le polir & faire les meubles de maiſons.

TOus les outils qu'ils ont, ou pour faire leurs Canoos, ou pour bâtir leurs maiſons, & avoir le reſte qui leur eſt neceſſaire ſont des coignées & des haches, qui ne ſont pas forgées par d'excellents Maîtres des forges, mais que la neceſſité (une excellente

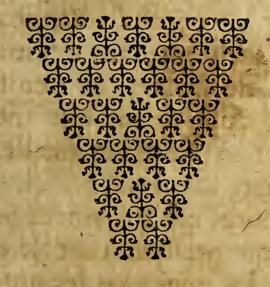
Maîtresse) leur a forgé dans l'imagination. Elle leur a enseigné à couper l'écaille de la Tortuë la plus dure qui est celle de dessous l'estomach ; ils la coupent par feüilles d'une palme de large, & un peu moins d'épaisseur : Aprés l'avoir sechée à la fumée & affilée sur une pierre, ils la fichent dans un manche de bois , & se servent de cet outil comme de la meilleure coignée, pour couper tout ce qui leur vient en fantaisie , mais avec un peu plus de peine. Ils font leurs haches de la mesme matiere , & y ajoûtent un bout qui est une machoire de Peguebey , qu'il semble

que la nature aye fait exprés pour ſervir à cet uſage, avec ces inſtrumens ils finiſſent auſſi parfaitement tous leurs ouvrages, non ſeulement leurs Canoos, mais encore leurs tables, leurs armoires, leurs ſieges, & leurs autres meubles, que s'ils avoient les meilleurs outils de menuiſerie qu'il y aye parmy nous. Entre ces Nations il y en a quelques unes qui font des coignées de pierres qu'ils affilent à force de bras, & qui ſont bien plus fortes que celles de Tortuës; de ſorte qu'avec moins de crainte de les rompre, & bien plus promptement ils coupent quelque gros arbre qu'ils

veuleut abbattre. Leurs ciſeaux, rabots, & vilbrequins dont nous nous ſervons pour les ouvrages les plus delicats de la menuiſerie, & dans leſquels ils travaillent excellemment, conſiſtent en des dents de ſanglier, cornes d'animaux qu'ils entent dans des manches de bois, & s'en ſervent auſſi bien que nous pourrions faire des meilleurs d'acier.

Toutes ces Provinces produiſent preſque tout le coton, les unes plus les autres moins, mais tous ne s'en ſervent pas pour ſe vétir, au contraire la plûpart vont tous nuds, tant hommes que

femmes, & n'ont non plus de honte de ſe montrer ainſi qu'on auroit pû en avoir dans l'eſtat de la premiere innocence.



CHAPITRE XL.

La Religion de ces Peuples, & la creance qu'ils ont en leurs Idoles ; discours d'un Cacique sur ce sujet.

LA Religion de tous ces Gentils est presque toute semblable, ils adorent tous des Idoles qu'ils fabriquent de leurs mains ; aux uns ils attribuënt & donnent l'authorité de presider sur les eauës, & luy mettent pour marque de sa puissance un

un poiſſon à la main ; ils en éliſent d'autres pour les faire les maiſtres de leurs ſemailles, d'autres ſont choiſis pour leur inſpirer du courage dans leurs batailles. Ils diſent que ces Dieux ſont deſcendus du Ciel exprés pour demeurer avec eux, & leur faire du bien ; ils ne marquent par aucune ceremonie leur adoration envers ces idoles, au contraire il ſemble qu'ils les ayent oubliez incontinent qu'ils les ont faits, & les portant dans un étuy, ils les laiſsẽt ſans s'en ſouvenir tant qu'ils n'en ont point de beſoin : de cette maniere ſi toſt qu'il faut marcher pour aller à la

guerre, ils élevent à la proüe de leurs Canoos l'idole en qui ils ont mis les esperances de leur victoire. Quand ils vont à la pesche de mesme, ils se saisissent de celuy sur lequel ils ont étably la domination des eauës; neanmoins ils n'ont point tant de foy dans les uns ny dans les autres qu'ils ne reconnoissent nettement qu'il peut y avoir un Dieu plus grand & plus puissant que ceux là. Je fais ce jugement sur ce qui se passa entre nous & un de ces Barbares, qui ne nous montra rien de barbare dans toute sa conversation: Ce Sauvage avoit ouy parler à nos gens de la toute-puis-

ſance de Dieu, & conſiderant ce qu'il avoit vû de ſes propres yeux, que noſtre armée avoit navigé cette grande Riviere à mont ſon cours, & aprés avoir traverſé tant de Nations differentes & ſi belliqueuſes, s'en revenant ſans avoir receu aucun dommage ny aucun empeſchement de pas une; il crût que cela ne pouvoit eſtre ſans le ſecours & la puiſſance du Dieu qui nous conduiſoit: Sur cette imagination il nous vint trouver & nous témoignant un grand trouble d'eſprit & une extraordinaire inquietude, il nous dit que pour tout le bon traittement qu'il nous

avoit fait, il ne nous demandoit autre recompenſe que de luy laiſſer un de nos Dieux, puis qu'ils eſtoient ſi puiſſants & ſi bons, afin qu'ils le priſſent en ſa protection luy & ſes vaſſaux, qu'il les fiſt vivre en paix & en ſanté, & leur accordaſt auſſi toſt ce dont ils avoient beſoin pour leur conſervation. On ne manqua pas de luy promettre tout ce qu'il demandoit, & pour une marque certaine il voulut arborer dans ſon village l'étendart de la Croix. C'eſt une coûtume que les Portugais ont introduite par tous les lieux où il y a des Idolatres ; je ne ſçay s'ils

le font par un veritable zele comme la choſe ſemble le témoigner, mais il y a bien de l'apparence qu'ils n'élevent le ſigne ſacré de la Croix que pour eſtre un ſpecieux pretexte, de faire des eſclaves de ces pauvres Indiens qu'ils vont enlever juſques dans leurs villages, pour s'en ſervir & pour les vendre ; ce qui nous donna une extréme compaſſion pour des Peuples dociles, que la douceur attireroit plus aiſément à la connoiſſance du vray Dieu, que toute la rigueur qu'on peut exercer contre eux. Il n'y a rien de plus vray, cõme

j'ay déja dit, que les Portugais ayant esté bien receus & bien traittez par ces bons & charitables Indiens, ils leur laissent le signe de la Croix pour tout le payement de leur hospitalité, & l'élevent au lieu le plus éminent de leurs habitations ; ils leur commandent de garder cette sainte marque avec tant de soin qu'elle ne soit jamais gâtée ; neanmoins il arrive par les injures du temps ou que la Croix tombe ou qu'elle se deffait, ou peut-estre que quelques-uns de ces Indiens comme Idolatres n'en faisant point de cas, malicieusement la mettent

en pieces ; & quand cela arrive les Portugais ne manquent jamais de les condamner tous comme coupables de la prophanation de la Croix, & comme tels les declarent eſclaves perpetuels, non ſeulement eux mais tous leurs enfans, & les enfans de leurs enfans. Ce fut cette raiſon ſeule qui m'obligea de deffendre aux Portugais de laiſſer de Croix parmy ces Peuples, & d'ailleurs ne voulant pas que ce Cacique qui nous avoit demandé un Dieu, crût que ce morceau de bois fuſt noſtre Dieu, & euſt le pouvoir & la divi-

nité de celuy qui nous avoit ſauvé ſur la Croix, de peur de le faire tomber dans l'idolatrie ; je le conſolay le mieux que je pûs, & luy dis que le Dieu que nous adorions ſeroit toûjours avec luy, qu'il luy demandaſt tous ſes beſoins, qu'il euſt une entiere confiance en luy, & qu'il luy feroit un jour la grace de l'attirer à la connoiſſance de la vraye Religion. On voit bien par-là que cet Indien ne croyoit pas que ſes Idoles fuſſent de puiſſants Dieux, puis qu'il eſtoit tout preſt de les abandonner pour en ado-

rer un plus grand, si nous eussions voulu luy en donner.



CHAPITRE XLI.

Deux autres discours de deux Caciques, qui font voir les lumicres d'esprit de ces Peuples.

UN autre Barbare nous fit bien connoistre qu'il n'avoit pas d'autres sentimens que ce premier ; cet Indien plus éclairé, mais plus malicieux que l'autre, ne reconnoissant aucune puissance ny aucune divinité en ses Idoles, se faisoit passer luy-mesme pour

le Dieu de tout ſon païs. Nous apprîmes ces nouvelles quelques lieuës avant que d'arriver à ſon habitation ; nous luy envoyâmes dire que nous luy apportions nouvelles du vray Dieu plus puiſſant que luy, & que nous le prions qu'il nous attendiſt de pied ferme, il le fit, & à peine eûmes-nous mis pied à terre aux rivages de ſon païs, que curieux de ſçavoir des nouvelles du Dieu dont nous luy avions fait parler, il vint luy-meſme pour les ſçavoir ; je luy parlay long-temps pour luy faire entendre qui eſtoit Dieu ; mais parce qu'il vouloit voir le Dieu que je

luy prefchois de fes pro-
pres yeux, il demeura dans
fon aveuglement, & me dit
que c'eftoit luy qui eftoit
Dieu fils du Soleil, jurant
qu'il alloit toutes les nuits
en efprit dans le Ciel don-
ner les ordres pour le jour
fuivant, & regler le gou-
vernement general du mon-
de, telle eftoit l'infolence
& l'orgueil de ce Barbare.

Un autre nous montra
qu'il eftoit bien plus raifon-
nable, car s'eftant informé
de luy pourquoy fes com-
pagnons s'eftant retirez dans
les montagnes à la venuë de
noftre flotte, luy feul avec
quelques-uns de fes parens
eftoit venu au devant de

nous ſans craindre de ſe mettre entre nos mains ; il me répondit qu'il avoit conſideré que des hommes qui avoient une fois monté à mont la Riviere malgré tant d'ennemis, & qui s'en revenoient tout de meſme ſans aucune perte, ne pouvoient eſtre moins que les Seigneurs de cette grande Riviere, qui reviendroient pluſieurs fois pour la ſoûmettre, & la peupler de nouveaux Habitans ; & que cela devant eſtre ainſi il ne vouloit pas vivre toûjours dans la crainte & trembler dans ſa maiſon, mais qu'il aimoit bien mieux venir à eux de bonne heure, & de bon gré recon-

noiſtre pour ſes Maiſtres & pour ſes amis, ceux que les autres ſeroient un jour contraints par force de recevoir & de ſervir. Voila un diſcours de bon preſage, & que Dieu permettra que nous voyons un jour reüſſir.



CHAPITRE XLII.

La veneration qu'ils ont pour leurs Sorciers, & les ceremonies de leurs funerailles.

REPRENONS le fil de noſtre Hiſtoire, & retournons aux coûtumes de nos Indiens ; c'eſt une choſe à remarquer que l'eſtime & le reſpect que toutes ces Nations portent à certains Sorciers qu'ils ont entr'eux ; & ce n'eſt pas tant pour l'amour qu'ils leur portent, que pour l'apprehenſion dans

laquelle ils vivent toûjours du mal qu'ils leur peuvent faire : Il y a une maiſon deſtinée pour ces Sorciers, en laquelle ils font l'exercice de leurs ſuperſtitions, & parlent au Demon (ce qui leur eſt une choſe fort ordinaire) dans ce lieu qui ne ſert qu'à cela. Ils tiennent encore avec une eſpece de veneration, comme ſi c'étoit des reliques des Saints, tous les oſſemens de leurs Sorciers qui meurent, & aprés les avoir tous mis enſemble ils les tiennent pendus en l'air dans les meſmes lits de cotton, dans leſquels ces Sorciers couchoient étant en vie : Ce ſont eux qui

qui ſont leurs Maiſtres, leurs Predicateurs, leurs Conſeillers, & leurs Conducteurs; ils accourent à eux dans leurs doutes afin d'en avoir la reſolution, ils y vont meſme dans leurs plus grandes coleres, pour tirer d'eux des herbes venimeuſes pour ſe vanger de leurs ennemis.

Pour les enterremens de leurs morts ils uſent de differentes ceremonies entre eux-meſmes, parce que les uns les gardent dans leurs propres maiſons, pour avoir toûjours devant leurs yeux & en toutes occaſions la memoire de la mort preſente; & certainement s'ils le

faiſoient à cette intention, je crois qu'ils tiendroient les reſtes de leurs morts en meilleur ordre ; les autres brûlent les cadavres dans de grandes foſſes, & avec eux tout ce qu'ils ont poſſedé durant leur vie ; mais en un mot tant les uns que les autres celebrent leurs funerailles durant pluſieurs jours dans des pleurs continuelles, qu'ils n'interrompent que pour ſe mettre à boire juſqu'aux derniers excez de l'yvrognerie.



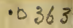
CHAPITRE XLIII.

La diſpoſition du corps, la qualité de l'eſprit, & la dexterité de ces Peuples, leurs mœurs & leurs inclinations.

ON peut dire qu'en general tous ces Peuples-là ſont bien faits, ils ont un air agreable, & ſont d'une couleur bien moins olmaſtre que ceux du Brezil; ils ont bien de l'eſprit, & une merveilleuſe adreſſe

pour toutes les armes de la main ; leur converſation eſt douce & paiſible, & leurs inclinations fort bonnes : Nous le reconnûmes aſſez en tous ceux avec qui nous eûmes quelque cõmerce ; car ils eurent d'abord ſi bonne opiniõ de nous, qu'ils ne firent pas la moindre difficulté de nous confier leurs vies & leurs biens ; ils demeurerent long temps avec nous ſans ſoupçon & ſans défiance, & mangerent & bûrent avec les noſtres ſans jamais témoigner qu'ils apprehendiſſent rien ; ils nous donnerent meſme leurs caſes pour nous loger, & pluſieurs familles

ſe retirerent enſemble dans une ou deux caſes de leurs habitations pour nous laiſſer les autres. Les Indiens que nous avious avec nous leur firent mille inſolences & mille inſultes, ſans qu'il nous fuſt poſſible de les en empeſcher; mais ils les ſouffrirent ſans ſe plaindre, & n'en témoignerent pas meſme aucun reſſentiment. Tout cela joint au peu d'attachement qu'ils témoignent avoir pour leurs Idoles, donnent de grandes eſperances que ſi le bonheur nous arrive de leur preſcher la doctrine de l'Evangile, & la connoiſſan-



ce du vray Dieu du Ciel & de la terre, il ne sera pas difficile d'en faire de bons Chrétiens.



a





